﻿The Project Gutenberg EBook of Oeuvres complètes de Guy de Maupassant -

volume 1, by Guy de Maupassant

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.org/license

Title: Oeuvres complètes de Guy de Maupassant - volume 1

Boule de suif

Author: Guy de Maupassant

Release Date: March 12, 2014 [EBook #45119]

Language: French

Character set encoding: UTF-8

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK OEUVRES COMPLETES DE GUY DE MAUPASSANT, V.1 \*\*\*

Produced by Claudine Corbasson and the Online Distributed

Proofreading Team at http://www.pgdp.net (This file was

produced from images generously made available by The

Internet Archive/Canadian Libraries)

Au lecteur

Cette version électronique reproduit dans son intégralité,

la version originale.

Les mots en gras dans l'original sont entourés par des =; le mot écrit

en grec est entouré par des # et les lettres qui sont en exposant dans

certaines abréviations, sont entre {}.

La ponctuation n'a pas été modifiée hormis quelques corrections

mineures.

L'orthographe a été conservée. Seuls quelques mots ont été modifiés.

La liste des modifications se trouve à la fin du texte.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUY DE MAUPASSANT

LA PRÉSENTE ÉDITION

DES

ŒUVRES COMPLÈTES DE GUY DE MAUPASSANT

A ÉTÉ TIRÉE

PAR L'IMPRIMERIE NATIONALE

EN VERTU D'UNE AUTORISATION

DE M. LE GARDE DES SCEAUX

EN DATE DU 30 JANVIER 1902.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CETTE ÉDITION

100 EXEMPLAIRES SUR PAPIER DE LUXE

SAVOIR:

60 exemplaires (1 à 60) sur japon ancien.

20 exemplaires (61 à 80) sur japon impérial.

20 exemplaires (81 à 100) sur chine.

\_Le texte de\_ Boule de Suif

\_est conforme à celui de l'édition originale\_: Les Soirées de Médan

\_Paris, Charpentier, 1880.\_

[Illustration]

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

GUY DE MAUPASSANT

BOULE DE SUIF

CORRESPONDANCE

ÉTUDE DE POL NEVEUX

PARIS

LOUIS CONARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

17, BOULEVARD DE LA MADELEINE, 17

MDCCCCVIII

\_Tous droits réservés.\_

AVIS DE L'ÉDITEUR.

\_En publiant sous cet aspect les œuvres complètes de Guy de Maupassant,

nous nous sommes imposé un principe: nous rapprocher davantage de celui

du grand écrivain. C'est pourquoi notre édition n'est pas illustrée et

ne contient aucun détail intime.\_

\_Le commentaire de l'illustration ne pourrait que diminuer la netteté et

la vigueur des portraits que Maupassant a marqués de son empreinte si

personnelle; l'image ne rendra jamais le coloris harmonieux et vrai des

scènes si brèves et si grandes qu'il a décrites dans un style sonore et

simple: il est des textes qu'on n'illustre que par la beauté

typographique quand le burin ne peut atteindre la richesse du verbe.\_

\_Mais, soucieux du respect que nous devons à sa vie privée, l'œuvre de

Maupassant, sa vie littéraire appartiennent cependant au public, et M.

Pol Neveux en développe l'analyse et en trace l'histoire dans les pages

remarquables qui ouvrent ce premier volume. De plus, à l'aide de

documents autographes qui nous ont été confiés par la famille et par les

plus intimes amis de l'écrivain, nous donnons par des notes toute

l'intimité de son œuvre. Parmi une correspondance volumineuse, nous

avons trouvé quelques lettres qui nous paraissent être à un tel point la

peinture de son caractère et l'explication de sa pensée, que nous les

publions, après en avoir supprimé les passages relatifs à sa vie intime.

Nous n'avons pas cru devoir mêler à cette correspondance les quelques

lettres que Guy de Maupassant adressa à Marie Bashkirtseff; elles ont un

caractère de badinage qui, en se rapprochant de la mystification, les

éloigne trop sensiblement de l'œuvre littéraire que nous présentons.\_

\_Les lettres de Mme Laure de Maupassant à Gustave Flaubert précéderont

les vers de son fils. Elles intéressent trop les débuts du jeune Guy,

qui commençait alors à versifier, il y est trop question de Louis

Bouilbet, elles sont dictées par un esprit trop élevé, et par un cœur

de mère trop inquiet, pour les séparer du premier volume que publia

l'écrivain\_ Des Vers.

\_C'est ainsi que les nombreux admirateurs de Guy de Maupassant le

connaîtront dès l'enfance, le verront grandir avec ses aspirations,

apprendront sa pensée, sa manière, son opinion personnelle sur tel ou

tel de ses romans et nouvelles, et seront initiés à son procédé de

travail.\_

\_Toute la partie inédite comprise dans la présente édition a donné lieu

à un examen aussi attentif que consciencieux: nous avons joint à une

œuvre d'une tenue incomparable dans notre littérature, des nouvelles

inédites d'une valeur telle, que certainement l'auteur les aurait

publiées si la mort ne l'avait soudainement frappé.\_

\_Après les avoir lus et relus, nous avons abandonné les nombreux

articles que Guy de Maupassant a écrits au jour le jour dans certains

journaux sur des sujets d'actualité, les préfaces de livres et

biographies diverses\_; notre édition est l'œuvre du grand romancier et

non celle du journaliste; \_nous lui avons gardé le caractère

d'homogénéité et de force qu'il lui avait donné. C'est aussi pour ne pas

troubler cette harmonie que nous avons hésité à publier les écrits, vers

et prose, de sa toute jeunesse, qui n'offrent d'intérêt qu'en faveur

d'une étude critique.\_

\_Autant qu'il nous a été possible de nous procurer les manuscrits, nous

avons indiqué les divergences de texte existant entre eux et les

éditions originales. Nous avons cru bon aussi d'initier les lecteurs de

notre édition à l'accueil que réservait la presse d'alors aux livres

de Maupassant et aux jugements dont ils étaient l'objet; dans ce but,

nous publions, à la fin de chaque volume, quelques citations d'articles

de journaux et revues de l'époque.\_

\_Grâce au concours dévoué de la famille de Guy de Maupassant,

représentée aujourd'hui par ses neveu et nièce, M. et Mme Jean Ossola,

ainsi que de tous ses amis et amies d'autrefois, nous avons eu à notre

disposition la plus autorisée des documentations. Ayant fait de notre

mieux, nous tenons, ici même, à remercier de tout cœur ces personnes

qui ont apporté avec tant d'empressement leur part de collaboration en

faveur de la publication d'une œuvre qui honore si grandement les

lettres françaises.\_

L. C.

GUY DE MAUPASSANT.

BIOGRAPHIE.

Henri-René-Albert-Guy de Maupassant naquit le 5 août 1850 au château de

Miromesnil, à huit kilomètres de Dieppe. Il était lorrain par son père

et normand par sa mère, mais la famille de Maupassant était établie

depuis le milieu du XVIIIe siècle en Normandie. C'est là que Guy de

Maupassant fut élevé, c'est là qu'il vécut toute son enfance et sa

première jeunesse, d'abord à Étretat et à Fécamp, sur la côte, puis à

l'intérieur du pays, au séminaire d'Yvetot et au lycée de Rouen d'où il

sort bachelier. Le vagabondage heureux de ces premières années lui valut

une santé robuste, le goût de l'espace et du grand air, une parfaite

connaissance des hommes et des choses qu'il devait peindre de

préférence.

Il avait vingt ans lorsque la guerre éclata. Il s'engagea et fit

campagne. Là encore il fut mêlé de très près aux événements qu'il mit

plus tard en scène. Puis il part pour Paris et entre comme employé au

Ministère de la marine d'où il passera plus tard au Ministère de

l'instruction publique. De ce monde de fonctionnaires on trouve

également dans son œuvre des souvenirs nombreux.

Cette période de dix ans (1870-1880) est la période de préparation de

l'écrivain. Il partage ses loisirs entre le canotage sur la Seine et ses

premiers essais littéraires: théâtre, vers, nouvelles. Mais ce travail

opiniâtre reste secret. Pendant ces dix ans, Maupassant n'a guère publié

que deux ou trois courts récits et quelques pièces de vers. Flaubert

presque seul est dans la confidence. Il assiste avec orgueil à

l'éclosion de ce jeune talent, l'aidant de ses conseils et de ses

encouragements avec une patience inlassable. Flaubert avait été

étroitement lié dans sa jeunesse avec Alfred Le Poittevin, frère de Mme

de Maupassant. Il reporta sur le neveu un peu de la tendresse qu'il

avait eue pour l'oncle. Son influence fut décisive. Maupassant, avec ses

qualités propres, demeure dans l'histoire littéraire le descendant

direct de Flaubert.

Son premier volume \_Des Vers\_, publié sous le patronage de Flaubert, et

surtout \_Boule de Suif\_ qui parut la même année (1880) dans \_Les Soirées

de Médan\_, marquent la fin de l'apprentissage. Maupassant est maître

désormais de son art. Le succès extrêmement vif de \_Boule de Suif\_ lui

permit de s'y consacrer tout entier, en lui ouvrant la porte de

différents journaux, \_le Gaulois\_ d'abord, bientôt \_le Gil-Blas\_, où

durant plusieurs années, presque chaque semaine, Maupassant sera

représenté par une chronique ou une nouvelle.

Ces nouvelles, réunies en volumes, se succèdent avec une surprenante

rapidité. En voici la liste: 1881, \_La Maison Tellier\_; 1882,

\_Mademoiselle Fifi\_; 1883, \_Contes de la Bécasse\_; 1884, \_Clair de

Lune\_, \_Miss Harriet\_, \_Les Sœurs Rondoli\_; 1885, \_Toine\_, \_Yvette\_,

\_Contes du Jour et de la Nuit\_; 1886, \_Monsieur Parent\_, \_La Petite

Roque\_; 1887, \_Le Horla\_; 1888, \_Le Rosier de Mme Husson\_; 1889, \_La

Main gauche\_; 1890, \_L'Inutile Beauté\_.

En 1883, Maupassant publie son premier roman, \_Une Vie\_. Il fut suivi de

cinq autres: \_Bel-Ami\_ qui parut en 1885, \_Mont-Oriol\_ en 1887, \_Pierre

et Jean\_ en 1888, \_Fort comme la Mort\_ en 1889 et enfin \_Notre Cœur\_ en

1890.

On peut dire que la vie de Maupassant se confond avec l'histoire de son

œuvre. Il vit tantôt à Paris, tantôt à Étretat où il s'était fait

construire une maison, \_la Guillette\_. Mais de bonne heure déjà il avait

eu la passion des voyages. Libre de s'abandonner à ses goûts, il s'égare

en de longues croisières à bord de son yacht \_Bel-Ami\_. Il pousse à

plusieurs reprises jusqu'en Algérie; on le trouve tour à tour en Corse

et en Sicile; il aime à faire de longues escales dans les différents

ports de la Côte d'Azur. C'est à ces voyages que nous devons: \_Au

soleil\_ (1884), \_Sur l'eau\_ (1888) et \_La Vie errante\_ (1890).

Cependant la santé de Maupassant, de bonne heure ébranlée, déclinait

rapidement. Les soins des médecins, les cures de bains et de repos

restent inutiles. Il semble s'acharner à produire en prévoyance de sa

fin prochaine. Et il meurt de paralysie générale en pleine célébrité, le

6 juillet 1893, dans la maison du Dr Blanche à Passy, ayant publié en

dix ans: 1 volume de vers, 16 volumes de nouvelles, 6 volumes de romans,

3 volumes de voyage, 1 volume de théâtre, au total 27 volumes, sans

compter de très nombreuses chroniques dans divers journaux, et 3 volumes

de nouvelles posthumes: \_Les Dimanches d'un Bourgeois de Paris\_, \_Le

Père Milon\_ et \_Le Colporteur\_.

Il ne s'était pas marié. Il avait eu un frère, Hervé, de six ans plus

jeune que lui, mort en 1889. Hervé laissa une fille, aujourd'hui Mme

Jean Ossola, seule héritière de l'écrivain.

ÉTUDE

GUY DE MAUPASSANT

«Je suis entré dans la vie littéraire comme un météore et j'en sortirai

comme un coup de foudre.» Ces paroles de Maupassant à José-Maria de

Heredia, lors d'une suprême rencontre, résument, non sans exactitude en

dépit de leur solennité morbide, la brève carrière, où pendant dix

années, l'écrivain tour à tour intrépide et douloureux, produit avec une

magistrale fertilité, vers, nouvelles, romans et voyages, pour s'abîmer

prématurément dans la folie et la mort. Les étapes brèves et le

rayonnement triomphal de cette vie hâtive, j'en veux tenter l'étude.

Comment une génération, la sienne, envisagea et comprit Maupassant,

comment elle expliqua sa maîtrise et pourquoi elle l'admira, c'est ce

que j'essaierai de dire, avec la modestie d'un obscur assistant. Au

manque d'originalité inévitable dans l'entreprise où je me hasarde,

après tant de critiques, et non des moindres, j'essaierai de suppléer

par des citations puisées dans des documents et des lettres inédites,

trop heureux si, aidé par le grand écrivain lui-même, je puis apporter à

mon tour un jugement équitable et probe.

Au mois d'avril 1880, paraissait dans \_le Gaulois\_ un article[1]

annonçant la publication des \_Soirées de Médan\_. Il était signé d'un nom

encore inconnu: Guy de Maupassant. Après un juvénile anathème lancé sur

le romantisme et une agression passionnée contre la littérature

langoureuse, l'auteur exaltait l'étude de la vie, disait la genèse de

l'œuvre nouvelle. Elle était pittoresque et séduisante: dans la paix

nocturne d'une île de la Seine, sous les peupliers remplaçant les cyprès

napolitains chers aux amis de Boccace, dans la rumeur continue de la

vallée, et non plus à la voix du gave pyrénéen accompagnant en sourdine

les récits des gentilshommes de Marguerite, le patron et les disciples

s'étaient tour à tour narré quelque saisissant ou pitoyable épisode de

la guerre. Et la publication en commun de ces récits, dans un volume où

le maître coudoyait ses élèves, prenait les allures d'un manifeste, le

ton d'un défi ou d'un acte de foi.

[1] Voir cet article à la page 81.

En réalité, les choses s'étaient passées plus simplement et l'on s'était

borné, sous les arbres de Médan, à décider du titre commun; Zola avait

donné le manuscrit de l'\_Attaque du Moulin\_ et c'est chez Maupassant,

rue Clauzel, que les cinq jeunes gens se communiquèrent leurs œuvres.

Chacun lut sa nouvelle, Maupassant le dernier. Quand il eut terminé

\_Boule de Suif\_, d'un élan spontané, avec une émotion dont ils gardèrent

la mémoire, enthousiasmés par cette révélation, tous se levèrent et,

sans phrases, ils saluèrent un maître.

Il se chargea d'écrire l'article du \_Gaulois\_ et d'accord avec ses amis,

il le rédigea dans les termes que l'on sait, brodant et enjolivant,

cédant sans violence à un goût naturel pour une mystification

qu'innocentait sa jeunesse. L'essentiel, disait-il, est de faire

«démarrer» la critique.

Elle démarra. Le lendemain Wolff au \_Figaro\_ polémiquait, entraînait ses

confrères. Le succès du volume fut éclatant grâce à \_Boule de Suif\_. En

dépit de la nouveauté, de la probité de l'effort de tous, on se tut sur

les autres nouvelles. Reléguées au second plan, elles passèrent

indifférentes. Dès sa première bataille, Maupassant dominait la

littérature.

Du coup, toute la presse s'empara de lui et l'on dit ce qui convenait

sur une célébrité naissante. Biographes et reporters s'enquirent de sa

vie. Comme elle était fort simple, toute droite, ils inventèrent. Et

c'est ainsi qu'aujourd'hui Maupassant nous apparaît comme ces héros

antiques dont les origines et la mort s'obscurcissent de légendes.

J'insisterai peu sur la jeunesse de Guy de Maupassant. Ses proches, ses

vieux amis, lui-même çà et là dans son œuvre, nous ont fourni sur les

années qui précèdent ses débuts dans les lettres assez de révélations

précieuses et d'émouvants souvenirs. En colligeant avec intelligence

tous les textes, les condensant, les rapprochant, son pieux biographe,

M. Édouard Maynial, a su écrire sur cette époque lointaine des pages

définitives.

Je rappellerai simplement qu'il est né le 5 août 1850, près de Dieppe,

au château de Miromesnil qu'il décrira dans \_Une Vie\_. C'était une

lourde et majestueuse demeure de la Régence, avec une corniche parée de

pots à feu et de balustres; de ses hautes et minces fenêtres, par delà

une prairie qu'attiédissait une double allée d'arbres, on voyait

moutonner au loin la mer septentrionale.

Normand, Maupassant l'était, comme Flaubert, par sa mère et par le lieu

de sa naissance. Il appartenait à cette race curieuse et aventurière,

dont il se plaisait à évoquer les courses héroïques, les longues erreurs

sur les nefs vagabondes. Et de même que l'auteur de l'\_Éducation

sentimentale\_ semble avoir hérité, par la lignée paternelle, du réalisme

narquois de la Champagne, de même Maupassant paraît tenir de ses

ancêtres lorrains l'indestructible discipline et la froide lucidité.

Ce fut à Étretat que s'écoula son enfance, sa belle enfance, que

s'éveilla son instinct dans l'éclosion de son âme de préhistorique. Des

années passèrent d'une félicité physique extasiée: enivrement des

galopades furieuses à travers les champs d'ajoncs, attrait des voyages

de découverte par les cavées et les valleuses, expansion des jeux sous

les sombres hêtraies, passion de suivre en mer les pêcheurs et, par les

nuits sans lune, de rêver sur leurs barques à de chimériques

navigations.

Mme de Maupassant, qui avait guidé les premières lectures de son fils,

et contemplé avec lui les grands spectacles de la nature, retarda le

plus possible l'heure de la séparation. Il fallut bien, un jour

pourtant, conduire l'enfant au petit séminaire d'Yvetot. Plus tard,

élève du lycée de Rouen, il eut pour «correspondant» Louis Bouilhet.

C'est chez lui, durant ces dimanches d'hiver où la pluie normande noyait

les clochers et cinglait les vitres, que l'écolier apprit à rimer.

Les vacances ramenaient le rhétoricien en pays cauchois. Et c'étaient

des chasses à la Saint-Julien-l'Hospitalier, à travers les plaines, sur

les marais et dans les bois. Dès lors se concluait son pacte avec la

terre et poussaient en lui ces «profondes et délicates racines» qui

l'attachaient au sol natal. C'est à la Normandie, large, fraîche et

forte, qu'il demandera bientôt son inspiration, fervente et drue comme

un amour d'adolescent; c'est près d'elle qu'il se réfugiera quand,

traqué par la vie, il implorera une trève ou quand, simplement, il

voudra travailler et se revivifier dans l'allégresse ancienne. Alors

aussi naissait en lui cet amour voluptueux pour la mer, qui plus tard

saura seule l'isoler du monde, l'insensibiliser, le consoler.

En 1870, il fait campagne, puis il arrive à Paris et pour vivre, car la

fortune des siens s'émiette, il doit prendre un emploi. Durant des

années, il est attaché au Ministère de la marine où il remue de mornes

paperasses, dans l'insipide compagnie des ronds-de-cuir de l'\_Héritage\_.

Puis il émigre à l'Instruction publique: la servilité bureaucratique y

est moins amère. Certes, les besognes quotidiennes n'y sont guère plus

palpitantes, mais il a comme chefs ou collègues Xavier Charmes et Léon

Dierx, Henry Roujon et René Billotte, mais son bureau prend jour sur un

beau jardin triste, aux platanes géants, autour desquels l'hiver met de

noires guirlandes de corneilles.

De ses heures préservées, Maupassant avait fait deux parts, l'une pour

le canotage, l'autre pour la littérature. Tous les soirs de belle

saison, tous les jours de loisir, il courait vers le fleuve dont l'eau

mystérieuse, voilée de brouillards ou étincelante de soleil, l'appelait

et l'ensorcelait. Dans ces îles de la Seine qui s'étirent entre Chatou

et Port-Marly, sur les rives de Sartrouville et de Triel, longtemps,

parmi le peuple disparu des canotiers, il fut célèbre pour ses biceps

inlassables, pour sa gaieté cynique de franc-luron, ses farces aux

effets certains, ses gauloiseries robustes. Tantôt, dans une vitesse

éperdue, il tirait de l'aviron, libéré et joyeux, à travers les flammes

qui dansent sur les courants. Tantôt, il rôdait le long des berges,

interrogeant les mariniers, bavardant avec les ravageurs, ou, étendu

parmi les iris et les tanaisies, il épiait durant de longues heures les

existences légères qui se jouent à la surface, les araignées d'eau ou

les papillons blancs, les demoiselles qui se poursuivent entre les

saulaies mouvantes ou les grenouilles qui sommeillent sur les feuilles

de nénuphars.

Le travail prenait le reste de sa vie. Sans jamais se rebuter,

silencieux et obstiné, il accumula les manuscrits, poésie, critique,

pièces de théâtre, romans et nouvelles. Chaque semaine il soumettait

docilement son labeur au grand Flaubert, l'ami d'enfance de sa mère, de

son oncle Alfred Le Poittevin. Le maître avait consenti à guider le

jeune homme, à lui révéler les secrets qui font les chefs-d'œuvre

immortels. C'est lui qui l'astreint à la documentation copieuse et à

l'observation directe, qui lui inculque l'horreur du vulgaire et le

mépris de la facilité.

Maupassant nous a raconté lui-même ces fortes initiations de la rue

Murillo ou du pavillon de Croisset: il a évoqué l'implacable didactique

du vieux patron, ses tendres brutalités, les paternels conseils de son

cœur généreux et candide. Durant sept années Flaubert dépeça, pulvérisa

les gauches essais de l'élève, dont les progrès restaient incertains.

Soudain, dans un essor de perfection spontanée, il écrivit \_Boule de

Suif\_. La joie du maître fut grande et suprême: il devait mourir deux

mois après.

Jusqu'au bout Maupassant demeurera éclairé du reflet laissé par le bon

géant disparu, de ce touchant reflet dont les morts aiment à parer les

âmes qu'ils ont profondément remuées. Le culte de Flaubert fut la

religion dont rien ne sut le distraire, ni le travail, ni la gloire, ni

les vagues lentes, ni les nuits embaumées. A la phrase douloureuse et

grave qui clôt la préface des \_Dernières chansons\_, il obéira

pieusement: la mémoire de l'ancêtre sera son réconfort, cet «oratoire

domestique où murmurer ses chagrins et détendre son cœur».

A la fin de sa brève existence, dans une heure lucide encore, il écrira

à un ami: «Je songe toujours à mon pauvre Flaubert et je me dis que je

voudrais être mort si j'étais sûr que quelqu'un penserait à moi de cette

façon[2]».

[2] Lettre inédite.

Au cours de ces longues années de noviciat, Maupassant avait pénétré les

milieux littéraires. Il y demeurait muet, préoccupé, et à qui s'étonnait

de ce silence, l'interrogeait sur ses projets, il répondait simplement:

«J'apprends mon métier.» Pourtant, sous le pseudonyme de Guy de Valmont,

il donnait déjà quelques articles aux journaux et plus tard, avec

l'assentiment et sur la recommandation de Flaubert, il publiait dans la

\_République des Lettres\_ des poèmes signés de son nom. Il devait les

réunir en volume quelques semaines après l'impression des \_Soirées de

Médan\_.

Ces vers débordants de sensualisme, où l'hymne à la terre se pâme dans

des transports de possession physique, où l'impatience d'amour clame

mélancolique et forte comme ces appels d'animaux dans les nuits

printanières, sont surtout attachants pour ce qu'ils nous révèlent

l'être d'instinct, le faune échappé des forêts natales que fut en sa

jeunesse Maupassant. Mais ils n'ajoutent rien à sa gloire: «vers de

prosateur», a pu dire Jules Lemaître. Assouplir l'expression de la

pensée selon des lois plus strictes et l'«étrécir» en quelque sorte, tel

fut le but. A l'exemple de l'un de ses camarades de Médan, s'entraînant

avec bonheur à la précision du style et à l'équilibre de la phrase, par

l'impérieuse norme de la ballade, du pantoum ou du chant royal,

Maupassant, lui aussi, voulut se soumettre au régime du rythme. Jamais

d'ailleurs il n'aima ce recueil qu'il se repentait souvent d'avoir

publié: ses démêlés avec la prosodie lui avaient laissé la monotone

lassitude que le cavalier et l'escrimeur gardent des reprises de manège

et des séances de plastron.

Telle est, à très grands traits résumée, l'histoire de la vocation de

Maupassant.

Au lendemain de \_Boule de Suif\_, rapidement, sa réputation grandit. La

qualité de son conte était hors de pair, mais aussi, il faut bien le

dire, certains avaient le polémique besoin d'opposer une jeune renommée

à la triomphante brutalité de Zola.

Dès lors, Maupassant, sollicité par toute la presse, se met à la besogne

et donne nouvelles sur nouvelles. Son talent dégagé de tout système, sa

personnalité libre de toutes influences, ne sont pas discutés un

instant. Bientôt il est intronisé comme le successeur de Flaubert; d'un

pas pressé, exact et désinvolte, il s'avance dans la gloire, une gloire

dont il n'a pas lui-même conscience, mais qui est si universelle que,

vivant, aucun auteur contemporain n'en connut de pareille. Le «météore»

irradie et, d'article en article, de volume en volume, son rayonnement

se prolonge et s'illimite.....

Le voilà célèbre et riche. Tous le lisent: bourgeois et militaires,

commerçants et mondains, hommes de loi et de finance, chacun espère

qu'un jour ou l'autre il dira, dans quelque livre joyeux ou triste, le

foyer ou la caserne, le magasin ou le salon, le prétoire ou la coulisse.

On l'aime d'autant plus qu'on le croit heureux et fort. Mais ce que tous

ignorent, c'est que ce gars au visage halé, au large col et aux muscles

saillants, qu'on compare invariablement à un jeune taureau en liberté et

dont on chuchote à l'oreille les héroïques exploits d'amour, est malade

et bien malade. Dans le moment même où le succès est venu vers lui, il a

rencontré aussi la Maladie, laquelle ne le quitte plus, est assise

immobile à ses côtés et, de sa figure de ténèbres, le regarde. Il

souffre de terribles migraines, suivies de longues insomnies. Des

phénomènes nerveux l'agitent: il les apaise par les stupéfiants et abuse

des anesthésiques. Espacés d'abord, des troubles de la vue se sont

déclarés et un oculiste célèbre a parlé d'anomalie, d'asymétrie

pupillaire. Le glorieux jeune homme tremble en secret et les phobies le

hantent, multiformes.

Le lecteur est ravi par la santé de cet art renouvelé et pourtant, çà et

là, il est surpris en découvrant, parmi ces tableaux de nature pleins de

sève, d'inquiétantes échappées vers le surnaturel, de troublantes

évocations, voilées d'abord, du plus banal, du plus vertigineux des

frissons, de la Peur aussi vieille que le monde et éternelle comme

l'inconnu. Mais loin de s'alarmer, il pense seulement que l'auteur est

doué d'une intuition infaillible pour suivre ainsi les tares de ses

personnages jusqu'en leurs plus inquiétants dédales. Il ignore, le

lecteur, que ces hallucinations si copieusement détaillées, Maupassant

les éprouve; il ignore que la Peur est en lui, la Peur angoissante «qui

ne se produit ni devant le danger, ni devant la mort inévitable, mais

dans certaines circonstances anormales, sous certaines influences

mystérieuses, en face de risques vagues», la «peur de la peur, la peur

de cette horrible sensation de la terreur incompréhensible».

Comment expliquer ces misères physiques et cette détresse morbide que

pendant longtemps, seuls, connurent les intimes? Hélas! l'explication

n'est que trop simple: toute sa vie, conscient ou inconscient,

Maupassant lutta contre le mal, obscur encore, mais qui est déjà son

hôte.

Qui voyait Maupassant pour la première fois à l'époque des \_Contes de la

Bécasse\_ et de \_Bel-Ami\_ était quelque peu dérouté. C'était un solide

garçon, de taille un peu courte mais bien prise, avec un front plein

sous des cheveux châtains, un nez droit sur une moustache militaire, un

menton large, une encolure puissante. L'aspect était résolu et fort, un

peu rude et sans ces nuances qui déterminent la qualité d'esprit et la

condition sociale. Les mains pourtant étaient fines et déliées et les

yeux cernés de belles ombres.

Il accueillait le visiteur avec les souples façons d'un chef de bureau

courtois qui, sachant son devoir, entend les solliciteurs et s'est

résigné aux requêtes prolixes. Beaucoup de politesse, mais aucune

expansion. Avec un sourire effacé, il vous laissait parler et son calme

vous déroutait. Le regard semblait peu soucieux de dévisager ou de

scruter et pourtant on se sentait surveillé.

Çà et là, il laissait tomber une phrase simple, comme choisie parmi les

moins significatives et les plus vagues. Et, quel que fût son effort

pour la dissimuler, sa placide indifférence s'étalait. Ce qu'on lui

avait dit, ce qu'il avait répondu, il s'en moquait évidemment, comme de

son interlocuteur, comme de lui-même. Il était resté sur le qui-vive et

cela lui suffisait. Jamais il n'attaquait; décidé à rompre, il ne

livrait pas de fer, gardait la pointe basse, mais eût détaché sans

doute, au besoin, quelque coup d'arrêt bien amené.

Comme il était réfrigérant, ce premier contact, pour les jeunes

enthousiastes qui avaient écouté Zola développant en formules lyriques

d'audacieux systèmes ou qui s'étaient enivrés de la parole caressante de

Daudet, semant avec prodigalité les images vibrantes, les traits

pittoresques et les raccourcis lumineux! Les propos de Maupassant, aussi

bien en tête-à-tête que dans une conversation générale, c'étaient à

l'ordinaire des banalités courantes et des lieux communs fort usés.

Convaincu de la superfluité des paroles, les confondait-il toutes dans

un même néant, prisant la pensée noblement exprimée à l'égal de la

boutade grossière? On pouvait le croire à le voir opposer un pareil

détachement aux caquets des plus authentiques médiocrités comme aux

discours des plus fiers esprits d'alors. Pas un aveu, pas une confidence

qui éclairât sa vie ou son labeur; parcimonieux de ce qu'il observait,

jamais il ne contait une anecdote typique ou ne livrait une remarque

avisée. L'éloge même le laissait froid et s'il s'animait par hasard,

c'était pour raconter des farces solides, des blagues d'atelier, comme

s'il se fût abandonné au plaisir fallacieux de surprendre et de

mystifier.

D'ailleurs il semblait considérer l'art comme un passe-temps, la

littérature comme une occupation au moins inutile, il réduisait

volontiers l'amour au jeu d'une fonction et suspectait les mobiles des

actes les plus méritoires.

Tout ceci, a-t-on dit, était le fond naturel de sa propre psychologie.

Je n'en crois rien. Qu'il ait tenu l'humanité en médiocre estime, qu'il

se soit méfié de son désintéressement, qu'il ait contesté la qualité de

sa vertu, cela est possible, certain même. Mais qu'il n'ait pas

personnellement surpassé ses héros, je me refuse à l'admettre. Et si je

vois dans cette attitude comme dans ce langage une manifestation du

pessimisme invétéré de Maupassant, j'y vois aussi et surtout une défense

de ses pensées secrètes contre la curiosité du vulgaire.

Peut-être a-t-il dépassé le but. A force de l'entendre nier la morale,

l'art et la littérature, à force de le voir préoccupé de canotage, à

force d'écouter de sa bouche le récit de bonnes fortunes qu'il n'a pas

toujours cherchées dans une classe très élevée, beaucoup ont fini par

voir en lui un de ces terribles Normands qui, au long de ses romans ou

de ses nouvelles, ripaillent et forniquent avec une si magistrale

aisance et une si tranquille amoralité.

Normand, il l'était sans doute et divers traits de son caractère, au

dire des gens qui l'ont connu, montrent que l'atavisme n'est pas

toujours un vain mot. D'instinct il était patient, méfiant, fermé et

craignait d'être dupe. Il ne paraît pas avoir méprisé l'argent et telles

de ses lettres publiées après sa mort, non sans indiscrétion, le

montrent soucieux de ses intérêts, voire quelque peu processif. Alors

que son maître travaillait pour l'Art et suivant l'expression populaire,

pour la Gloire, dans un parfait mépris de tout profit matériel,

Maupassant, sans rien abandonner d'ailleurs de son indépendance,

considère que son métier doit lui rapporter. Il produit beaucoup et il

encaisse. Il n'a pas de fortune et, au début surtout, comme ses

Cauchois, il a peur de «manquer». Plus tard, rassuré sur l'avenir,

devenu élégant et mondain, il aimera encore l'argent pour les agréments

qu'il procure et il le dépensera avec facilité. Il le recherchera enfin

pour des raisons plus hautes: il aime les siens et, pour faire à sa mère

une vieillesse exempte de soucis, pour assurer l'avenir de son frère,

puis de sa nièce, il saura, avec une pieuse délicatesse, consentir tous

les sacrifices.

Identifier Maupassant avec ses personnages, l'erreur est grossière, mais

elle a des précédents. Nous avons toujours eu ce besoin de trouver

l'auteur dans le héros du roman et de rechercher l'acteur sous le

masque. Sans doute, ainsi que l'a dit Taine, «les œuvres d'esprit n'ont

pas l'esprit seul pour père et l'homme entier contribue à les produire».

Mais dans l'homme entier il y a sa propre vie, il y a ses souvenirs, il

y a ses observations. Au temps de sa jeunesse Maupassant a vécu avec les

paysans normands, il a suivi leurs travaux, noté leurs gestes et parlé

leur patois. Et c'est précisément pour cela que le père Amable et maît'

Hauchecorne sont si vivants. C'est pour cela et c'est encore pour une

autre raison que l'écrivain va nous dire lui-même: «Non, je n'ai pas une

âme de décadent, s'écrie-t-il, je ne peux pas regarder en moi et

l'effort que je fais pour pénétrer les âmes inconnues est pour moi

incessant, involontaire, dominateur. Ce n'est pas un effort; je subis

une sorte d'envahissement, de pénétration de ce qui m'entoure. Je m'en

imprègne, je m'y soumets, je me noie dans les influences

environnantes[3]».

[3] Lettre inédite.

C'est là, à vrai dire, le propre des grands romanciers. Cette

pénétration, cet envahissement, qui les a subis plus que Balzac? «Il est

hanté de ses personnages, dit Taine, il en est obsédé, il en a la

vision, ils agissent et souffrent en lui, si présents, si puissants que

désormais ils se développent d'eux-mêmes avec l'indépendance et la

nécessité des êtres réels.» C'est l'«\_imperiosus vates\_» des anciens qui

reparaît. Sous sa domination toute-puissante, Balzac a vraiment, quand

il écrit la \_Cousine Bette\_, les séniles ardeurs du baron Hulot; il a

les terribles appétits de Philippe Bridau quand il compose \_Un ménage de

garçon\_, et Flaubert éprouve de réels symptômes d'empoisonnement en

retraçant le suicide d'Emma Bovary. Tel à son tour Maupassant. Il est,

la plume à la main, son propre personnage, il en a les passions, les

haines, les vices et les vertus; il s'incarne tellement en lui que

l'auteur disparaît et que vainement nous nous demandons ce qu'il pense

lui-même de ce qu'il vient de nous raconter. Ce qu'il pense? Rien

peut-être? ou s'il pense quelque chose, il ne nous le dit pas.

Cela s'accorde d'ailleurs merveilleusement avec la théorie de

l'impassibilité en littérature, si en faveur lors des débuts de

Maupassant. Mais en dépit de cette théorie il est, à le bien prendre,

autre chose qu'

Un être sans pitié qui contemplât souffrir.

Sa commisération est profonde pour les faibles, pour les victimes du

mensonge social, pour les sacrifiés obscurs. Si l'arriviste Lesable, si

le beau Maze sont l'objet de son ironie voilée, il garde ou ressent une

tendresse attristée, un peu dédaigneuse toutefois, pour ce pauvre père

Savon, le vieil expéditionnaire du Ministère de la marine qui est le

souffre-douleur du bureau et dont les collègues se rient parce que sa

femme l'a trompé, sans espoir d'«héritage».

Pourquoi Maupassant du premier coup conquiert-il l'universelle faveur?

C'est qu'il a le génie direct, la claire vision d'un «primitif». Son

bagage était tout juste celui d'un bachelier qui, sorti du collège, a

satisfait quelques curiosités. Empoignant l'outil ingénieux et naïf,

mais vaillant et solide qu'il s'est forgé lui-même, il s'engagea dans la

forêt romantique; au lieu de subir l'ensorcellement de son mystère, sans

une halte, il la traversa d'un pas allègre. Longtemps il marcha, et

revenant en deçà des plaines lumineuses des siècles classiques, il

suivit les bords intimes de la rivière où se sont vivifiés nos vieux

conteurs. Il en reconnut le cours qui s'égare si souvent, en retrouva,

par hasard, la source abondante et délaissée...

Il fut un jongleur. Neveu d'une race et non héritier d'une formule, il

raconta à ses contemporains, déroutés par les déformations lyriques du

romantisme, des histoires humaines, simples, logiques, comme celles qui

jadis avaient enchanté nos pères.

Le lecteur français, qui veut être amusé, se retrouva tout de suite chez

lui et de plain-pied. Il se délecta aux \_Contes de la Bécasse\_ comme

les manants du XIIe siècle s'étaient gaudis aux \_Perdrix\_, au \_Vilain

Mire\_ et aux \_Trois Bossus ménestrels\_. L'âme survivait en Maupassant de

ces clercs errants qui, révélateurs de l'esprit naissant du Tiers,

chantaient aux foires, aux fêtes et aux veillées leurs fabliaux

irrespectueux. Du premier coup, le jeune Normand se plaça plus près

d'eux que Brantôme et des Periers, Voltaire et Grécourt. Plus spontané

encore que les premiers trouvères, il bannit de son œuvre les types

abstraits et généraux, «enromancia» la vie elle-même et non les mythes,

les légendes éternelles, errant par les routes du monde.

Étudiez de près ces jongleurs dans les récents travaux, lisez le beau

livre de M. Joseph Bédier[4] et vous verrez comme renaissent dans la

prose de Maupassant des ancêtres que sans doute il ne connut jamais.

[4] Joseph BÉDIER, \_Les Fabliaux\_. Paris, Em. Bouillon, 1895, in-8º.

C'est une conception réaliste, une observation directe des petites gens

qui s'oppose dans leurs récits à l'esprit idéaliste des lais d'amour,

des romans de la Table Ronde, que prisent les chevaliers et les dames.

Les auteurs des fabliaux sont du peuple, ils se gaussent avec une ironie

railleuse et clignent de l'œil sur le passage du noble et du prêtre.

Ils s'effacent derrière leur sujet et n'ont même pas l'idée que le

conteur puisse révéler sa propre individualité. Chez eux, le rire est

franc et hostile, le goût sans cesse affûté pour la caricature; ils

peignent leurs personnages grotesques ou vils, tels qu'ils les voient:

Vous n'en épargnez point et chacun a son tour.

Ce n'est pas d'ailleurs que le jongleur éprouve colère ou sympathie; il

n'a cure d'épiloguer ou de moraliser. Au surplus, il ignore la véritable

satire, car le moyen âge satisfait ne conçoit pas la possibilité d'un

monde différent. Bref, rapide, dédaigneux des intentions et des

systèmes, il n'a d'autre but que de récréer ses auditeurs. Amusé et

narquois, il ne poursuit que «risée et gabet».

D'ailleurs, chez le jongleur comme chez notre nouvelliste, les sujets

demeurent à peu près identiques. Les mêmes passions, les mêmes vices

immortels s'y rencontrent. Dans le plus célèbre des fabliaux, l'histoire

de la courtisane Richeut, nous pressentons \_L'Armoire\_, \_Un divorce\_, de

même que \_Bel-Ami\_ est en puissance dans le drille Sansonnet, cynique et

beau parleur, si prompt à exploiter marchandes et ribaudes. Partout la

sensualité et la brutalité, partout la haine des femmes, créatures

inférieures, menteuses et redoutables. Partout la rancune contre qui

exerce l'oppression et détient l'autorité, partout la défaite finale du

plus faible et du plus pauvre.

Mais les contes de Maupassant diffèrent singulièrement par le caractère.

Au XIXe siècle l'esprit gaulois a depuis longtemps sombré dans la

bassesse et la crapule. Au fond de nos provinces, l'antique bonhomie

défaille; on bavarde encore sur des riens, mais sans malice, ni belle

humeur; c'est fini de \_niaiser\_ comme on dit en Champagne. La

nauséabonde pâture du journal, la basse intrigue politicienne ont flétri

l'âme française. Âme délicate et fine dont les nuances dernières se

meurent dans les récits alsaciens d'Erckmann-Chatrian, dans les contes

provençaux d'Alphonse Daudet, dans les nouvelles quercynoises d'Émile

Pouvillon. Maupassant n'est pas des leurs. La bonhomie, il l'ignore, car

il ne l'a plus rencontrée dans la vie.

Le dépôt des jongleurs est échu à un cœur chagrin et sceptique. Pas

plus qu'eux, Maupassant n'a d'arrière-pensées et ne se soucie

d'instruction ou de morale; comme eux il est réfractaire à la satire,

car sa misanthropie est aussi rebelle que leur optimisme à imaginer une

humanité meilleure.

Et son ambition n'est plus de faire rire; il conte pour la joie de

retracer avec indifférence une vérité qu'il trouve sinistre et médiocre.

Incapables de généraliser, les «goliards» se contentaient de railler

leurs personnages. De par son pessimisme, Maupassant méprise la race, la

société, la civilisation et le monde.

Sans doute, le jongleur du XIXe siècle écrira \_Ce Cochon de Morin\_ et

\_La Bête à Maît' Belhomme\_, \_La Rouille\_ et \_La Confidence\_, \_Le Pain

maudit\_ et \_Le Cas de Madame Luneau\_, nombre de fabliaux encore, sans

autre but que de rire; mais par combien de lugubres histoires se

croira-t-il obligé de racheter ces échappées joyeuses vers la sensualité

robuste, vers le comique énorme et le rire goguenard? Cependant la

reconnaissance des lettrés fut telle pour la matière retrouvée des vieux

contes qu'ils acceptèrent cet «assombrissement». Et puis, il faut bien

le dire, si parmi les lecteurs, certains étaient encore de cette vieille

souche plaisante et gaillarde, qui adorait «les contes, les petits

contes polissons et aussi les histoires vraies arrivées dans

l'entourage», les autres, et la plupart, angoissés et crispés sous

l'abjection de leur temps, allaient à des nouvelles en harmonie avec

leur sensibilité souffrante. Grâce à ce que son esprit avait de

hautement traditionnel, Maupassant les rallia tous dans une admiration

commune.

C'est que l'ordonnance de ses récits, précise et nette de contours,

porte en elle une force singulière, bien faite pour conquérir les

cerveaux latins. Rien ne vient interrompre la promptitude de sa vision;

pas d'intermédiaire entre le conteur et la nature. L'observation a

tracé la route; jamais l'imagination n'en détournera l'écrivain, jamais

elle ne l'entraînera, fussent-ils fleuris, dans les sentiers nonchalants

de la fantaisie. Confiant dans son instinct, il n'interroge pas de

guides: il renonce à l'expérience de ses devanciers et se refuse à leur

contrôle.

Flaubert, avant d'écrire une ligne, sait tout ou du moins s'est efforcé

de tout apprendre. Si Maupassant se réclame de quelqu'un, c'est de

Schopenhauer et d'Herbert Spencer dont il parle souvent, sans qu'on

sache bien toutefois s'ils les a pénétrés très profondément. Dans tous

ses livres, en dehors bien entendu des vers des grands mélancoliques, on

ne relève qu'une seule référence avouée: un extrait de l'ouvrage de Sir

John Lubbock sur les fourmis, intercalé dans \_Yvette\_.

Nul moins que lui ne fut livresque. C'est un dessinateur, et un des plus

prodigieux de la littérature.

Ses héros, petites gens, artisans ou ruraux, bureaucrates ou

boutiquiers, filles ou rôdeurs, il les installe dans des décors

faiblement colorés, mais rigoureusement plantés. Et tout de suite le

paysage simplifié donne le ton du récit.

L'action est-elle prompte, où s'agiteront des âmes élémentaires, il se

contentera de fixer ses plans, d'établir solidement son terrain,

d'indiquer un effet sommaire en larges touches.

Pourtant, parfois, quand des âmes un peu plus complexes hésitent ou

s'attardent, lui aussi s'arrêtera pour regarder un coin de nature, dans

le détail méticuleux d'un buisson ou d'une touffe de fleurs, d'un fossé

ou d'un remous. L'horizon s'amplifiera si, d'aventure, les personnages

sont enclins à la rêverie; le paysage se teintera de mélancolie s'il

faut mettre en valeur quelque silhouette pensive et alors le décor

reparaîtra à chaque tournant, bouleversé au gré des passions qu'il

encadre.

Dans ses descriptions, Maupassant résiste à l'attrait d'affirmer la

subtilité de sa vision personnelle. Il se refuse la permission de

montrer de ses paysages plus que ses héros n'en aperçoivent eux-mêmes.

Aussi prend-il soin d'en bannir les notations et les termes raffinés, de

n'y introduire aucun élément supérieur à l'indigente sensibilité de ses

acteurs.

Jamais il ne fait intervenir directement dans les tribulations humaines

la nature insensible: elle se moque de nos joies et de nos deuils. Les

arbres ne sont ni des conseillers, ni des amis et ils ne sauraient jouer

sur la scène où nous nous agitons le rôle du chœur antique. Une fois,

une seule dans l'œuvre du maître, ils uniront leur plainte à la

lamentation universelle: les grands hêtres tristes pleureront à

l'automne sur l'âme, la petite âme de la petite Roque.

Cependant Maupassant l'adore, cette nature qui, seule, l'attendrit, et

l'on sent dans ses évocations un lyrisme contenu. Mais en dépit de cette

passion exclusive, il se possède: l'artiste a conscience du préjudice

qu'il causerait à son récit s'il y tolérait les transports de l'amant.

Un inconnu paraît..... Nous le voyons longer une haie, frapper à une

porte et tout de suite nous savons d'où il vient et ce qu'il demande.

Une parole tombée de ses lèvres, la façon dont il traîne la jambe, un

tic, la place d'un bouton de veste ont suffi à le camper dans notre

esprit. Nous devinons ses instincts, son caractère, ses habitudes. Peu

de mots, très simples, groupés naturellement, comme au hasard, ont

réalisé ce prodige. Avec un flair natif, Maupassant tombe du premier

coup sur le détail péremptoire, la particularité essentielle qui définit

un être et le résume. Aussi détient-il dans la présentation de ses

personnages une autorité qu'aucun écrivain, pas même le grand Balzac,

n'égala jamais.

Ses héros, c'est sans effort réfléchi qu'il les pénètre et les explique.

Il les regarde, tout simplement. Il saisit et il note tous ces gestes

dont il devine l'origine, l'enchaînement et la portée, et qui, pour lui,

sont plus explicites et révélateurs que des confidences et des aveux.

D'un seul coup il a scruté les physionomies, soupçonné tristesses et

sourires, surpris les paroles des mains. Rien n'échappe à son œil

impitoyable. Cet œil velouté, pourtant si malade, est un instrument de

précision rigoureux et sensible qui le dispense des interprétations

logiques et supplée à toutes les déductions, qui lui fait lire à son

gré,

Tous ces vagues secrets qu'un cœur peut renfermer.

Maupassant a hérité du docteur Larivière de \_Madame Bovary\_ ce regard

«plus tranchant que les bistouris, qui vous descendait droit dans l'âme

et désarticulait tout mensonge à travers les allégations et les

pudeurs». On lit dans les \_Cahiers de Sainte-Beuve\_ cette note

saisissante: «Homère dit #noeô#, je vois, je conçois. Voir et

concevoir, c'est la même chose, ce n'est plus la sensation, c'est déjà

la pensée, la perception.» Pour Maupassant aussi, voir et concevoir,

c'est la même chose.

Et ce qu'il a vu, il l'indique en traits rapides. Son œuvre est un

vaste recueil d'esquisses puissantes, de croquis synthétiques. Comme

tous les grands artistes, c'est un simplificateur; il sait «sacrifier»

comme les Égyptiens et les Grecs.

Aucune poésie voulue, aucune naïveté affectée dans son dessin, mais une

sûreté et une agilité de lignes, un sens parfait du mouvement, l'aisance

rythmique et l'afflux même de la vie. L'exécution de ses portraits est

toujours scrupuleuse; mais jamais Maupassant ne la réchauffe de

tendresse ou ne l'estompe de bonhomie; à peine, épandu sur ses figures,

ce tiède reflet d'humanité qu'y jetaient les maîtres hollandais.

Par moment, cependant, la main appuie davantage et le caricaturiste

surgit. C'est Callot ou Hogarth, Goya ou Monnier, Daumier surtout. Comme

celui-ci il se plaît à étaler les formes déjetées, les anatomies

honteuses des sédentaires et des vieillards. Le corps féminin qui «tant

fut tendre» il nous l'exhibe, avec un ricanement discret, bafoué par

l'âge, stigmatisé par les rides et les vergetures, dans l'horreur des

atrophies ou des ballonnements. La terrible série des \_Bains Publics\_

était certes moins sinistre que le charnier vivant où parfois Maupassant

nous promène. Et, comme Daumier aussi, il excelle à animaliser les

visages sous la poussée des appétits brutaux, de la vulgarité furieuse,

des rêves stupides et de l'incurable Bêtise. Et c'est peut-être dans ces

moments qu'il ressent au plus haut degré ce que notre vieil Institut

appelait «la joie de peindre!»

D'ailleurs, il semble qu'avec coquetterie il bannisse de ses contes

toute psychologie. Il n'en met pas davantage dans \_Une Vie\_ et

\_Bel-Ami\_, ces deux romans inséparables de son œuvre de nouvelliste. La

psychologie, Maupassant la conteste et veut la méconnaître. Dans

l'humanité qu'il étudie, les personnages, soumis au plus étroit

déterminisme s'ignorent eux-mêmes et ne pétrarquisent pas. Leurs

passions ont-elles des mobiles? Peu leur en chaut, et d'ailleurs ils

seraient incapables de les analyser. Ils ont la moralité de leur

condition et les sentiments que leurs moyens leur permettent. Ils se

démènent en impulsifs, «en vrais français», ajoute Maupassant, «d'un

mouvement qui agit plus vite qu'ils ne pensent». Dès lors, pourquoi leur

prêter d'hypothétiques ressorts et d'incertaines spéculations? C'est

dans une synthèse des gestes et des manifestations que le maître

installe ses héros. Puis, il les lance au milieu des événements, la

bataille s'engage et, plein de sérénité, il assiste avec nous à ses

péripéties. Lui-même nous le fait savoir: «J'arrive à cette certitude

que, pour bien écrire, en artiste, en coloriste, en sensitif et en

imagier, il faut décrire et non pas analyser. Toutes les ressources

séduisantes de la langue, les reliefs de sa précision, l'imprévu de ses

évocations s'atténuent quand elle exprime les transitions des sentiments

plutôt que les apparences de ces sentiments. Au fond, notre art consiste

à montrer l'intimité des âmes de façon à la rendre visible, émouvante et

surtout esthétique. Pour moi, la psychologie dans le roman ou la

nouvelle se résume à ceci: mettre en scène l'homme secret par sa

vie[5].»

[5] Lettre inédite.

Tel est le système auquel il s'est astreint et dont il a tiré tant

d'effets aussi prompts qu'irrésistibles. Système suffisant quand il

s'applique à cette horde sauvage où, selon le conteur, se résume

l'humanité, quand il s'agit de montrer ces anthropopithèques et ces

quaternaires qui sursautent et bondissent derrière des barreaux de fer,

excités par l'éclair d'une pièce d'or ou l'aiguillon de l'instinct

génésique. Mais cette méthode sera-t-elle encore de mise le jour où

Maupassant romancier tentera de l'exercer sur des mentalités moins

rudimentaires, plus conscientes, sinon moralement supérieures?

Grâce à ces moyens rapides, le maître «cinématographie», si j'ose dire,

des histoires intarissables. Parmi elles chacun trouve son compte,

l'artiste et le commis, le penseur et le sous-officier. Avec une agilité

déconcertante, il passe d'Eschyle à Pigault-Lebrun et de Shakespeare à

Chavette. Mais dans ces voltes brusques, son récit, qu'il soit héroïque

ou bouffon, hautain ou canaille, ne déviera point. La marche de la

comédie ou du drame importe seule au conteur qui ne s'attarde pas à

rechercher des raisons obscures ou à dégager une moralité inutile.

L'exposition ne saurait languir, car les situations sont toujours prises

à l'extrême. Et, en cours de route, aucune de ces haltes fraîches où se

complaisent les âmes de demi-teintes; l'esprit délicat, le songe ingénu,

l'intimité souriante sont résolument sacrifiés. Ce n'est pas que

Maupassant méconnaisse le charme des sentiments nuancés: dans certaines

rêveries, dans des souvenirs de voyage, il a su les exprimer avec un

captivant lyrisme. Mais dans ses contes, il se refuse à flâner.

En dehors de son pessimisme, qui est très court, aucune théorie.

Lorsqu'il a une intention philosophique, il la cache si jalousement

qu'il faut avoir pénétré l'homme et médité l'œuvre dans son ensemble

pour la sentir. D'émotion, aucune: l'écrivain implacable met son point

d'honneur à n'y pas céder, et cette supériorité dédaigneuse ne va pas

sans grandeur.

Maupassant est toujours impatient de «réaliser» ses observations.

L'oubli pourrait venir, et surtout la fleur de la sensation, perdre son

parfum. Dans \_Une Vie\_, il se hâte d'enclore ses souvenirs d'enfance. Et

il confesse à des amis qu'il obéit non à un de ces retours mélancoliques

fréquents à son âge, mais à une véritable nécessité de délimiter la

plaine natale telle qu'elle charma ses jeunes années. Quant à \_Bel-Ami\_,

il l'écrit au jour le jour tandis qu'il hante les bureaux de rédaction.

D'ordinaire les sujets qu'il traite, dans leur choix et leur décor, se

déroulent parallèlement à sa propre vie. Ce qu'il a vu, ce qu'on lui a

raconté, il se met aussitôt à l'écrire et après un préambule presque

toujours banal, auquel il n'attache d'ailleurs aucune importance, il

constate, met au point, et opère. Au lecteur d'apprécier et de

conclure.

Ses récits s'édifient en des architectures solides, un peu froides mais

de grande allure, dans des ordres clairs et selon des plans exacts. Nous

sommes dans une belle hêtraie normande, aux nefs symétriques, aux

piliers sveltes et puissants. Car il possède la science des agencements,

l'art d'équilibrer les masses et de répartir les décorations.

Dans sa composition, s'il suit les règles traditionnelles les plus

simples, il pratique inconsciemment tous les artifices compliqués des

rhétoriques. Normand avisé, il tend avec adresse les pièges littéraires;

il utilise avec une souple dextérité les habiletés de la mise en scène

et du discours, et nul mieux que lui ne sait renouveler les moyens

classiques pour en tirer les effets les plus sûrs. Il est rompu à

l'escrime du récit: son jeu personnel possède les subtilités qui égarent

et les audaces qui déconcertent. Tour à tour, il intervertit les temps,

et reprend force dans les répétitions; il vous ébranle et vous bouscule

par des raccourcis imprévus, en acier pur, jusqu'au moment où vous ayant

touché d'une finale rapide et connue de lui seul, il vous abandonne

énervé, avec l'obsédant souvenir d'une lutte si chaudement conduite.

C'est un rude jouteur. Est-il besoin de rappeler par quels captieux

stratagèmes il nous cache si longtemps, en nous les laissant d'ailleurs

pressentir,--ce qui flatte notre sagacité--la paternité du beau Maze

dans l'\_Héritage\_, ou la culpabilité de Renardet dans la \_Petite Roque\_?

Quant à son style, il est limpide, exact, franc d'allures et fortement

trempé, d'une anatomie bien portante et possédant la souplesse des

organismes vivants.

Très appliqué et très soigneux à l'origine, Maupassant bientôt, dans sa

fièvre de production, se surveille moins. De bonne heure, il prend

l'habitude de rédiger en sa tête: «La copie m'amuse, avoue-t-il, quand

je la pense et non quand je l'écris[6].» L'histoire qu'il vous avait

contée, on était frappé de la retrouver, dans l'œuvre réalisée, avec

les mêmes phrases et les mêmes expressions, défilant dans le même ordre,

strictement. Une fois ses nouvelles ou ses romans pensés, sans plus de

fatigue, il les transcrivait d'une main d'expéditionnaire, quasi

machinale. Dans ses manuscrits, de longues pages se suivent sans une

rature.

[6] Lettre inédite.

Sa langue est naturelle, facile et au premier examen semble spontanée.

Mais cette aisance, au prix de quels efforts fut-elle acquise! Et au

cours de son œuvre, c'est une joie de constater la relation étroite

entre la pensée et la forme qui se pénètrent et se soutiennent

réciproquement.

Précipitée ou reposée, sa phrase coule avec un «gros bruit doux», une

chanson d'écluse, et cette rumeur continue; c'est par sa plénitude et sa

monotonie même qu'elle nous absorbe et nous captive.

En réalité, chez l'écrivain, la vue et l'odorat se sont perfectionnés au

détriment de l'oreille qui est peu musicale. Les répétitions, les

assonances, ne choquent pas toujours Maupassant, parfois insensible aux

quantités comme aux harmonies. Il n'«orchestre» pas; il n'a pas hérité

du «gueuloir» de Flaubert; il prise médiocrement la période et le

couplet, soupçonnés de nuire à l'équilibre général ou d'encombrer comme

un obstacle la route rêvée toute droite. Aussi interrogez ses plus

fervents admirateurs: aucun ne pourra vous réciter fidèlement une seule

phrase de lui.

Dans son vocabulaire point de recherche: le besoin du mot rare ne lui

vient même pas. Du néologisme, il n'a souci, pas plus que de l'écriture

artiste, et il faudrait l'applaudir d'avoir méprisé la terminologie

pharmaceutique, en honneur voici quinze ans, si lui-même avait montré

plus de curiosité dans le choix de ses épithètes. Le conteur n'endurait

point ces «affres» qui ont tué son maître, et librement continuait sa

course.

D'aucuns y virent quelque sans-gêne. Ceux que ravissent les grandes

orgues de Flaubert, ceux qu'enchantent les fresques de Théophile

Gautier ne se tinrent pas pour satisfaits et Maupassant fut, non sans

rigueur, accusé de ne pas «écrire» au sens parnassien du mot. Le

reproche est injuste, car il n'y a pas qu'un style.

Mais d'autre part, il est difficile d'admettre avec un éminent

académicien que Maupassant soit un grand écrivain, un classique pour

tout dire, uniquement parce qu'il «n'a pas eu de style», condition de la

perfection «dans les genres littéraires où il est bon que la

personnalité de l'auteur n'apparaisse pas, dans le roman, dans la

nouvelle, dans le théâtre».

A ce compte, \_Bérénice\_, \_Candide\_ et \_Madame Bovary\_ cesseraient d'être

des chefs-d'œuvre, car voici une tragédie, un conte, un roman qui, sauf

erreur, s'embellissent du génie personnel de leurs auteurs. Un

classique, Maupassant l'est sans doute, comme le dit d'ailleurs le

critique auquel je fais allusion, «par la simple propriété des termes et

le dédain de l'ornement frivole». Et son style, car il en possède un, il

le tire de la façon qui lui est propre d'ordonner ses récits, de

distribuer ses développements, de réduire ce qu'il raconte à la mesure

de son esprit limpide et clair. Et il demeure un grand écrivain parce

que, comme Molière, comme La Bruyère et La Fontaine, il est toujours

proche de la nature, dédaigneux de toute rhétorique apprise et de toute

verbalisation littéraire.

Souvent, quand il fléchit et que l'incorrection semble proche, une

phrase vivante, une phrase sortie des êtres et des choses, jaillit avec

un tel accent que les lois de l'encrier en sont rétablies. L'ensemble de

ses pages dénuées d'«écriture» demeure un chef-d'œuvre.

Mais déjà il ne s'agit plus du verbe. Sous les mots vulgaires ou

précieux, décolorés ou rutilants, il y a une conception de l'humanité et

du monde: Maupassant est peut-être le pessimiste le plus déterminé de la

littérature française. Cette vision froide qui, au lendemain de nos

désastres, est celle de tous les adolescents témoins de l'invasion, il

la possède et elle dominera son œuvre. D'ailleurs, il est disciple de

l'\_Éducation sentimentale\_ et il croit comme à un dogme à l'«éternelle

Misère de tout».

Le jeune écrivain ne se berce pas comme Chateaubriand à la musique de sa

propre douleur; la mélopée altière de Vigny ne l'emporte pas dans son

vol superbe, et la résignation hiératique de Leconte de Lisle ne le

retient pas en sa tour orgueilleuse. Par contre il subit l'ascendant

souverain de Schopenhauer. Ce n'est pas le métaphysicien qui le persuade

chez le philosophe de Francfort, c'est le moraliste, le peintre de la

vie et des hommes. Qu'importent à Maupassant la volonté objectivée ou le

monde phénoménal, ce sont les irrésistibles ironies et les immortels

sarcasmes du «grand saccageur de rêves» qui le transportent.

Schopenhauer semble lui avoir dicté la formule: «Voir c'est comprendre

et comprendre c'est mépriser.» On le devine: le pessimisme du conteur

est médiocrement philosophique. Mais il demeure intéressant par l'âpre

façon dont Maupassant en renouvelle l'expression.

Le ciel a fait l'aveu de son mensonge ancien

a dit Sully-Prudhomme. Et le nouvelliste est athée comme Stendhal et

Mérimée. Seulement, loin de partager leur sérénité, à tous moments il

vitupère ce créateur qu'il nie, ce «Dieu des bonnes gens inventé par la

peur de la Mort».

La Nature, la grande mère aveugle, est dédaigneuse, féroce et perfide.

Engendrer pour détruire, telle est sa loi.

De nos jours, comme aux âges antiques, l'inexorable fatalité opprime le

troupeau des vivants. L'homme n'a pas changé depuis le temps où il

habitait les demeures des Nymphes et poursuivait à coups de pierre les

bêtes sauvages. La civilisation, la vie apprise et inventée, est bien

intervenue, mais elle a accumulé vainement les conventions et les lois:

masque illusoire de la barbarie, elle craque à tout instant sous la

poussée brutale de l'instinct. Vainement elle a tenté d'enchaîner le

fauve qui, au fond de sa geôle, gronde et s'insurge: dans l'homme

d'aujourd'hui, paysan ou citadin, noble ou bourgeois, Maupassant

retrouve l'homme éternel qui dans la ferme, le bureau ou le salon se

souvient toujours de la caverne et des bois. Du désaccord entre ses

appétits demeurés carnassiers et la morale artificielle qu'ont essayé de

lui imposer les gouvernants, les policiers et les juges, sont nées de

permanentes hypocrisies qui le rendent plus odieux et redoutable encore.

La sauvagerie a beau se dissimuler sous des apparences sociales et même

mondaines, partout on la rencontre dans l'œuvre du conteur. Armés les

uns contre les autres et privés de toute liberté morale, les individus

brûlent, pillent et violent; ils assassinent pour les mobiles les plus

vains, ils tuent, comme la nature, par besoin physique ou par plaisir.

Parfois, il est vrai, la prudence déconseille le crime; mais alors,

quelles subtiles préméditations pour ravir la proie sans se heurter aux

codes! Toute l'intelligence acquise par les hommes se résume dans leur

adresse à tourner ces lois qu'eux-mêmes édictèrent.

Pourtant ces hommes rêvent à l'amour. Erreur, répond Maupassant, car ce

que vous appelez l'amour n'est que le piège à nous tendu par la nature

pour perpétuer l'espèce. Et dans ce piège, la femme se chargera de nous

faire tomber sans cesse, la femme «prostituée éternelle, inconsciente et

sereine, qui livre son corps sans dégoût parce qu'il est marchandise

d'amour». Ses yeux impurs, allumés par le désir de plaire, nous

fascinent, «elle nous prend d'une façon cruelle, tenace, douloureuse».

Et l'humanité demeurera identique, toujours. Rien ne l'améliorera, ni

les religions, ni les «principes soi-disant immortels», ni les utopies

généreuses. Le Progrès est un leurre puéril et la Science elle-même

ment. N'a-t-elle pas proclamé, impérieusement, l'omnipotence de

l'hérédité? Or, abandonnez au lendemain de leur naissance les rejetons

des vieilles familles vertueuses et polies, lancez dans la mêlée anonyme

le fruit du penseur ou du juste: la primitive sauvagerie fera litière

des noblesses intermédiaires et des délicatesses transmises. De cette

graine triée et supérieure, elle fera germer un fantoche, une brute, un

alcoolique, une prostituée, un parricide. Émouvante constatation que

traverse le frisson grec. A de longs intervalles, dans six nouvelles, le

conteur y revient, pour l'opposer aux thèses des psychologues

contemporains et des maîtres du roman expérimental.

Le malheur est venu au monde avec la vie. Maupassant fait défiler devant

nous la lugubre procession des humains, ceux que torturent en leur chair

la misère et la maladie, ceux que domestiquent leurs passions ou leurs

appétits. Et le visage de chacun d'eux traduit les souffrances héroïques

et ridicules d'une existence qu'il est incapable de modifier et à

laquelle, d'ailleurs, il ne comprend rien. Tous pourtant, hommes et

femmes, jeunes et vieux, ont rivé au cœur l'espérance insensée. Dans

son cabinet de travail, Maupassant avait toujours devant lui ce

chef-d'œuvre de Rodin, cette Chimère au nez court, au front méchant,

aux yeux rapprochés, fendant les nues de ses seins roides et traînant

derrière elle un malheureux qui se tord au-dessus de sa croupe nerveuse.

Chaque fois que j'ai rouvert les livres du maître, le visage de

l'ogresse m'est apparu et j'ai vu s'étirer ses flancs de succube. C'est

elle qui vous emportait dans sa course furieuse vers l'idéal menteur, au

pays fabuleux de l'impossible rêve, vous, vos frères et vos sœurs,

pauvres âmes absurdes et pitoyables, Tante Lison et Miss Harriet,

Clochette et Julie Romain, vous Mademoiselle Perle et toi petite Chali!

Dans cette vie où nous tourbillonnons sur nous-mêmes «comme des mouches

dans une carafe», seul le pire arrive; rien ne mérite qu'on s'attache ou

qu'on s'excite. Nous ne devons attendre aucune joie de nos semblables,

mauvais ou infirmes, et nous sommes impuissants à les épurer, comme à

les secourir. Tout labeur est pénible et décevant, toute exaltation de

la pensée, vaniteuse et mesquine. Le stupide orgueil des hommes fait

naître en eux des ambitions lamentables et organise leurs sociétés selon

de grotesques hiérarchies...

Ce nihilisme farouche n'est pas chez Maupassant une attitude. Toutes ses

paroles, tous ses actes, il les plie strictement à ses idées. Dans son

appétit de néant, il raille son propre effort et conteste son œuvre.

Quant aux applaudissements et à la gloire, il n'en a cure et l'on

connaît assez son superbe dédain pour les croix et les Académies.

Écoutons ses confessions:

«Tout m'est à peu près égal dans la vie, hommes, femmes, événements.

Voilà ma vraie profession de foi et j'ajoute, ce que vous ne croirez

pas, que je ne tiens pas plus à moi qu'aux autres. Tout se divise en

ennui, farce et misère. Je prends tout avec indifférence. Je passe les

deux tiers de mon temps à m'ennuyer profondément. J'occupe le

troisième tiers à écrire des lignes que je vends le plus cher

possible, en me désolant de faire ce métier abominable[7].»

[7] Lettre à Mlle Marie Bashkirtseff.

Et dans une lettre postérieure:

«Je n'ai pas un goût que je ne puisse à mon gré arracher de moi, pas

un désir dont je ne me moque, pas une espérance qui ne me fasse

sourire ou rire. Je me demande pourquoi je remue, pourquoi je vais ici

ou là, pourquoi je me donne la peine odieuse de gagner de l'argent,

puisque ça ne m'amuse pas d'en dépenser[8].»

[8] Lettre inédite.

Plus tard encore, il ajoute:

«Moi, je suis incapable d'aimer vraiment mon art. Je le juge trop, je

l'analyse trop. Je sens trop combien est relative la valeur des idées,

des mots et de l'intelligence la plus puissante. Je ne puis m'empêcher

de mépriser la pensée, tant elle est faible, et la forme, tant elle

est incomplète. J'ai vraiment, d'une façon aiguë, inguérissable, la

notion de l'impuissance humaine et de l'effort qui n'aboutit qu'à de

pauvres à-peu-près[9].»

[9] Lettre inédite.

Notre seule joie spirituelle consiste à nous renforcer chaque jour dans

notre négation, à nous divertir de nos blasphèmes et à ricaner de

l'omniprésence de la niaiserie et du néant comique de notre destinée.

Il existe cependant un asile, un réconfort sublime, pour le philosophe

et l'artiste qui dominent la multitude. Il réside dans l'admiration de

cette Nature, qu'il faut chérir sans rien espérer de sa cruelle

indifférence.

La Nature, Maupassant éprouve pour elle une ardeur frémissante. Il

l'appelle de ses désirs et toujours elle lui apparaît comme une femme

qui s'éveille ou s'endort; toujours il la poursuit, avide de la

surprendre dans la clairière, au bord de l'étang, et d'entrevoir, à

travers les vapeurs et les branches, son sein et jusqu'à ses charmes les

plus secrets. Il est Actéon et aussi le chèvre-pied du Corrège en arrêt

devant les hanches de Vénus endormie. Et il est jaloux comme un amant:

il souhaite être le seul qui fasse tomber ses voiles et dénoue sa

ceinture. Ses senteurs le surexcitent, ses câlineries l'enjôlent et son

étreinte l'anéantit. Les couleurs éclatantes le grisent et les grands

arbres, formidables et paisibles, le transportent. Le jeune faune est

lâché dans l'herbe et s'y ébat satisfait; il se glisse dans les eaux,

ravi de se sentir pressé de partout, et le bain lui procure «la plus

savoureuse des joies physiques honnêtes»[10]. Son être tressaille quand

sa maîtresse lui rafraîchit le front de la brise légère du large. Elle

seule sait le bercer et l'engourdir avec le flot.

[10] Lettre inédite.

Jamais rassasié, il la lui faut sous toutes ses parures. Aussi,

voyage-t-il sans cesse, espérant trouver un coin du monde où il la

possédera plus étroitement. C'est d'abord la province natale, la prairie

et la mer normandes, puis les rives de la Seine, qu'il longe penché sur

l'aviron. C'est ensuite la Bretagne avec ses grèves, où déferlent les

hautes lames sous le ciel bas et mélancolique, puis l'Auvergne et ses

burons épars dans l'herbe acide, sous les basaltes noirs. Il descend

enfin vers les pays incendiés de soleil, visite la Corse, l'Italie, la

Sicile, insoucieux des enthousiasmes artistiques, pour ne goûter que

l'extase des grandes lignes pures. L'Afrique, la patrie de Salammbô, le

désert, l'appellent enfin et il y respire ces odeurs lointaines que

charrient les brises indolentes; la lumière inonde son corps de clartés,

«lave les coins «sombres» de son âme. Et il gardera un souvenir troublé

de ces soirées des pays chauds où l'air semble remplacé par des parfums

de plantes et d'arbres.

Jamais pourtant, et quels que soient les spectacles offerts, le maître

ne mêle de lyrisme littéraire à sa passion physique pour la nature; la

pensée n'y vient point troubler l'ivresse sensuelle. Il éprouve

simplement un «désir frénétique de l'absorber en lui ou de disparaître

en elle». L'éternelle charmeuse, il l'a dans le sang, et par elle il

goûte sans réserves la sensation voluptueuse de l'oubli.

Aussi lui obéit-il aveuglément et conseille-t-il aux sages, comme seuls

désirables, les actes recommandés par elle. Mais qu'ils n'essaient pas

de les compliquer ou de les moraliser et qu'ils s'en tiennent au

sensualisme d'Epicure. C'est ainsi qu'il ne faut pas demander à la femme

autre chose que le plaisir où nous incite l'instinct sexuel. Refusons

notre cœur et notre intelligence à l'exécrable Féminin, que nous ne

connaîtrons jamais et qu'une «infranchissable barrière» sépare de nous.

Mais il faut nous pâmer sous tous les baisers et les assortir, pour en

comparer les parfums et les adresses. Dédaignons Hélène et poursuivons

les Bacchantes.

Nec Veneris fructu caret, is qui vitat amorem,

a dit Lucrèce.

Ainsi, en dehors des satisfactions physiques et des licences éternelles,

courir, chasser,

..... manger et boire,

Tout n'est qu'ombre et fumée.....

Et le néant de vivre emplit la tombe noire.

La philosophie de Maupassant est aussi peu complexe que sa vision de

l'humanité. Son pessimisme dépasse en simplicité et en profondeur celui

de tous les autres écrivains naturalistes. Seul, parmi ses

contemporains, le nouvelliste a jugé l'humanité et l'a condamnée sans

appel: les personnages d'Huysmans, Monsieur Folantin et des Esseintes,

l'un dans sa poursuite de cuisines intègres, l'autre dans sa recherche

de pâtures spirituelles, croient, somme toute, à un mieux possible.

Pourtant on relève en lui des contradictions et non des moindres: la

plus déconcertante est à coup sûr son invincible terreur de la mort. La

Mort, il la voit partout et toujours elle le hante. Il l'aperçoit à

l'horizon des paysages et il la croise sur les routes désertes; quand

elle ne plane pas au-dessus de sa tête, elle tourne autour de lui comme

autour du pâle éphèbe de Gustave Moreau. Il tressaille au contact de sa

main décharnée et il frissonne longuement. Pourquoi cette horreur de

l'hôtesse consolatrice chez ce farouche mépriseur de l'univers? Pourquoi

craint-il le dénouement désirable, lui qui proclame l'anéantissement

définitif de l'être, l'inanité des Élysées et des Érèbes? Peut-il

sérieusement redouter, ce matérialiste déterminé, la stupeur du sommeil

éternel ou l'éparpillement de l'unité passagère?

Si le pupille de Schopenhauer témoigne peu d'allégresse pour

l'euthanasie, c'est qu'en dépit des certitudes du raisonnement

persistent l'inexpliqué et la peur du mystère. Et il fuit devant le

trépas, comme les hommes des premiers âges, dans la déroute obscure d'un

indestructible instinct. Il a tracé de ses cauchemars et de ses paniques

des tableaux tels qu'on n'en avait jamais montré d'aussi affolants; au

prix d'eux, les pages pourtant suraiguës de la \_Joie de vivre\_

apparurent comme sereines. Ces images conquirent néanmoins à Maupassant

des sympathies nouvelles. Le lecteur terrorisé admire en secret

l'écrivain assez courageux pour confesser les faiblesses communes et

inavouées. Et qui de nous, dans le nocturne silence, ne fût-ce qu'une

minute dont il se souviendra toujours, n'a pas senti fondre sur son

cœur la noire énigme, perler son front et en ondes douloureuses le

frisson courir ses membres?

Avec une amère volupté Maupassant écoute la fuite des minutes qui nous

blessent et entrevoit les déchéances prochaines, irrémédiables. Sans

qu'il s'en doute, les regrets l'envahissent et il reprend avec une

superbe maîtrise, mais en l'assombrissant encore, le vieux thème

ronsardien. Lui qui a l'effroi de l'avenir «parce que l'avenir c'est la

mort», le passé l'attire et il s'exalte pour les belles d'autrefois et

pour les tendresses défuntes. Il est hanté par les yeux qui un jour

croisèrent les siens et par les baisers qu'il n'a pas goûtés. Toujours

il préfère le souvenir à la présence, et il a d'infinies délicatesses de

touche pour indiquer la tristesse des cœurs qui se manquent, se

rencontrent trop tard, et vieillis et sans forces, s'épuisent à vouloir

refaire une vie avec les lambeaux des années révolues. Ce que Flaubert

appelait l'amertume des sympathies interrompues, il en a un sens

pénétrant et supérieur qui, malgré lui, s'élève jusqu'à

l'attendrissement.

Autre contradiction. Celui que le contact de la foule «supplicie dans

ses nerfs», et qui professe pour les hommes tant de mésestime, celui-là

considère la solitude comme un des plus amers tourments de l'existence.

Et il se lamente de ne pouvoir se livrer tout entier, de «garder au fond

de lui ce lieu secret du Moi, où personne ne pénètre».

Hélas! a dit son maître: «Nous sommes tous dans un désert.» Personne ne

comprend personne et «quoi que nous tentions, quels que soient l'élan de

nos cœurs et l'appel de nos lèvres, nous serons toujours seuls!»

Dans cette géhenne de la mort, dans ces nostalgies du passé, dans ces

transes de l'éternel isolement, faut-il voir quelque abandon de son

système? Non certes, puisque ces contradictions renforcent encore le mal

de vivre et deviennent une source nouvelle de souffrances.

En tous cas, le pessimisme de Maupassant redevient logique en

aboutissant comme celui de Schopenhauer, à la pitié. Ici je sais que je

heurte certains des admirateurs de l'écrivain. La pitié, on n'a pas

voulu la trouver dans son œuvre: il est entendu qu'il est impitoyable.

Mais, examinez de plus près ses récits et vous la verrez s'y révélant à

chaque page, pourvu que vous pénétriez dans les entrailles mêmes du

sujet. C'est là qu'elle vit naturellement, presque contre le gré du

conteur qui ne la provoque ni ne l'enseigne.

Et puis, si elle est demeurée cachée pour tant de lecteurs, c'est

qu'elle n'a rien à faire, cette pitié, avec la pitié humanitaire,

débitée par les rhéteurs. Elle demeure philosophique et hautaine,

dégagée de tout caractère «anthropocentrique». C'est la souffrance

universelle qu'elle embrasse. Et même, pour dire vrai, c'est l'homme,

c'est le bipède hypocrite et sournois qui y participe le moins;

Maupassant est secourable à tous ceux de ses semblables que tenaillent

les fatalités physiques, les cruautés sociales et les criminels hasards

de la vie, mais il les plaint sans les estimer et sa bonté observe des

distances. Par contre, le pessimiste a pour les animaux, que

dédaignèrent les Évangiles, toutes les tendresses boudhistes. Quand il

plaint les bêtes qui valent mieux que nous, leurs bourreaux, quand il

plaint les créatures élémentaires, les plantes et les arbres, ces êtres

exquis, il s'abandonne et il épand son cœur. Plus la victime est humble

et plus généreusement il épouse sa douleur. Sa compassion est infinie

pour tout ce qui vit misérablement, se débat sans comprendre, «souffre

et meurt sans parler». Et s'il a pleuré Miss Harriet avec ce lyrisme

inusité, c'est que, comme lui, la pauvre déshéritée chérissait d'un même

amour «toutes les choses, tous les êtres vivants».

Tel m'est apparu, tour à tour conteur, écrivain, philosophe, le

Maupassant nouvelliste. J'ajouterai un trait: il est dénué de tout

esprit critique. Quand il essaie d'échafauder une théorie, on demeure

stupéfait de trouver chez ce grand lucide une pareille imprécision de

pensée et une argumentation si débile. Sur Flaubert, sur le vieux

patron mort qui lui avait «pris le cœur d'une façon inexprimable», il a

écrit l'étude la moins éloquente, la plus diffuse. Et plus tard, même

faiblesse à exposer comme à prouver, dans son essai sur \_l'Évolution du

roman\_, dans l'introduction de \_Pierre et Jean\_, dans ses Salons enfin

qu'il ne faut pas relire. Veut-il édicter un principe, il en cherche le

fondement dans son œuvre propre, spécule, systématise et conclut

d'après elle. Ainsi il élabore sans méthode, au hasard, des doctrines

qu'il s'évertue ensuite à réduire en axiomes...

En revanche, il possède entre tous un pouvoir de créer, obscur et

intime, qui s'exerce sans qu'il en ait expressément conscience. Vivant,

spontané et pourtant impassible, il est le glorieux agent d'une fonction

mystérieuse. Par elle il domine la littérature et il la dominera

jusqu'au jour où il désirera être littéraire.

Il est grand comme un arbre. L'auteur des \_Contemporains\_ a écrit que

Maupassant produisait ses nouvelles comme un pommier des pommes. Jamais

jugement ne fut moins contestable. Maupassant lui-même, dans des lettres

qu'ignora le critique, y souscrit.

A maintes reprises, il s'applaudit de la fertilité que développent en

lui «les terres puissantes où une furie vous monte au cerveau par

l'odorat et par les yeux[11]». Il subit même l'influence des saisons et

il écrit de Provence: «Je suis en sève, c'est vrai. Le printemps que je

trouve ici à son premier éveil remue toute ma nature de plante et me

fait produire ces fruits littéraires qui éclosent en moi, \_je ne sais

comment\_[12].»

[11] Lettre inédite.

[12] Lettre inédite.

Le «météore» rayonne à l'apogée de sa course. Tous l'admirent et le

glorifient. C'est l'époque où Alexandre Dumas fils par trois fois lui

écrit: «Vous êtes le seul auteur dont j'attende une œuvre avec

impatience.»

Il a du génie.

Un jour vint pourtant où cette impassibilité maîtresse perdit sa

raideur, où le marbre s'amollit au contact de la vie et de la

souffrance. Et l'œuvre de romancier, inaugurée par le nouvelliste, va

s'attiédir d'une tendresse qui point pour la première fois dans \_Mont

Oriol\_. Aux dernières pages de ce livre, Maupassant se désintéresse

brusquement de son sujet qui est la création, le «lancement» d'une ville

d'eaux, pour se consacrer tout entier au malheur d'un personnage

épisodique, au malheur de Mme Andermat abandonnée par Paul Brétigny. La

comédie pittoresque où évoluaient baigneurs et charlatans, paysans et

spéculateurs, s'achève en drame d'amour. Le maître prête à sa jeune

mondaine délaissée une attention insolite et il éprouve pour son

infortune, cruelle sans doute mais banale, une pitié singulière et

profonde. L'amant de \_Marocca\_, de \_La Patronne\_, se penche sur cette

âme fragile, y découvre des noblesses qu'il ignorait, des résignations

qui le touchent. Gauche encore, mais avec des délicatesses charmantes,

il s'évertue à panser la blessure, à endormir le chagrin de son héroïne.

--Bah!--lui dit un camarade au lendemain de la publication du volume,

en empruntant le ton sceptique de l'auteur lui-même--bah! Mme Andermat

fera comme les autres: elle reprendra Paul Brétigny marié.

Or voici que Maupassant s'indigne et sérieusement se fâche:

--Non, elle n'est pas comme les autres celle-là, je vous en réponds!...

Allons, je vois que vous ne l'avez pas regardée!

Mais cet élan sentimental qui a étonné ses admirateurs s'est vite

amorti, car l'année suivante paraît ce sobre \_Pierre et Jean\_, cet

admirable chef-d'œuvre de vérité typique, construit avec de la «pâte

d'humanité», sans nul mélange d'assaisonnements littéraires ou de

combinaisons romanesques. Le lecteur a retrouvé dans sa splendide

intégrité le maître d'autrefois.

Il est touché cependant. Dans les livres qui vont suivre, comme un

édifice longuement miné, l'impassibilité s'écroule. Avec une émotion

toujours grandissante, il racontera, en les transposant à peine, toutes

ses détresses physiques, toutes les affres de son esprit et de son

cœur.

Quel est le secret de cette évolution? La lecture de ses œuvres nous le

dévoile suffisamment.

Le jongleur a été accueilli dans les châteaux; il a été admis «aux

chambres des dames». Il a renoncé à composer ces fabliaux rapides qui

firent sa gloire, pour s'ingénier aux beaux romans d'amour et de mort.

Tristan a succédé à la \_Vieille Truande\_. Le conteur a laissé les

manants et les vilains, les compagnons des \_Repues franches\_ pour les

seigneurs et les riches; celui qui naguère fréquentait chez Mme Tellier

exalte à présent Michèle de Burne: Yseult a remplacé Macette. Dans

l'«Ostel de courtoisie», Maupassant cultive les abstractions coutumières

de la moderne Table Ronde: Distinction et Mesure, Ferveur et

Délicatesse. Le voici qui rédige les requêtes d'amour et devient le

servant de la passion chevaleresque. L'apologiste des satisfactions

immédiates s'est voué «au culte de la Dame».

Maupassant désormais vit dans les salons et les raconte, exclusivement.

Depuis longtemps, il avait résolu d'élargir son cycle; un écrivain,

affirmait-il, doit «tenir tous les articles et décrire les marches des

trônes comme celles, moins glissantes, des cuisines[13]».

[13] Lettre inédite.

Soutenu par les conseils, encouragé par les succès d'un camarade de

lettres, il voulut à son tour scruter d'un œil, qu'il croyait encore

implacable, la société mondaine de son époque. L'observateur qui était

en lui se flattait d'y récolter une moisson copieuse, l'homme espérait

peut-être y échapper dans l'agitation bourdonnante à ses pressentiments,

à ses cauchemars.

Partout, il fut recherché, choyé, fêté. Mais le monde ne put se flatter

d'avoir circonvenu l'écrivain. Jamais Maupassant ne s'abusa sur le

clinquant de son prestige et la puérilité de son ensorcellement. Il

méprisa aussi foncièrement les fantoches qui s'agitaient autour de lui

que jadis ses plumitifs et ses petits bourgeois: «Ah! j'en vois,

s'écrie-t-il, des têtes, des types, des cœurs et des âmes! Quelle

clinique pour un faiseur de livres! Le dégoût que m'inspire cette

humanité me fait regretter plus encore de n'avoir pu devenir ce que

j'aurais voulu être avant tout: un satirique destructeur, un ironique

féroce et comique, un Aristophane ou un Rabelais[14].» Et il ajoute peu

après: «Le monde fait des ratés de tous les savants, de tous les

artistes, de toutes les intelligences qu'il accapare. Il fait avorter

tout sentiment sincère par sa façon d'éparpiller le goût, la curiosité,

le désir, le peu de flamme qui brûle en nous[15].»

[14] Lettre inédite.

[15] \_Ibid.\_

Mais les salons, s'ils n'entamèrent point la personnalité du romancier,

pas plus qu'ils n'oblitérèrent sa clairvoyance, laissèrent-ils intacte

son imperturbable sérénité? Je ne le crois pas. Maupassant, en vertu de

sa plasticité, a subi l'«envahissement» des mondains comme naguère celui

des ruraux. Certes, il n'a pas été asservi, mais il a été enrôlé.

En dépit de leur banalité, les louanges persistantes finirent par

émouvoir sa rude fierté. Ce ne fut pas l'applaudissement de l'unanimité

qu'il rechercha, mais le suffrage discret d'une élite.

Maupassant dut se plier aux conditions de sa vie nouvelle. Comme il

était bien élevé, il lui fallut respecter, au moins en apparence, les

lois de l'artificiel et du convenu, s'incliner devant les idoles de la

caverne où il avait pénétré. Il connut la terminologie des clubs, le

charme des conversations douces et grises, l'attrait énervant des

flirts. Il argumenta sur l'amour, avec la casuistique enchevêtrée que le

sujet comporte. C'était trop peu d'avoir acquis des mélancolies de bon

ton et des sentiments bien portés, il lui fallut subir encore la

tyrannie des élégances matérielles.

Le monde--pour lequel il n'était pas fait--le retint dans ses lacs

puérils, aux mailles fines et solides, où se prennent parfois les plus

rétifs. Et puis, car tout arrive, n'a-t-il pas rencontré dans ce

caravansérail frivole des cœurs sincères et des mains fraternelles?

En résumé, si Maupassant ne fut jamais l'esclave des dogmes mondains,

l'être d'instinct qui persistait en lui contracta dans les salons des

goûts de raffiné, des disciplines d'extrême civilisé.

Le romancier habite depuis quelque temps cette cité enchantée et factice

quand soudain la maladie qui veillait s'exacerbe. Les névralgies le

torturent, des douleurs fulgurantes encore inconnues, mystérieuses, le

secouent et c'est dans une demi-cécité qu'il évolue, à tâtons. Les maux

endurés sont si féroces qu'il éprouve le besoin de les crier. Mais, le

phénomène clinique a été souvent décrit, du même coup son cœur

misérable se convulse et s'attendrit. Il est en proie à une émotivité

singulière, ses facultés anciennes s'exaltent et s'affinent et dans la

surexcitation de la souffrance son esprit s'élargit, s'ouvre à des

compréhensions nouvelles.

Cette personnalité ennoblie, Maupassant la doit à ces douleurs chères

aux grandes âmes dont a parlé Daudet. Lisez cet aveu inattendu:

«Si jamais je pouvais parler, je laisserais sortir tout ce que je sens

au fond de moi de pensées inexplorées, refoulées, désolées. Je les

sens qui me gonflent et m'empoisonnent comme la bile chez les bilieux.

Mais si je pouvais un jour les expectorer, alors elles s'évaporeraient

peut-être et je ne trouverais plus en moi qu'un cœur léger, joyeux

qui sait? Penser devient un tourment abominable quand la cervelle

n'est qu'une plaie. J'ai tant de meurtrissures dans la tête que mes

idées ne peuvent remuer sans me donner envie de crier. Pourquoi?

Pourquoi? Dumas dirait que j'ai un mauvais estomac. Je crois plutôt

que j'ai un pauvre cœur orgueilleux et honteux, un cœur humain, ce

vieux cœur humain dont on rit, mais qui s'émeut et fait mal et dans

la tête aussi, j'ai l'âme des latins qui est très usée. Et puis il y a

des jours où je ne pense pas comme ça, mais où je souffre tout de

même, car je suis de la famille des écorchés. Mais cela, je ne le dis

pas, je ne le montre pas, je le dissimule même très bien, je crois. On

me pense sans aucun doute un des hommes les plus indifférents du

monde. Je suis sceptique, ce qui n'est pas la même chose, sceptique

parce que j'ai les yeux clairs. Et mes yeux disent à mon cœur:

Cache-toi, vieux, tu es grotesque, et il se cache[16].»

[16] Lettre inédite.

Page admirable où s'affirme, en dépit des réticences, le combat entre

deux âmes opposées, celle d'hier, celle d'aujourd'hui. Mais c'est en

vain que Maupassant crispé essaie de cacher cette sensibilité imprévue:

désormais elle se manifestera à tous les clairvoyants.

Le temps est passé pour le maître des beaux élans de la jeunesse à la

conquête de la vérité, de cette vérité que tout le monde ignore «ou

feint d'ignorer sur la terre». Il sent flotter autour de lui les

tristesses qu'il porte. «Elles s'élargissent comme la nuit et

m'oppressent du haut du ciel[17].»

[17] \_Ibid.\_

Les regrets le visitent et les présages le poursuivent. A cette heure il

subit l'irrésistible nécessité de s'hypnotiser devant l'inconnu et de

fouiller l'inexplicable. Il a la conscience précise qu'en lui quelque

chose se détruit; à maintes reprises, il est hanté par l'idée du

dédoublement de son individu: deux êtres qui vivent côte à côte et

s'observent. La folie, il la devine qui le suit de loin, le guette et le

toise, prête à bondir. Dans un vertige déambulatoire, il essaie de fuir,

mais à la montagne comme à la mer, la nature, hier son refuge,

l'épouvante; il croit entendre sa voix «triste et superbe» lui confirmer

des arrêts impitoyables.

Alors son cœur s'épanche; tous les sentiments, naguère diffamés, il

veut les éprouver. Il célèbre maintenant dans ses livres

l'amour-passion, l'amour-sacrifice, l'amour-tourment; il vante

l'abnégation, le dévouement, l'irrésistible joie de se donner toujours

plus. L'heure est tardive, la nuit prochaine: quitte à souffrir

davantage encore, il implore en hâte de la tendresse et des souvenirs.

Par instants, le Maupassant de naguère proteste contre les servitudes

que lui impose l'homme nouveau. Il se plaint de n'avoir plus complète

comme autrefois la sensation d'être sans contact avec rien au monde,

sensation si douce et si forte et qui rend fort. «Comme j'avais raison,

écrit-il, de me murer dans l'indifférence! Si on pouvait ne pas sentir

et seulement comprendre sans laisser des lambeaux de soi-même à d'autres

êtres!.... Il est singulier de souffrir du vide, du néant de cette vie,

étant résigné comme je le suis à ce néant. Mais voilà, je ne peux vivre

sans souvenirs et les souvenirs me grignotent. Je ne peux avoir aucune

espérance, je le sais, mais je sens obscurément et sans cesse le mal de

cette constatation et le regret de cet avortement. Et les attaches que

j'ai dans la vie travaillent ma sensibilité qui est trop humaine, pas

assez littéraire[18].»

[18] Lettre inédite.

Interrogez ceux qui connurent alors Maupassant, ils vous diront que sa

vie était rehaussée de ces fiertés, de ces délicatesses, de ces pudeurs

de sentiment qui sont le lot des cœurs exceptionnels.

Sa pitié enfin, tout en gardant l'horreur des sensibleries, a pris une

pathétique envergure. Il ne songe plus à mépriser, avant de leur tendre

la main, ces malheureux, comme lui harcelés, sur le chemin sans espoir.

Toutes les larmes qu'il voit couler le ravagent et il saigne de toutes

les plaies qu'il découvre. Sa tendresse ne s'enquiert ni de l'origine

des misères ni de leur qualité. Et il plaint toutes les douleurs,

douleurs physiques et douleurs morales, la blessure des trahisons, les

crépuscules amers des existences manquées. Il peut répéter avec

Sully-Prudhomme:

Je suis le captif des mille êtres que j'aime.

Au moindre ébranlement qu'un souffle cause en eux,

Je sens un peu de moi s'arracher de moi-même.

Son intelligence, elle aussi, s'est enfiévrée. Maupassant est possédé de

toutes les curiosités d'esprit, il veut goûter à l'arbre de science. Un

jour, il compulse les mystiques arabes, se repaît des légendes

orientales, et il étudie le lendemain la faune marine, le mystère des

continents madréporiques. Il lit et il compare; il pense et il prend

plaisir à penser: jamais il n'a été aussi clairvoyant. Son cerveau se

maintient dans une ébullition continue; après le travail, après

l'observation, le romancier savoure ces longues et lointaines rêveries

que dédaignait naguère «le faune lascif», s'abandonnant aux forces

naturelles du monde. «C'est singulier, confesse-t-il, comme je deviens

mentalement un homme différent de ce que j'étais autrefois. Je le

reconnais en me regardant penser, découvrir, développer des fables,

sonder et analyser les êtres imaginaires qui surgissent dans mes

visions. Je goûte à certains songes, à certaines exaltations, le même

plaisir que je goûtais autrefois à ramer comme un fou sous le

soleil[19].»

[19] Lettre inédite.

Pour la première fois sa sécurité d'écrivain est ébranlée. Ainsi que

l'attestent ses derniers volumes, il est préoccupé de se transformer, de

se renouveler. L'appétit lui vient d'approfondir les cœurs obscurs et

précieux, de visiter les races inconnues. Il a perdu sa magnifique

sérénité.

Mais à quoi bon pousser ce portrait du romancier? Celui qui fut naguère

l'impersonnel Maupassant ne se raconte-t-il pas dans \_Fort comme la

Mort\_, dans \_Notre Cœur\_ avec une complaisance persistante, qui

d'ailleurs nous le rend plus cher?

A l'inverse de ce qu'il a toujours fait, c'est lui maintenant qui

régente et domine ses héros. C'est lui qui par leurs bouches flirte,

épilogue, s'exalte, implore ou maudit. Sa sensibilité malade, sa

mentalité troublée, ses transports récents, habitent maints de ses

personnages: tous, ou presque tous, professent son pessimisme, épousent

ses mélancolies et se cabrent devant la mort.

Au lieu d'expliquer ces élégants et ces raffinés, ces artistes et ces

écrivains, de leur infuser une âme et de les différencier, de transposer

en un mot comme Balzac, le romancier s'incarne en chacun d'eux. Sous les

noms d'Olivier Bertin, d'André Mariolle, de Gaston de Lamarche, c'est

toujours Guy de Maupassant que l'on retrouve. Il peut multiplier les

pseudonymes, son incognito ne saurait nous leurrer. Quant aux

personnages auxquels il lui est impossible de se substituer--cette

mondaine ou cette «intellectuelle» dont il rêve de fixer à jamais le

type--Maupassant prétend les définir purement et simplement par leurs

actes, tout comme jadis il montrait ses primaires et ses instinctifs en

mettant «en scène l'homme secret, par sa vie». Mais décrire ne suffit

plus là où il faudrait peser et critiquer. Et pourtant l'écrivain

s'obstine avec plus d'orgueil que de logique à repousser le secours de

la psychologie; il s'épuise à assouplir ses méthodes anciennes, espérant

encore et quand même en leur toute-puissance. Victorieuses quand elles

s'exerçaient sur des simples comme Monsieur Parent ou le père Roland,

triomphantes avec les êtres rudimentaires en proie au délire du gain ou

aux impatiences sexuelles, elles demeurent insuffisantes pour mettre à

nu les rouages des âmes complexes et repliées.

Avec les héros de \_Fort comme la Mort\_, avec «cet impulsif amour greffé

sur une femme et repoussant sur une autre»[20], Maupassant s'en tire

encore aisément. A Mme de Guilleroy, il prête son obsession de vieillir,

sa terreur devant la fuite des jours. «En ce moment, écrit-il, j'ai ses

angoisses, je regarde avec désolation mes cheveux blancs, mes rides, la

peau défraîchie des joues, toute l'usure de l'être apparue partout.

Puis, quand j'arrive à souffrir affreusement de mon chagrin de vieillir,

quand je trouve tout à coup une émotion bien vraie, un détail bien

caractéristique, je tressaille de joie[21].»

[20] Lettre inédite.

[21] Lettre inédite.

Mais si, à la rigueur, dans ce roman, les difficultés étaient évitables,

si le lecteur, emporté dans le mouvement magistral du drame, pouvait ne

pas exiger trop impérieusement les explorations de conscience qu'il

était en droit d'attendre, il n'en fut pas de même dans \_Notre Cœur\_.

Maupassant dut s'apercevoir qu'appliqué à une Michèle de Burne, son

procédé habituel restait court. Cette âme fuyante et loyale comportait

d'autres commentaires que Coralie Cachelin ou les sœurs Rondoli. En

vain le romancier s'ingénia et se tortura. Il fut bien obligé, en

dernier ressort, pour étayer son héroïne, d'emprunter la méthode des

analystes: l'instrument nouveau pour lui et rebelle à sa main le servit

mal.

De \_Fort comme la Mort\_ et de \_Notre Cœur\_ se détache un seul caractère

dessiné et fouillé avec un art supérieur: celui de Guy de Maupassant.

Au surplus, dans ces deux livres, on ne le sent pas à l'aise. Il donne

l'impression d'un terrien de France, peinant sous des cieux inconnus,

loin du guéret natal. Ses fréquentations récentes, ses nouvelles

directions d'esprit semblent atténuer la sûreté de l'ancienne ordonnance

qui dessinait ses œuvres comme de vieux jardins. En abandonnant ses

petites gens qui lui avaient donné la gloire, Maupassant, peu à peu et

sans qu'il s'en doute, s'éloigne de la tradition française. Dans les

salons il a rencontré l'âme étrangère; il a écouté les muses

septentrionales, et leurs chants voilés, en mineur, par leur mystérieux

symbolisme, ont séduit sa curiosité, en troublant sa vision. D'autre

part, il a commis la faute de perdre le contact avec ses confrères. Or

le monde peut promulguer ses arrêts et dispenser ses lauriers; seul un

homme de lettres ou un artiste est capable de conseiller utilement un

artiste ou un homme de lettres.

Dans \_Fort comme la Mort\_ et \_Notre Cœur\_, en dépit de qualités

maîtresses, on sent par moments la composition faiblir et se rompre

l'équilibre. Les haltes abondent, comme si l'auteur avait besoin de

reprendre haleine. C'est en vain: les exercices mondains les plus

obligés, le vernissage et la promenade aux Acacias, l'excèdent. Les

intérieurs eux-mêmes n'intéressent plus son œil. De ses séances dans

les salons, un autre eût rapporté des tableautins attentifs et soyeux, à

la Stevens. On était alors dans l'âge de la peluche, des encombrements

hétéroclites. Dans le clair-obscur que recherchaient les beautés à la

mode, Maupassant n'a pas fait se jouer les reflets des lourdes tentures;

il ne nous a pas montré les cheminées drapées, les divans capitonnés,

les coussins brodés et multicolores, les figurines de Saxe minaudant sur

les étagères dorées, les petites tables chargées de bibelots puérils et

charmants, tout ce luxe composite, fini, disparu et qui s'attriste

maintenant dans nos souvenirs de jeunesse.

S'il n'a pas vu les intérieurs, il n'a guère écouté les conversations

que pour en être accablé. Aussi les mondains de Maupassant ne font-ils

pas oublier en leurs discours les chasseurs, les gratte-papiers de

naguère. Et qui ne troquerait les longs bavardages du début de \_Notre

Cœur\_ pour les propos brefs et définitifs qu'échangent dans la

diligence de Tôtes les compagnons de Boule de Suif?

Est-ce à dire, cependant, que les deux romans ne renferment pas nombre

de pages supérieurement exécutées et prodigieusement séduisantes? Non,

elles abondent et souvent elles sont d'une si incontestable grandeur

qu'elles nous voilent les défaillances de l'œuvre. Dans \_Fort comme la

Mort\_ et \_Notre Cœur\_, la pensée du romancier s'élève et plane. Il ne

nous raconte plus, semble-t-il, tel accident fortuit, tel drame isolé,

telle misère individuelle: c'est l'impossible amour, la torture du désir

stérile, la vanité des consolations que dit sa parole grave. Et jamais

Maupassant ne fut aussi éloquent qu'à cette époque; jamais il ne sut

nous ébranler ainsi de ses périodes haletantes, et nous tarauder l'âme

sous la vrille de ses mots clairs et abstraits. Un fluide pathétique

attaque nos nerfs qui vibrent longuement et douloureusement.

A de certaines heures troubles, c'est vers \_Fort comme la Mort\_ et vers

\_Notre Cœur\_ que s'en vont, malgré nous, nos préférences secrètes,

encore que l'écrivain n'ait pas suivi l'homme dans son épuration. En

perdant son impassibilité, il a perdu son génie: il ne lui reste plus

qu'une virtuosité entraînante et de grande allure.

Pourquoi faut-il que cette époque de son talent, qui correspond à la

période la plus intelligente, la plus délicate, la plus noble de sa vie

intime, demeure, au point de vue littéraire, la moins attachante?

Cette fois, ce n'est plus Olivier Bertin, ce n'est plus André Mariolle

qui parlent. Il faut que Maupassant cède à cette impérieuse nécessité

d'exhaler ses rancœurs, ses souffrances; il prend la parole en son nom,

sans artifices et sans détours et, dans un soliloque admirable, il nous

donne un chef-d'œuvre.

Depuis que le mal en lui se précise et s'exaspère, que la nuit obscurcit

ses yeux et descend sur son âme, c'est aux pays de la lumière, c'est à

la Côte d'Azur qu'il va demander l'illusion dernière. Il ne fait plus à

Paris que de brefs séjours; il consulte ses médecins, voit ses éditeurs,

et repart aussitôt. Là-bas, dans le vieux port d'Antibes, derrière la

digue de Cannes, le yacht qu'il chérit comme un frère, son \_Bel-Ami\_, se

balance et l'attend. Il l'emportera vers les cités blanches du golfe de

Gênes, vers les palmiers d'Hyères ou les rouges calanques d'Anthéor.

C'est dans une de ces croisières indolentes, au large d'Agay et de

Saint-Raphaël, qu'il a écrit \_Sur l'Eau\_. C'est sur la mer auguste des

vieux philosophes et des vieux poètes, sur la mer dont la voix a bercé

la pensée du monde, qu'il a jeté dans l'ombre cette longue plainte si

déchirante et sublime que la postérité en frémira longtemps. Les

strophes amères de ce lamento semblent cadencées par la Méditerranée

elle-même et rythmées comme sa mélopée; tantôt elles brasillent, avec

leurs incidentes uniformes, pareilles aux vagues courtes et pressées;

tantôt elles se replient et s'apaisent avec un clapotis berceur,

monocorde, dans la fadeur des calmes plats.

\_Sur l'Eau\_, c'est le testament, c'est la confession générale de

Maupassant; à ceux qui viendront, il lègue ses suprêmes pensées, puis il

dit adieu à tout ce qu'il a aimé, aux rêves, aux nuits étoilées et à

l'haleine des roses.

\_Sur l'Eau\_, c'est le livre du désenchantement moderne, le miroir fidèle

du dernier pessimisme. Le journal de bord, décousu et hâtif, mais si

noble en son tumulte, a pris place pour jamais à côté de \_Werther\_ et de

\_René\_, de \_Manfred\_ et d'\_Obermann\_.

L'homme est guary, qui se lamente.

Il a menti le vers de Ronsard: le glorieux écrivain est entré dans les

sombres défilés de la folie et de la mort.

Longtemps, douloureusement, il s'est vu défaillir sous les attaques d'un

mal obscur qui lui laissait, avec son irrésistible talent, assez de

conscience pour sentir la diminution de son être et son entrée dans la

nuit. Les symptômes de la paralysie générale sont venus, irrécusables

enfin, se confondre avec les désordres de la névrose. Maupassant est

méconnaissable; ceux qui, comme moi, le rencontrèrent, maigri et

grelottant en ce pluvieux dimanche de novembre où l'on inaugurait à

Rouen le monument de Flaubert, eurent peine à le reconnaître. Toute ma

vie, je reverrai son visage diminué par la souffrance, ses grands yeux

aux abois où la protestation contre l'inique fatalité faisait passer des

lueurs mourantes.

A dater de ce lugubre hiver, la sinistre maladie évolue sur le terrain

le plus propice, avec une aveugle rigueur. Sans doute, il n'est pas seul

à subir un sort infligé à tant de pitoyables victimes, mais son

supplice, à lui, connaît d'exceptionnels raffinements. A travers les

crises de persécution et de mégalomanie, dans les alternatives

d'excitation et d'affaissement, il garde, durant de longs mois, une

lucidité suraiguë qui le convie sans merci au spectacle de sa lente

destruction. Il semble que, par cette torture opiniâtre, la Nature le

veuille punir d'avoir lu si clair en son cœur de marâtre.

Maupassant s'est réfugié à Cannes, non loin de sa mère. Il lit des

traités de médecine et, en dépit des verdicts qu'ils énoncent, il

persiste à attribuer ses souffrances à un «rhumatisme localisé au

cerveau», contracté naguère parmi les brouillards de la Seine. Et, par

instants, le précaire espoir d'une rémission palpite en lui. Il écrit au

printemps:

«Il fait si chaud en ce moment sous le soleil qui emplit mes fenêtres!

Pourquoi ne suis-je pas tout entier au bonheur de ce bien-être?

Certains chiens qui hurlent expriment très bien cet état. C'est une

plainte lamentable qui ne s'adresse à rien, qui ne va nulle part, qui

ne dit rien et qui jette dans les nuits le cri d'angoisse enchaînée

que je voudrais pouvoir pousser. Si je pouvais gémir comme eux, je

m'en irais quelquefois, souvent, dans une grande plaine ou au fond

d'un bois, et je hurlerais ainsi durant des heures entières, dans les

ténèbres. Il me semble que cela me soulagerait[22].»

[22] Lettre inédite.

Vainement il essaie de travailler, il sombre, et l'idée de suicide

s'impose davantage: «Mon esprit suit des vallons noirs qui me conduisent

je ne sais où. Ils se succèdent et s'emmêlent, profonds et longs,

infranchissables. Je sors de l'un pour entrer dans un autre et je ne

prévois pas ce qu'il y aura au bout du dernier. J'ai peur que la

lassitude ne me décide plus tard à ne pas continuer cette route

inutile[23].»

[23] \_Ibid.\_

Les mois s'écoulent cependant et, en juin, il peut aller faire une cure

à Divonne. Après un accès d'optimisme très caractéristique, il se rend

brusquement à Champel et il y stupéfie son entourage par ses effroyables

divagations. Un soir pourtant qu'il se trouve mieux, il veut lire au

poète Dorchain le début de son roman l'\_Angelus\_, qui sera, il

l'affirme, son chef-d'œuvre. Quand il eut fini, il pleura. «Et nous

aussi, nous pleurâmes, rapporte éloquemment Dorchain, voyant tout ce qui

restait encore de génie, de tendresse et de pitié dans cette âme qui

jamais plus n'achèverait de s'exprimer pour se répandre sur les autres

âmes..... Dans son accent, dans ses paroles, dans ses larmes, Maupassant

avait je ne sais quoi de religieux qui dépassait l'horreur de la vie et

la sombre terreur du néant[24].»

[24] LUMBROSO, \_Souvenirs sur Maupassant\_.

A la fin de septembre, le revoici à Cannes. Mais l'heure de l'échéance

prédite par les médecins a sonné. Comme une bête traquée, il erre, à

l'automne, sur la Croisette, devant ces deux îles où si souvent il s'est

étendu à l'ombre des pins embaumés, devant ces horizons nacrés vers

lesquels, jamais plus, ne cinglera le \_Bel-Ami\_. Puis, au crépuscule, il

gravit la Californie et, de son œil morne, regarde là-bas l'Estérel,

qui change de couleur et d'expression sous le ciel verdissant, l'Estérel

dont il a tant couru les sentiers, les forêts et les ravins où éclosent

les fleurs tropicales, l'Estérel qu'il a si fervemment décrit et qui fut

son dernier amour... Du moins la dolente montagne gardera-t-elle associé

à son nom léger le nom du Maître: elle lui appartient pour toujours,

comme la baie de Saint-Malo à Chateaubriand, et le lac du Bourget à

Lamartine.

Maupassant annonce sa fin prochaine, et dans ses lettres dernières,

pauvres billets semés de fautes, troués de lacunes et criblés de

surcharges, ce ne sont que des cris épouvantés, des appels de noyé venus

du large: «Il y a des jours entiers où je me sens perdu, fini, aveugle,

le cerveau usé et vivant encore.....

«..... Je n'ai pas une idée qui se suit, j'oublie les mots, les noms de

tout et mes hallucinations et mes douleurs me déchirent.....

«..... Je ne peux pas écrire, je n'y vois plus; c'est le désastre de ma

vie[25].»

[25] Lettres inédites.

Après des semaines tragiques, où d'instinct il lutta en désespéré, le

1er janvier 1892, il se sent irrémédiablement vaincu et, dans une minute

de clarté suprême, comme naguère Gérard de Nerval, il voulut se tuer.

Moins favorisé que l'auteur de \_Sylvie\_, il se manqua. Mais son esprit,

désormais «indifférent à toute misère», était entré dans les ténèbres

éternelles.

On le ramena à Paris pour l'interner chez le docteur Meuriot. Après

dix-huit mois d'une existence machinale, tout doucement le «météore»

s'éteignit.....

Les moralistes d'autrefois, plus préoccupés d'humanité que de pathologie,

auraient commenté cette fin en répétant la belle phrase de Cureau de la

Chambre: «Il ne faut pas s'estonner si la Mort suit souvent les grands

succès, parce qu'ils font perdre l'Espérance, qui est l'Ancre véritable

qui arreste l'âme, la vie et les années.»

\_Septembre 1907.\_

POL NEVEUX.

CORRESPONDANCE.

Nous croyons intéressant de publier au seuil de cette édition les notes

de collège de «l'élève Guy de Maupassant» suivies de la lettre de Mme

Caroline Flaubert. Le lecteur verra naître les aptitudes et se

développer le caractère du grand écrivain.

PARIS.--LYCÉE IMPÉRIAL NAPOLÉON.

Année 1859-1860.

OBSERVATIONS.

Excellent élève dont la volonté et les efforts méritent d'être loués

vivement et encouragés. Il prendra peu à peu l'habitude de notre travail

et nous comptons sur des progrès certains.

INSTITUTION ECCLÉSIASTIQUE D'YVETOT.

Année 1863-1864.

OBSERVATIONS.

\_Conduite\_ Régulière.

\_Travail\_ Assidu.

\_Caractère\_ Bon, docile et agréable, s'est fait aimer de tout

le monde.

INSTITUTION ECCLÉSIASTIQUE D'YVETOT.

Année 1866-1867.

OBSERVATIONS.

A donné satisfaction pendant le temps qu'il a passé dans la maison.

INSTITUTION ECCLÉSIASTIQUE D'YVETOT.

Année 1866-1867.

OBSERVATIONS.

Toujours bon et agréable.

MADAME CAROLINE FLAUBERT

À MADAME LAURE DE MAUPASSANT.

Croisset, 3 octobre 1867.

CHÈRE MADAME,

Je ne puis trop vous dire tout le plaisir que m'a fait la visite de

votre fils. C'est un charmant garçon dont vous devez être fière; il vous

ressemble un peu et aussi à notre pauvre Alfred. Sa figure gaie et

spirituelle est extrêmement sympathique, et son camarade m'a dit qu'il

était rempli de moyens sous tous les rapports. Votre vieil ami Gustave

en est enchanté et me charge de vous féliciter d'avoir un semblable

enfant. Mais pourquoi ne l'avez-vous pas accompagné? Vous nous eussiez

fait tant de plaisir...

Caroline FLAUBERT.

CORRESPONDANCE.

LETTRES

À GUSTAVE FLAUBERT.

Paris, ce mardi soir.

CHER MONSIEUR ET AMI,

..... Je n'ai que le temps de fermer cette lettre et de la porter au

chemin de fer pour qu'elle parte ce soir. Je vous écrirai d'ici à

quelques jours pour causer un peu avec vous comme je le faisais ici

chaque dimanche. Nos causeries de chaque semaine étaient devenues pour

moi une habitude et un besoin, et je ne puis résister au désir de

bavarder encore un peu par lettre. Je ne vous demande pas de me

répondre, bien entendu, je sais que vous avez autre chose à faire.

Pardonnez-moi cette liberté, mais en causant avec vous, il me semblait

souvent entendre mon oncle que je n'ai pas connu, mais dont vous et ma

mère m'avez si souvent parlé et que j'aime comme si j'avais été son

camarade ou son fils, puis le pauvre Bouilhet, que j'ai connu celui-là

et que j'aimais bien aussi.

Il me semble voir vos réunions de Rouen. Et je regrette de n'avoir pas

été avec tous ceux-là au lieu d'être avec les amis de mon âge \_qui n'ont

pas une idée de ce qui existe\_.

Pardon pour ce griffonnage, veuillez croire à mon affection la plus

dévouée et la plus vive.

GUY DE MAUPASSANT.

Ce lundi.

CHER MONSIEUR ET AMI,

J'ai recopié hier soir mon \_Histoire du vieux temps\_, j'ai fait tous les

changements que vous m'aviez indiqués, et j'ai enlevé \_cinq pages au

commencement\_.

Je l'ai lue hier à F..... qui trouvait même que j'en avais trop

supprimé, disant que c'était un proverbe plutôt qu'une pièce faite

suivant les règles ordinaires, que j'avais enlevé des choses qui

auraient peut-être été applaudies et que, dans ce genre, l'action était

généralement presque nulle, etc. Enfin, moi, je crois que les

changements et suppressions que j'ai faits sont bons, qu'en pensez-vous?

elle va beaucoup plus vite ainsi.

Pourvu (si elle est acceptée?) qu'on ne m'embête pas pour le récit du

comte, je ne crois pas qu'on puisse en supprimer sans le gâter tout à

fait. J'y ai réfléchi et j'aurais à recommencer que je ne le ferais pas

plus court.

Je vous rapporte en même temps \_La Demande\_, puisque vous avez été assez

bon pour vous charger de les présenter ensemble. J'ai pensé qu'il était

inutile de la faire recopier, puisque le manuscrit est très lisible

malgré les quelques ratures que j'ai faites.

Je vous remercie mille fois pour le très grand service que vous me

rendez.

Je vous serre bien affectueusement la main.

GUY DE MAUPASSANT.

Paris, le 17 novembre 1876.

Je voulais attendre, pour vous écrire, mon cher maître, que j'eusse

quelque chose d'à peu près certain du côté de \_la Nation\_, car j'ai

d'abord été plein d'espérance, puis de désespoir, et depuis ce matin je

recommence à espérer.

Voici les faits:

Aussitôt en possession de votre lettre, j'ai été me présenter chez M.

Raoul Duval qui m'a reçu avec une bienveillance extrême et m'a dit ceci:

«Nous n'avons point encore de chroniqueur littéraire, faites-moi tout de

suite un article d'actualité sur un \_livre nouveau\_, je le ferai

passer; vous m'en donnerez un second quinze jours après environ, je le

ferai insérer également; puis je demanderai au Conseil d'administration

de compléter la rédaction du journal en vous prenant comme critique

littéraire. Vous pouvez être certain que je ferai pour cela tout ce que

je pourrai, parce que vous m'êtes chaleureusement recommandé par mes

meilleurs amis: G. Flaubert et les Lapierre.»

Là-dessus, je m'en vais enchanté, j'achète la correspondance de Balzac

et je prépare mon article, puisqu'il ne fallait qu'une actualité.

Mais j'apprends au bout de quelques jours, que \_la Nation\_ publie des

feuilletons littéraires signés par M. Filon, l'ex-précepteur du prince

impérial. Et un de ses amis m'affirme qu'il doit garder la critique des

livres.

Je termine néanmoins mon article et je l'ai porté hier chez M. Raoul

Duval que j'ai été voir ce matin. Il a été toujours aussi aimable, m'a

fait beaucoup de compliments sur mon étude qui va passer immédiatement.

Mais j'ai compris que je ne serais pas titulaire de la critique

littéraire, la place a été prise probablement par M. Filon; je crois que

je vais remplacer un \_chroniqueur léger\_, qu'on trouve trop bête, et

qu'on me laisserait toute latitude sur le choix de mes articles. Dans

tous les cas M. Raoul Duval paraît bien décidé à m'attacher à la

rédaction de son journal. Je l'en ai vivement remercié, mais c'est à

vous surtout, mon bien cher maître, que doivent aller tous mes

remerciements.

Je vous enverrai le numéro où mon article sur les lettres de Balzac

paraîtra et je vous tiendrai au courant des événements qui surviendront.

Je fais en ce moment, malgré les idées de Zola sur le \_Théâtre

naturaliste\_, un drame historique, corsé!!!!![26]

[26] \_Princesse de Béthune.\_ Cette pièce fait partie des essais

littéraires de jeunesse que nous ne publions pas.

Mon cœur va bien. Ma foi, vivent les homéopathes. Love fait de mon

cœur ce qu'il veut, l'accélère ou le ralentit quand il lui plaît.

A bientôt, mon cher maître, je vous embrasse en vous serrant les mains.

Renouvelez à madame Commanville l'assurance de mes sentiments bien

dévoués et respectueux et rappelez-moi au bon souvenir de son mari.

Tout à vous.

GUY DE MAUPASSANT.

Revenez vite, car vous me manquez beaucoup. C'est aussi ce que me disait

Zola jeudi dernier.

MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

Paris, ce 8 janvier 1877.

Je suis assez embarrassé pour \_la Nation\_, mon cher maître, et comme il

se peut faire que vous ayez vu R. Duval à Rouen pendant les vacances du

jour de l'an, je viens vous expliquer les choses et vous demander

conseil.

Lorsque M. R. Duval m'a demandé quelques articles littéraires, il s'est

refusé à prendre des études longues et sérieuses comme celle que je lui

proposais, et il m'a recommandé de faire \_amusant\_. Pour lui plaire, je

lui ai donné mon article sur Balzac, qui est de la critique à l'usage

des dames et des messieurs du monde, mais où il n'est pas question de

littérature. Il l'a trouvé charmant et il en a parlé avec \_enthousiasme\_

à Mme Lapierre, qui me l'a répété. Là-dessus, je fais un article très

littéraire et très sérieux sur une question fort grosse et fort grave,

l'\_invasion de la Bizarrerie\_, procédé des médiocres pour remplacer

l'originalité qu'ils ne trouvent pas. Le livre qui me servait de

prétexte pour cette étude était \_Les morts bizarres\_, de Jean Richepin.

R. Duval m'a objecté que cela n'était point \_intéressant\_ pour ses

lecteurs, que M. Richepin n'était point digne de la réclame qui

résultait toujours d'un article même ennemi (comme s'il s'agissait de

Richepin!!!), etc., etc. Là-dessus, je prends la réédition du 1er livre

de Ste-Beuve sur la poésie française au XVIe siècle et je fais un

troisième article. Raoul Duval a paru l'apprécier, m'a demandé la

permission de couper en deux quelques phrases, parce que dans \_le

journalisme il faut faire la phrase courte\_: et m'a annoncé qu'il

paraîtrait prochainement. J'attends encore!!! Comme le M. Noël qui fait

la chronique dramatique dans \_la Nation\_ est au-dessous de Mallarmé

comme galimatias, et que le journal ne peut réellement pas le conserver,

M. R. Duval m'a prié de lui faire quelques critiques de pièces. J'ai

pris d'abord \_L'ami Fritz\_, qui est certes ce qu'on a donné de meilleur

cette année. C'est l'avis de Daudet, de Zola, de Tourgueneff, ce qui me

suffisait, c'est le mien. J'apprends aujourd'hui que M. R. Duval a

trouvé cette pièce imbécile, atroce, et dit à tout le monde de n'y pas

aller. Est-ce son opinion ou celle du monde bonapartiste? Je l'ignore,

toujours est-il que mon article n'a pas dû lui plaire, quoique j'aie

fait un éloge bien modéré de cette œuvre.

Or je vois par mes yeux, je juge par ma raison et je ne dirai point que

ce qui est blanc est noir, parce que c'est l'avis d'un autre. Je compte

faire encore un article d'épreuve pour \_la Nation\_, après quoi je me

tiendrai tranquille. Non seulement j'ai dépensé 25 francs en livres et

places de théâtres à analyser, dépense dont je me serais certes abstenu,

mais j'ai perdu grandement un mois de travail, ce qui est beaucoup plus

important. Cette indécision continue me tracasse, ces articles divers,

irréguliers me troublent, je ne sais encore rien, et avec l'indécision

de M. Raoul Duval et la crainte qu'il a de sa rédaction évidemment

hostile à un nouveau venu, il peut me faire passer ainsi tout le

printemps en me demandant des articles d'épreuve qui ne me mèneront à

rien et ne sont point payés. J'ai pensé que vous vous étiez peut-être

rencontrés chez Mme Lapierre et qu'il avait pu vous parler de moi. Je

voudrais, en ce cas, savoir si j'ai quelque chance de remplacer M. Noël,

sans quoi il est inutile que je continue à dépenser de l'argent et du

temps pour rien. Je ne sais même quelle pièce choisir pour faire un

second article, et cette critique après coup ne peut avoir aucune espèce

d'originalité. Il est inutile dans tous les cas d'écrire pour moi à M.

R. Duval; je vous parlerai beaucoup plus longuement de tout cela quand

vous serez ici. Croyez-moi bien, cher maître, aucun journal ne me

laissera faire des articles vraiment littéraires et dire ce que je

pense. Je lis tous les jours \_la Nation\_; cette feuille est radicalement

imbécile, c'est le royaume des préjugés et du convenu, toute chose

nouvelle les effarouchera comme idée et comme forme. M. Noël dit bien

que la chanteuse, Mlle Ritter, est la «personnification de la gracieuse

figure de jeune fille que le compositeur (Victor Massé) a choisie pour

l'encadrer de ses \_perles\_ les plus \_mélodieuses\_!.....». Je vous

envoie, en outre, le feuilleton d'aujourd'hui, il est impossible d'être

plus mauvais. Je vous adresse, en même temps, un article de Zola qui

trouve que le \_Drame scientifique\_ est une heureuse innovation qui mène

au drame naturaliste. Cette fois, c'est trop fort!!! Quand donc

reviendrez-vous? Je suis désolé de vous voir rester si longtemps

là-bas.....

..... M. Tourgueneff m'a dit hier que vous ne seriez peut-être pas ici

avant la fin de février, et cela m'a rempli de tristesse. J'ai un besoin

énorme de causer avec vous, j'ai le cerveau plein de choses à vous dire:

je suis malade d'une trop longue continence d'esprit, comme on l'est

d'une chasteté prolongée.

Il y a sur Paris, en ce moment, une atmosphère de lubricité qui m'est

douce. On ne parle que des histoires de Mme Ch. H., du prince de

Hohenlohe, et d'une autre dame qu'on ne nomme pas. Demandez à Mme

Lapierre de vous raconter tout cela. Je travaille trop en ce moment.....

Mais l'impudicité du bon public me réjouit.

Revenez vite, cher maître, je vous embrasse en attendant avec une

affection toute filiale.

Votre

GUY DE MAUPASSANT.

MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

Paris, ce 10 décembre 1877.

Il y a longtemps que je veux vous écrire, mon bien-aimé maître, mais \_la

Politique\_!!... m'a empêché de le faire. La politique m'empêche de

travailler, de sortir, de penser, d'écrire. Je suis comme les

indifférents qui deviennent les plus passionnés, et comme les pacifiques

qui deviennent féroces. Paris vit dans une fièvre atroce et j'ai de

cette fièvre: tout est arrêté, suspendu comme avant un écroulement. J'ai

fini de rire et suis en colère pour de bon. L'irritation que causent les

manœuvres scélérates de ces gueux est tellement intense, continuelle,

pénétrante, qu'elle vous obsède à toute heure, vous harcèle comme des

piqûres de moustiques, vous poursuit...

... J'ai l'air de faire des phrases--tant pis.--Je demande la

suppression des classes dirigeantes: de ce ramassis de beaux messieurs

stupides qui batifolent dans les jupes de cette traînée dévote et bête

qu'on appelle la bonne société.

Eh bien, je trouve maintenant que 93 a été doux, que les septembriseurs

ont été cléments, que Marat est un agneau, Danton un lapin blanc et

Robespierre un tourtereau. Puisque les vieilles classes dirigeantes sont

aussi inintelligentes aujourd'hui qu'alors, aussi incapables de

gouverner aujourd'hui qu'alors, aussi viles, trompeuses et gênantes

aujourd'hui qu'alors, il faut supprimer les classes dirigeantes

aujourd'hui comme alors, et noyer les beaux messieurs crétins avec les

belles dames catins. O radicaux, quoique vous ayez bien souvent du petit

bleu à la place de cervelle, délivrez-nous des sauveurs et des

militaires qui n'ont dans la tête qu'une ritournelle et de l'eau

bénite.

Voilà huit jours que je ne puis plus travailler, tant je suis exaspéré

par le bourdonnement que me font aux oreilles les machinations de ces

odieux cuistres.

Pourtant, j'aurai achevé de refaire mon drame (tout à fait remanié) vers

le 15 janvier. Enfin je vous le soumettrai peu de temps après votre

retour. J'ai fait aussi le plan d'un \_roman\_ que je commencerai aussitôt

mon drame terminé.

Et (par-dessus tout) Hugo--notre poète,--qui donne à dîner à tous les

JOURNALISTES de Paris,--et qui demande à avoir auprès de lui SARCEY et

VITU, lesquels ne daignent pas venir.--\_On remarque leur absence et on

les regrette.\_--Il y avait là Albert Delpit! Cochinat! et cent inconnus

que Hugo a traités de grands artistes.--Lisez son discours, du reste.

Je ne vais pas mal, malgré tout, et vous embrasse en espérant causer

bientôt avec vous.

GUY DE MAUPASSANT.

Ma lettre n'a peut-être pas le sens commun. Elle vous prouvera toujours

que je pense souvent à vous.

Compliments au bon Laporte. Je pense, d'après votre dernière lettre, que

Mme Commanville est à Paris et je tâcherai de la voir demain.

MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

Paris, ce 5 juillet 1878.

Vous me demandez des nouvelles, mon cher maître: elles sont toutes

mauvaises, hélas! D'abord ma mère ne va pas bien du tout.....

... Ajoutez à cela que mon ministère m'énerve, que je ne puis

travailler, que j'ai l'esprit stérile et fatigué par des additions que

je fais du matin au soir, et qu'il me vient par moment des perceptions

si nettes de l'inutilité de tout, de la méchanceté inconsciente de la

création, du vide de l'avenir (quel qu'il soit), que je me sens venir

une indifférence triste pour toutes choses et que je voudrais seulement

rester tranquille, tranquille dans un coin, sans espoirs et sans

embêtements.

Je vis tout à fait seul parce que les autres m'ennuient, et je m'ennuie

moi-même parce que je ne puis travailler. Je trouve mes pensées

médiocres et monotones, et je suis si courbaturé d'esprit que je ne puis

même les exprimer. Je fais moins d'erreurs dans mes additions, ce qui

prouve que je suis bien bête.

De temps en temps, je vais passer une heure ou deux chez notre bonne

amie Mme Brainne, qui est la meilleure femme de la terre et que j'aime

de tout mon cœur. Je lui raconte beaucoup d'histoires qui lui semblent,

je crois, par moments un peu crues. Elle me trouve bien peu

sentimental. Elle me raconte ses rêves et je lui narre des réalités.

J'enseigne, tout bas, à d'autres belles dames que je rencontre chez

elle, les arcanes de la lubricité, et je me déconsidère dans leurs

cœurs parce qu'elles ne me trouvent pas assez «à genoux».

J'ai rencontré des Indiens qui m'excitent.

Zola, propriétaire à Médan (Seine-et-Oise), s'est aperçu qu'un plancher

de sa maison pliait; il en a fait lever un bout et a reconnu que les

poutres étaient pourries. Alors, sans architecte, avec le conseil du

maçon du pays, il les a remplacées par des poutrelles en fer. De sorte

que je m'attends à voir quelque jour la maison tout entière s'écrouler.

O réalistes!

Il n'a pas l'air trop triste de la disparition du \_Bien Public\_.

Moi, je dis chaque soir, comme saint Antoine: «Encore un jour, un jour

de passé.»--Ils me semblent longs, longs et tristes; entre un collègue

imbécile et un chef qui m'eng..... Je ne dis plus rien au premier; je ne

réponds plus au second. Tous deux me méprisent un peu et me trouvent

inintelligent, ce qui me console.

Les figures des étrangers font grimacer les rues. On sent le nègre sur

le boulevard; et, de place en place, un encombrement de provinciaux vous

arrête. Les chevaux de fiacre me font pitié, tant ils sont maigres. Ils

ne meurent plus, ils disparaissent, ils se dissipent. Il flotte dans

Paris tant de bêtises venues de tous les coins du monde, qu'on en

éprouve comme un accablement.

Adieu, mon cher maître, je vous embrasse en vous serrant les mains.

GUY DE MAUPASSANT.

Rien de nouveau pour M. Bardoux.

MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

Paris, ce 3 août 1878.

MON CHER MAÎTRE,

Je viens de voir notre amie Suzanne Lagier qui m'a supplié de vous

écrire tout de suite pour obtenir de vous un fort coup d'épaule auprès

de Zola. Elle a été à l'Ambigu, on lui a parlé du rôle de \_Gervaise\_

dans \_L'Assommoir\_ et elle meurt d'envie de le jouer. Elle affirme, elle

jure qu'elle en fera sa plus belle création, qu'elle étonnera Paris (ce

qui est possible), et que personne ne jouerait ce rôle comme elle (ce

que je crois).

Elle m'a montré qu'elle était énormément maigrie de partout (c'est

vrai), et m'a affirmé qu'à la scène elle aurait vingt ans. Elle est

tellement emballée qu'il est possible qu'elle réussisse fort bien. Dans

tous les cas, à mon avis, elle vaudrait infiniment mieux que la

chanteuse Judic.

Qu'en pensez-vous?

Je suis en ce moment en grande correspondance avec Mme Brainne, qui

prend les eaux de Plombières. Elle m'envoie des encouragements, des

exhortations à la patience et à la gaieté. Malheureusement, je n'en

profite guère. Je ne comprends plus qu'un mot de la langue française,

parce qu'il exprime le changement, la transformation éternelle des

meilleures choses et la désillusion avec énergie.....

L'amour des femmes est monotone comme l'esprit des hommes. Je trouve que

les événements ne sont pas variés, que les vices sont bien mesquins, et

qu'il n'y a pas assez de tournures de phrases.

Je vous serre les mains et je vous embrasse, mon cher maître.

Donnez-moi des nouvelles de \_Bouvard et Pécuchet\_.

GUY DE MAUPASSANT.

Paris, ce 21 août 1878.

Je ne vous écrivais point, mon cher maître, parce que je suis

complètement démoli moralement. Depuis trois semaines j'essaye de

travailler tous les soirs sans avoir pu écrire une page propre. Rien,

rien. Alors je descends peu à peu dans des noirs de tristesse et de

découragement dont j'aurai bien du mal à sortir. Mon ministère me

détruit peu à peu. Après mes sept heures de \_travaux administratifs\_, je

ne puis plus me tendre assez pour rejeter toutes les lourdeurs qui

m'accablent l'esprit. J'ai même essayé d'écrire quelques chroniques pour

\_le Gaulois\_ afin de me procurer quelques sous. Je n'ai pas pu. Je ne

trouve pas une ligne et j'ai envie de pleurer sur mon papier. Ajoutez à

cela que tout va mal autour de moi. Ma mère, qui est retournée à Étretat

depuis deux mois environ, ne va nullement mieux. Son cœur surtout la

fait beaucoup souffrir, et elle a eu des syncopes fort inquiétantes.

Elle est tellement affaiblie qu'elle ne m'écrit même plus, et c'est à

peine si, tous les quinze jours, je reçois un mot qu'elle dicte à son

jardinier.

Elle compte toujours sur la visite de M. et Mme Commanville au

commencement d'octobre et elle espère aussi que vous voudrez bien venir

passer quelques jours près d'elle; cela la distrairait et lui ferait

beaucoup de bien. J'attends pour demander mes quinze jours de congé que

vous m'ayez répondu si vous pourrez, ainsi que Mme Commanville, être

libre à cette époque.

Notre amie Mme Brainne ne s'amuse guère à Plombières. Elle m'écrit de

temps en temps et je lui envoie beaucoup d'histoires qui ne sont pas

toujours très convenables, mais qui, du moins, peuvent l'égayer.

Suzanne Lagier vient quelquefois me voir à mon ministère; elle met tout

Paris en mouvement pour jouer Gervaise. Elle est bien farce, mais

monotone, et sa personnalité de cabotine tient dans son esprit une place

démesurée.

Comment se fait-il que Zola n'ait point été décoré après la promesse de

M. Bardoux? La chose a fait du bruit, du reste, car tous les journaux

avaient annoncé sa décoration. Je dois bientôt aller passer un dimanche

chez lui, j'ai envie de voir ce qu'il me dira. Je suis sûr qu'il est

très embêté. Qu'avait-il besoin de cela?

J'ai rencontré Tourgueneff quelques jours avant son départ pour la

Russie et je l'ai trouvé triste et inquiet. Quelques accidents qu'il

avait eus au cœur l'avaient décidé à consulter, et le médecin avait

constaté une maladie du ventricule gauche. Tout le monde a donc le cœur

détérioré?

Je vous embrasse de grand cœur, mon cher maître, et vous prie de

m'écrire quelques mots entre deux phrases de \_Bouvard et Pécuchet\_.

Je vous serre encore les mains.

GUY DE MAUPASSANT.

Paris, ce mercredi.

MON CHER MAÎTRE,

..... Mon chef, pour l'unique raison de m'être désagréable, sans doute,

vient de me donner le plus horrible service de bureau, service que

remplissait fort bien un vieil employé abruti: c'est la préparation du

budget et les comptes de liquidation des ports: des chiffres, rien que

des chiffres; de plus je me trouve auprès de lui, ce qui me met dans

l'impossibilité de travailler pour moi, même quand j'ai une heure de

répit; c'est là, je pense, le but qu'il veut atteindre.

J'ai des tristesses de tous les côtés. Ma mère va fort mal et ne se

trouve même pas en état de quitter Étretat.

Je vous embrasse bien fort, mon cher maître, et vous demande pardon des

embêtements que je vous donne.

GUY DE MAUPASSANT.

Ce 2 décembre 1878.

Zola nous a lu deux nouveaux chapitres de \_Nana\_; j'aime peu le second,

le troisième me paraît mieux. La division du livre ne me plaît pas. Au

lieu de conduire son action directement du commencement à la fin, il la

divise, comme le \_Nabab\_, en chapitres qui forment \_de véritables actes\_

se passant au même lieu, ne renfermant qu'un fait et, par conséquent, il

évite ainsi toute espèce de transition, ce qui est plus facile.--Ainsi:

1er chapitre: \_Une représentation aux Variétés\_.--2e chapitre:

\_L'appartement de Nana\_.--3e chapitre: \_Une soirée chez le comte

Nupha\_.--4e chapitre: \_Un souper chez Nana\_, etc.

Ma mère ne va pas mieux, mais \_les\_ médecins sont plus rassurants sur la

maladie quoiqu'ils ne s'entendent pas sur le traitement à suivre.

Adieu, mon cher maître, je vous embrasse fort et vous serre les mains.

Rappelez-moi au bon souvenir de Mme Commanville.

GUY DE MAUPASSANT.

Ce 13 janvier.

MON CHER MAÎTRE,

J'ai vu Zola hier soir et il m'a dit que vous ne viendriez pas cet

hiver!

Cette nouvelle m'a tellement étonné et désolé que je vous prie de me

dire tout de suite si elle est vraie. Passer l'hiver sans vous voir ne

me paraît pas possible; c'est mon plus grand plaisir de l'année d'aller

causer avec vous chaque dimanche pendant trois ou quatre mois et il me

semble que l'été ne peut pas revenir sans que je vous aie vu.--Mme

Commanville doit être à Paris, mais comme je ne puis quitter mon bureau

avant 6 heures et demie du soir, il m'est impossible d'aller chez elle.

Je ne sais trop ce que nous allons devenir. Je crois le ministère fini

et j'ai peur d'être oublié dans la débâcle. Je suis titularisé à 1,800

francs, mais si on ne me laisse que cela, c'est peu; d'autant plus que

je ne sais vraiment pas pourquoi notre ministre ne m'a point pris plus

tôt. Rien ne l'en empêchait.

Zola n'est pas décoré--à cause de l'article qu'il a écrit dans \_le

Figaro\_!!!!.. Le chef du cabinet m'a dit que le ministère ne \_pouvait

vraiment pas\_ lui donner la croix en ce moment!!!... on rêve..... En

quoi un article de critique détruit-il le talent de Zola?

Du reste je vois des choses ineffables. Plus on est haut, plus on est

(ou devient) imbécile. Et j'ai devant certains spectacles qui me sont

donnés ici, des envies subites de crier comme si j'étais pris d'une rage

de dents. Oh le beau roman sur les ministères!!... M. Bardoux qui n'est

pas bête, bien loin de là, s'est entouré d'une façon étonnante et ils

ont tous, comme pour la croix de Zola, des subtilités de raisonnements

politiques et malins d'hommes qui..... dans leurs chausses à faire la

joie du garçon.

La première de l'\_Assommoir\_ aura lieu jeudi ou samedi. Zola est navré

que vous ne veniez pas; il dit qu'on ne se retrouve que chez vous et

qu'il va passer un hiver solitaire.

On répète ma petite pièce au 3e théâtre Français, mais je n'ai pas

encore eu le temps d'aller voir une seule répétition. J'arrive ici à 9

heures et je pars à 6 h. 1/2. Vous comprenez qu'il me reste peu de

loisirs. Je me sépare de plus en plus de mon pauvre roman: j'ai peur que

le cordon ombilical soit coupé. Et cependant je voudrais que le ministre

restât, car je tâcherais de me faire une petite place ici. Je crois la

chose fort possible. Après cela je pourrais enfin travailler \_un peu\_

tranquille.

Notre pauvre amie Mme Brainne n'a pas de chance. Elle a en même temps

une inflammation d'un œil qui l'empêche de lire et d'écrire, et une

entorse!--Dites-moi vite si vous viendrez.

Je vous embrasse, mon cher maître, et vous supplie de quitter Croisset,

ne serait-ce que 15 jours afin que nous puissions un peu causer. Ce

monde est un désert où on ne parle même pas, faute de gens à qui on

puisse rien dire.

Tout à vous,

GUY DE MAUPASSANT.

CABINET DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DES CULTES ET DES

BEAUX-ARTS.

Ce 28 janvier 1879.

MON BIEN CHER MAÎTRE,

\_Le Figaro\_ annonce que vous vous êtes cassé la jambe. Je suis plein

d'angoisse et d'inquiétudes. J'écris à Pouchet qui devait être à

Croisset dimanche; mais si l'immobilité à laquelle on doit vous

condamner ne vous empêche pas d'écrire, envoyez-moi un mot, je vous

prie.

Je m'efforcerai de me faire libre un dimanche (car je viens ici tous les

jours maintenant) et d'aller vous voir, causer avec vous, vous apporter

des nouvelles, l'air de Paris, un peu de distraction dans vos

tristesses. Vraiment cela est trop. Le ciel a donc comme les

gouvernements la haine de la littérature? Que vous devez être malheureux

dans votre lit, sans travailler. Je ne pense qu'à vous depuis ce matin.

Quand la lourde fatalité tombe sur quelqu'un, il faut qu'elle l'écrase

de toutes les façons.

Ce malheur ne fait pas que me désoler, il me révolte, parce qu'il m'a

l'air d'une lâcheté de la Destinée qui, ne pouvant vous atteindre

complètement en votre esprit, vous frappe en votre corps. Ne serait-il

pas possible de vous faire apporter ici, où, au moins, on irait vous

voir, on vous entourerait!

Je vous embrasse bien fort, mon bien cher maître, et vous demande en

grâce de m'écrire ou de me faire écrire un mot.

Votre

GUY DE MAUPASSANT.

Il m'a été impossible jusqu'ici d'aller voir Mme Commanville; j'en suis

honteux et désolé, mais j'arrive à mon bureau à 9 heures: j'en pars au

plus tôt à 6 heures et demie, ce qui ne me laisse pas une minute.

Naturellement je n'ai pu voir non plus Tourgueneff.

Paris, ce mercredi.

MON CHER MAÎTRE,

..... Ma pièce va passer dans dix jours chez Ballande. Pouvez-vous, mon

cher maître, m'envoyer une lettre d'introduction pour Théodore de

Banville que je voudrais prier d'y venir. Je tâche d'avoir autant de

critiques que je pourrai et je tiens à celui-là, parce que la pièce est

en \_vers\_.

J'ai vu Banville chez vous mais il ne me reconnaît pas quand je le

rencontre.

Je sais par Mme Commanville que vous allez mieux. Quand vous verra-t-on?

Vous ne vous imaginez pas combien j'ai envie et besoin de vous voir.

Je vous embrasse, mon bien cher maître, en vous serrant les mains.

Bien des choses à Laporte.

Votre

GUY DE MAUPASSANT.

CABINET DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DES CULTES ET DES

BEAUX-ARTS.

Paris, le 18 février 1879.

Je ne vous écris qu'un mot en courant, mon cher maître, parce que je

suis surchargé de besogne. Puis ma pièce sera jouée \_demain soir\_ et

j'ai un travail considérable de distribution de places. J'espère que ce

ne sera pas mal. J'ai écrit à Daudet pour lui demander s'il pourrait

venir. \_Il ne m'a pas plus répondu que pour la feuille de Rose.\_ Je lui

envoie tout de même deux fauteuils sous enveloppe.

Banville a été charmant. Il viendra. J'ai aussi Lapommeraye et \_le

Gaulois\_. (Peut-être!!! \_le Figaro\_.)

..... Je vais essayer d'aller vous voir; mais je ne réponds pas de

réussir......

Enfin je verrai l'état de mes finances à la fin du mois et j'espère que

je pourrai aller passer un jour avec vous. J'en ai grande envie et grand

besoin. Je désire aussi vous parler de vous, et vous donner, sur

l'histoire Gambetta, une appréciation que je crois plus juste que les

autres.

Je vous écrirai aussitôt que ma pièce aura été jouée, en attendant, je

vous embrasse.

GUY DE MAUPASSANT.

26 février 1879.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ma pièce a bien réussi: mieux même que je n'aurais espéré. Lapommeraye,

Banville, Claretie, ont été charmants; \_le Petit Journal\_ très bon, \_le

Gaulois\_ aimable, Daudet perfide: il a dit: «M. de M. a remis à la

scène, sans s'en douter, les roses jaunes d'Alphonse Karr. Personne sans

doute n'a oublié le sujet, le voici». Puis il fait l'analyse des roses

jaunes (que je ne connaissais nullement) de façon à ce que cela ait une

ressemblance absolue avec ma pièce, tandis que, d'après les

renseignements que j'ai pris, les différences entre les deux sujets sont

très sensibles; il termine par quelques mots d'éloge.--Zola n'a rien

dit, j'espère que c'est pour lundi. Du reste \_sa bande\_ me lâche, ne me

trouvant pas assez naturaliste; aucun d'eux n'est venu me serrer la main

après le \_succès\_. Zola et sa femme \_ont applaudi beaucoup\_ et m'ont

vivement félicité plus tard.--D'autres journaux en ont parlé avec éloge,

je n'ai pu encore me les procurer.--Mme Pasca va la jouer dans le monde.

Adieu, mon cher maître, je vous embrasse bien fort et j'ai grande envie

de vous voir.

Votre

G. DE M.

Paris, 24 avril 1879.

Je serai toujours, mon cher maître, une victime des ministères. Voici

huit jours que je veux vous écrire, et je n'ai pas pu trouver une

demi-heure pour le faire. J'ai ici des rapports très agréables avec

Charmes, mon chef; nous sommes presque sur un pied d'égalité, il m'a

fait donner un très beau bureau, mais je lui appartiens, il se décharge

sur moi de la moitié de sa besogne, il marche et j'écris du matin au

soir; je suis une chose obéissant à la sonnette électrique et, en

résumé, je n'aurai pas plus de liberté qu'à la Marine. Les relations

sont douces, c'est là le seul avantage; et le service est beaucoup moins

ennuyeux. Et le soir de ma petite pièce Charmes me disait: «Décidément

il faut que nous vous laissions du temps pour travailler et, soyez

tranquille, nous vous en laisserons!!!!!» Ah bien oui!! je lui suis

utile et il en abuse; c'est toujours ainsi du reste, j'ai voulu me faire

bien voir de lui et j'ai trop réussi.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Que dites-vous de Zola? moi je le trouve absolument fou. Avez-vous lu

son article sur Hugo!! son article sur les poètes contemporains et sa

brochure «la République et la littérature»?--«La république sera

naturaliste ou elle ne sera pas»,--«JE NE SUIS QU'UN SAVANT»--!!!!--

(rien que cela!--quelle modestie),--«l'enquête sociale»,--le document

humain,--la série des \_formules\_,--on verra maintenant sur le dos des

livres «grand roman selon la formule naturaliste».--\_Je ne suis qu'un

savant!!!!!\_ cela est pyramidal!!! et on ne rit pas.....

Vous n'avez pas reçu le nouveau livre d'Hennique, parce qu'il ne l'a

envoyé à personne. C'est un roman qu'il a écrit à 18 ans pour le journal

\_l'Ordre\_ et que Dentu lui avait acheté, \_il ne le montre pas\_.--Mme

Pasca (ceci entre nous) a failli mourir de chagrin de sa rupture avec

Ricard et vous pouvez être assuré qu'elle ne jouera pas ma pièce chez la

princesse Mathilde: elle n'a pas autre chose en la tête que son

désespoir d'amour. Nom de Dieu, que les femmes sont bêtes!--Zola m'a

chargé de vous dire qu'il vous attendait avec impatience pour donner le

dîner qu'il a promis pour la 50e édition de l'\_Assommoir\_; il espère que

vous serez ici dans les tout premiers jours de mai, parce qu'il compte

partir immédiatement après; il a retardé son départ pour cela.--Les

Charpentier descendent dans des profondeurs de stupidité prodigieuses,

la femme est encore plus étonnante que l'homme.

Je vous attends avec impatience, je m'embête, je suis un peu souffrant,

le sang circule mal, et les MÉDECINS ne peuvent que répéter leur

éternelle phrase: «de l'exercice, faites de l'exercice». Je n'ai pas le

temps de travailler, ce qui me rend fort grincheux. Adieu, mon cher

maître, je vous embrasse filialement.

A vous,

G. DE M.

CABINET DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DES CULTES ET DES

BEAUX-ARTS.

Ce 26 décembre.

J'ai été fort bousculé ces jours-ci, mon bien cher maître, et je n'ai pu

encore vous écrire. Enfin je suis installé dans un beau bureau sur des

jardins, mais je trouve que ça sent le provisoire.....

Par exemple, pour du temps je n'en ai pas. J'arrive à 9 heures du matin

et je pars à 6 h. 1/2 du soir. Je sors deux heures dans le jour pour

déjeuner. Mais cela n'est qu'un moment à passer et je serai fort libre

quand je rentrerai dans l'administration.

Je jouis d'une haute considération. Les directeurs me traitent avec

déférence et les chefs de bureau m'adorent. Le reste me regarde de loin.

Mes collègues posent. Ils me croient, je crois, trop simple.

Je vois des choses farces, farces, farces, et d'autres qui sont tristes,

tristes, tristes; en somme, tout le monde est bête, bête, bête, ici

comme ailleurs.

Une chose me gêne, j'ai déplu au lampiste, qui n'a pas voulu me donner

de lampe. Si cela continue, j'en rendrai compte au chef du cabinet.

J'ai été de nouveau à la \_Librairie nouvelle\_. M. Achille n'a pu se

procurer nulle part le \_Bien et le mal des femmes\_. C'est tout à fait

épuisé.

Et Zola!..... Cet article-là quinze jours avant l'\_Assommoir\_! La jolie

presse qu'il aura!! Ballande va jouer en matinée (quand? je l'ignore)

mon \_Histoire du vieux temps\_.--C'est toujours ça; malheureusement ça ne

rapporte rien les matinées.

Détail embêtant. Au cabinet du ministre on vient tous les dimanches

jusqu'à midi. Je crois que j'aurai cependant du temps pour travailler,

la besogne de la maison ira vite quand j'y serai accoutumé, elle n'est

pas difficile.

Je vous embrasse tendrement, mon cher maître, en vous remerciant, et je

vous prie de présenter à Mme Commanville mes compliments respectueux et

dévoués.

GUY DE MAUPASSANT.

CABINET DU MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE, DES CULTES ET DES

BEAUX-ARTS.

Ce lundi.

MON CHER MAÎTRE,

..... C'est aujourd'hui que le ministère doit tomber. Je n'ai pas de

chance.

L'\_Assommoir\_ est un succès!

Par exemple c'est interminable et pas très mordant. Mais les décors sont

superbes et il y a des scènes bien venues. Le \_delirium tremens\_ fait

évanouir les femmes. On ira voir. La \_première\_ a été fort bonne.

Quelques murmures ébauchés ont été arrêtés par trois salves

d'applaudissements. Je crois que la pièce tiendra longtemps.

Je vous embrasse, mon cher maître, et vous prie de venir le plus tôt

possible.

GUY DE MAUPASSANT.

A l'obligeance de Mme Commanville, aujourd'hui Mme Franklin Grout,

nièce de Gustave Flaubert, nous devons communication des LETTRES À

GUSTAVE FLAUBERT.

LETTRES

À SA MÈRE ET À SES AMIS.

Yvetot, ce 2 mai 1864.

CHÈRE MAMAN,

On ne donnera les places que cet après-midi, et je commence ma lettre ce

matin.

Je viens d'apprendre qu'on ne donnera les places que demain mardi, parce

que M. le Supérieur est à Rouen aujourd'hui. Nous n'avons plus une seule

rougeole. Je désespère pour mon RACINE; je croyais que nous avions

encore au moins cinq compositions en thème latin, et il n'y en a plus

qu'une, et deux en grec. Je ne comprends rien à cette malheureuse

langue. Donc, je n'espère rien de bien pour le grec. Quant à la

composition en version, dont on donnera les places demain, je crois être

bien. Nous ne composerons plus maintenant avant près de 3 semaines. Je

ne t'écrirai plus avant la sortie. Ainsi donc, entendons-nous pour

cela, tu sais que nous ne rentrons qu'à 7 heures du soir. Si Germer est

revenu, tu pourras venir avec ma tante, qui compte venir en voiture, et

ainsi partir le plus tard possible sans être fixée par le train, ni

obligée de coucher ici. Écris-moi pour me dire quelle est ta résolution.

Que vas-tu faire?

Eh bien, voici de la pluie; il y a assez longtemps que nous la

demandons. Je voudrais savoir quand commence l'été d'après le

calendrier.

Comment va Henri? a-t-il toujours ses camarades? Sais-tu si Germer va

bientôt revenir? va-t-il mieux? Il a eu des vacances assez longues,

j'espère; il n'a pas à se plaindre.

Tu diras que j'en parle bien longtemps d'avance, mais si cela ne te

faisait rien, au lieu du bal que tu m'as promis au commencement des

grandes vacances, je te demanderai un petit dîner, ou bien seulement,

toujours si cela ne te faisait rien, de me donner seulement la moitié de

l'argent que t'aurait coûté le bal, parce que cela m'avancera toujours

pour pouvoir acheter un bateau. Et c'est l'unique pensée que j'ai depuis

la rentrée, non seulement depuis la rentrée de Pâques, mais aussi depuis

la rentrée des grandes vacances. Je ne veux pas acheter des bateaux que

l'on vend aux Parisiens, cela ne vaut rien, mais j'irai chez un douanier

que je connais et il me vendra un bateau comme ceux qui sont dans

l'église, c'est-à-dire un bateau-pêcheur tout rond dessous. Si je n'ai

pas de prix, j'espère au moins avoir un accessit.

Je n'ai plus le temps de continuer ma lettre aujourd'hui, chère maman; à

demain.

Ce mardi.

Je suis 2e en version latine. Tu vois que me voici revenu entre les

1ers; j'ai manqué être premier: ma composition a été à 2 professeurs

avec celle du 1er. Mais je suis 2e, cela fait 30 sous que tu me dois, et

bonne maman 30. Cela me donne 3 francs. Mais il n'y a plus qu'une

composition en latin, je ne pourrai pas gagner mon RACINE, mais si j'ai

un ou deux accessit (\_sic\_), voudras-tu me le donner?

Adieu, chère maman, je t'embrasse très fort. Embrasse bien Hervé pour

moi.

Ton fils,

GUY DE MAUPASSANT.

A SA MÈRE.

1870

Je t'ai envoyé le conducteur de la voiture du Havre pour te donner de

mes nouvelles, chère mère. Mais, dans la crainte qu'il n'y aille pas, je

t'envoie un mot.

Je me suis sauvé avec notre armée en déroute; j'ai failli être pris.

J'ai passé de l'avant-garde à l'arrière-garde pour porter un ordre de

l'intendant au général. J'ai fait \_15 lieues à pied\_. Après avoir

marché et couru toute la nuit précédente pour des ordres, j'ai couché

sur la pierre dans une cave glaciale; sans mes bonnes jambes, j'étais

pris. \_Je vais très bien.\_

Adieu. Plus amples détails demain. Je t'embrasse de tout cœur, ainsi

qu'Hervé. Compliments à tout le monde; bien des choses à Josèphe.

Ton fils,

GUY DE MAUPASSANT.

À SA MÈRE.

Paris, ce samedi [1870].

Je t'écrirai encore quelques mots aujourd'hui, chère mère, parce que

d'ici à deux jours les communications seront interrompues entre Paris et

le reste de la France. Les Prussiens arrivent sur nous à marche forcée.

Quant à l'issue de la guerre, elle n'offre plus de doute, les Prussiens

sont perdus, ils le sentent très bien du reste et leur seul espoir est

d'enlever Paris d'un coup de main, mais nous sommes prêts ici à les

recevoir.

Quant à moi, je ne couche pas encore à Vincennes et je ne me presse pas

d'y avoir un lit, j'aime mieux être à Paris pour le siège que dans le

vieux fort, où nous sommes logés là-bas, lequel vieux fort sera abattu à

coups de canon par les Prussiens. Mon père est aux abois, il veut

absolument me faire entrer dans l'Intendance de Paris,--et il me fait

les recommandations les plus drôles pour éviter les accidents.--Si je

l'écoutais, je demanderais la place de gardien du grand égout collecteur

pour ne pas recevoir de bombes. Robert va se trouver au premier feu à

Saint-Maur. Les mobiles ont le chassepot, ils font bonne contenance.

Médrinal m'a écrit pour que je lui prête mon Lefaucheux, je vais lui

répondre que je l'ai promis à mon cousin Germer. Mme Denisane m'a offert

hier une place à l'Opéra, j'ai été entendre la \_Muette\_, c'est très

joli.

Faure-Dujarric, qui est très lié avec l'intendant général, s'est mis

tout à ma disposition pour me caser le plus agréablement possible, il a

été trouver l'intendant et il y retourne demain, car la vie de caserne

est bien ennuyeuse, je serai bien mieux dans les bureaux ou au camp,

mais on n'y verra plus personne, les communications avec l'armée étant

devenues très difficiles.

Adieu, chère mère, je t'embrasse de tout cœur, ainsi qu'Hervé. Bien des

choses à Josèphe. Mon père te serre la main.

Ton fils,

GUY DE MAUPASSANT.

Je m'embête abominablement! Quand je serai repris à l'Intendance il fera

beau temps! Médrinal peut prendre l'autre fusil.

À SA MÈRE.

24 septembre 1873.

Tu vois que je ne tarde pas à t'écrire, mais en vérité je ne puis

attendre plus longtemps. Je me trouve si perdu, si isolé, et si

\_démoralisé\_ que je suis obligé de venir te demander quelques bonnes

pages. J'ai peur de l'hiver qui vient, je me sens seul, et mes longues

soirées de solitude sont quelquefois terribles. J'éprouve souvent, quand

je me trouve seul devant ma table avec ma triste lampe qui brûle devant

moi, des moments de détresse si complets que je ne sais plus à qui me

jeter. Et je me disais souvent dans ces moments-là, l'hiver dernier, que

tu devais avoir aussi d'affreuses tristesses pendant les longues et

froides soirées de décembre et de janvier. J'ai repris ma vie monotone,

en voici pour 3 mois. L. F. ne peut pas dîner avec moi ce soir; il dîne

en ville, cela m'ennuie, nous aurions pu causer un peu ensemble... J'ai

écrit tout à l'heure, pour me distraire un peu, quelque chose dans le

genre des \_Contes du Lundi\_. Je te l'envoie, cela n'a naturellement

aucune prétention, puisque je l'ai écrit en un quart d'heure. Je te

prierai cependant de me le renvoyer, parce que je pourrai en faire

quelque chose. Il y a plusieurs phrases peu correctes, mais je

corrigerai cela quand je m'en servirai. Je voudrais bien me trouver

reporté quinze jours en arrière, c'est décidément bien court, on n'a

pas le temps de se voir et de causer et une fois la vacance finie, on se

dit: «Mais comment cela s'est-il fait? Je suis à peine arrivé, je n'ai

encore causé avec personne.»

Adieu, ma chère mère, je t'embrasse mille et mille fois, ainsi qu'Hervé.

Ton fils,

GUY DE MAUPASSANT.

À SA MÈRE.

MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

Paris, ce 30 octobre 1874.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Essaie de me trouver des sujets de nouvelles. Dans le jour, au

ministère, je pourrais y travailler un peu. Car mes pièces me prennent

toutes mes soirées, et j'essaierai de les faire passer dans un journal

quelconque.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Quelques détails sur notre famille, trouvés dans les vieux papiers que

je lis en ce moment. Voici les titres de J.-B{te} de Maupassant: Écuyer,

Conseiller secrétaire du Roi, du G{d} Collège, Maison, Couronne de

France et de ses Finances, Noble du St Empire, Doyen de l'Ancien Conseil

de feu Sa Majesté Imp{le} en France, Doyen du Conseil de feu S. A.

M{gr} le Prince de Condé et Conseil particulier de S. A. Sérénissime

M{gr} Louis de Bourbon, Comte de Clermont, prince du sang.

Sa femme, dont nous avons le portrait, était Marie-Anne de La Marche.

Son fils \_Louis-Camille\_ de Maupassant eut pour parrain Louis de Gand de

Mérodes de Montmorency, et pour marraine, Marguerite Camille de Grimaldy

de Monaco. Son mariage avec Mlle d'Avignon, belle-sœur du Marquis

d'Aligre, se fit en présence et de l'agrément de très haut, très

puissant et très excellent Prince M{gr} Louis de Bourbon, Comte de

Clermont, Prince de sang, et de très haut et très puissant Seigneur

M{gr} le Marquis d'Aligre, Président du Parlement. Alliés par mariage:

les de Bar, Claude-Denis Dorat de Chameubles, commandeur de l'Ordre de

Saint-Lazare, Texier de Montainville de Briqueville, et Jacques-Gabriel

Bazin, marquis de Beszons, l{t} g{l} des armées du Roi, le Marquis de

Courtavel, etc.

Ton fils,

GUY DE MAUPASSANT.

À SA MÈRE.

29 novembre 1874.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je vais faire présenter mon \_Histoire du Vieux Temps\_ à l'Odéon, par

Raymond Deslandes, en suppliant qu'on ne me la garde pas trop

longtemps, pour pouvoir la présenter au concours de la Gaîté.....

Paris, jeudi, 29 juillet 1875.

MA CHÈRE MÈRE,

Voici enfin le beau temps revenu et j'espère que cela va te faire louer

ta maison. Il fait aujourd'hui une chaleur terrible, et les derniers

Parisiens vont très certainement se sauver. Quant à moi, je canote, je

me baigne, je me baigne et je canote. Les rats et les grenouilles ont

tellement l'habitude de me voir passer à toute heure de la nuit avec ma

lanterne à l'avant de mon canot qu'ils viennent me souhaiter le bonsoir.

Je manœuvre mon gros bateau comme un autre manœuvrerait une yole, et

les canotiers de mes amis qui demeurent à Bougival (2 lieues 1/2 de

Bezons) sont supercoquentieusement émerveillés quand je viens vers

minuit leur demander un verre de rhum. Je travaille toujours à mes

scènes de canotage dont je t'ai parlé, et je crois que je pourrai faire

un petit livre assez amusant et vrai en choisissant les meilleures des

histoires de canotiers que je connais, en les augmentant, brodant, etc.

Ton fils,

GUY DE MAUPASSANT.

MINISTÈRE DE LA MARINE ET DES COLONIES.

Ce mercredi.

MA CHÈRE MÈRE,

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je vais te raconter maintenant une aventure qui m'est arrivée l'autre

jour. Comme je passais rue N.-D. de Lorette, j'ai aperçu un

attroupement, je me suis approché. C'était à cause d'un homme du peuple

qui frappait avec fureur un enfant d'une dizaine d'années. La colère m'a

pris, j'ai empoigné l'homme au collet et je l'ai conduit au poste de la

rue Bréda. Là, les sergents de ville, après s'être assurés que l'enfant

était son fils, m'ont laissé entendre que je me mêlais de ce qui ne me

regardait pas, qu'un père avait bien le droit de corriger son fils si

l'enfant était indocile--et je suis parti avec ma veste--et sais-tu

pourquoi cela? Parce que si on avait donné suite à l'affaire, il aurait

fallu mettre dans le rapport que l'homme avait été arrêté par un

bourgeois et que le commissaire aurait flanqué un suif aux agents de

service dans la rue N.-D. de Lorette pour ne s'être pas trouvés là au

moment de l'affaire.....

Ton fils,

GUY.

8 mars 1875.

MA CHÈRE MÈRE,

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Nous allons, quelques amis et moi, jouer dans l'atelier de Leloir une

pièce \_absolument lubrique\_ où assisteront Flaubert et Tourgueneff.

Inutile de dire que cette œuvre est de nous. En fait d'œuvre, voici

une pièce de vers que j'ai faite dernièrement.

SOMMATION RESPECTUEUSE.

Je connaissais fort peu votre mari, madame;

Il était bête et laid, je n'en savais pas plus;

Mais on n'est pas fâché, quand on aime une femme,

Que le mari soit borgne, ou bancal, ou perclus.

Je sentais que cet être inoffensif et bête

Se trouvait trop petit pour être dangereux,

Qu'il pouvait demeurer debout entre nous deux,

Que nous nous aimerions au-dessus de sa tête.

Que m'importait, d'ailleurs. Mais un jour, contre moi,

Vous avez fait surgir ce grotesque bonhomme;

Vous parlez de mari, de devoirs, et de loi;

Quel époux avez-vous et quel devoir en somme?

Il est votre mari! De quel droit, s'il vous plaît?...

De par l'autorité. L'Église et votre mère.

Parents et loi, madame, et le prêtre et le maire

N'ont pas le droit d'unir la plus belle au plus laid.

Car Dieu donne à chacun celle qui lui ressemble,

Dieu protège et bénit les amours assortis,

Les hommes, de ses mains, par couples sont sortis;

Il les fait l'un pour l'autre et dit: «Vivez ensemble!»

Dieu qui créa l'esprit pour aimer la Beauté,

Dieu qui ne comprend pas qu'on discute et calcule

Le plus ou moins d'argent par la dot apporté,

N'avait point fait pour vous ce magot ridicule.

Quoi, pourriez-vous avoir un instant de remords?

Est-ce qu'on peut tromper cet avorton bonasse,

Eunuque, je suppose, et d'esprit et de corps,

Que le ciel, par dégoût, jeta seul de sa race.

Oui, quand Dieu contempla ce burlesque portrait,

Il rit et, par dédain, il lui permit de naître,

Mais le voyant si laid sur terre, il eut regret

Et n'osa pas créer de femme pour cet être.

Vous n'êtes pas la sienne... infâme préjugé!

Vous n'êtes pas liée à cet homme factice

Que le ciel destina, dans sa grande justice,

Pour les noirs du sérail ou les noirs du clergé.

Soufflez, gonflez de vent ce gendarme en baudruche,

Puéril épouvantail que sur l'amour on juche

Comme on met sur un arbre un mannequin de bois

Dont les oiseaux n'ont peur que la première fois.

Entre mes bras bientôt je vous aurai saisie;

Nous allons l'un vers l'autre irrésistiblement;

Qu'il reste entre nous deux ce bonhomme vessie,

Nous le ferons crever dans un embrassement.

Adieu, ma chère mère. Je t'embrasse de tout cœur, ainsi qu'Hervé; bien

des choses à tout le monde; compliments à Josèphe.

Ton fils,

GUY DE MAUPASSANT.

À SA MÈRE.

Paris, ce 20 septembre 1875.

Ce lundi.

J'ai reçu ta lettre ce matin, ma chère mère, et, comme j'ai aujourd'hui

quelques minutes de liberté, j'y réponds de suite.

Je vais d'abord te raconter ma journée d'hier, d'autant plus que j'ai

fait une excursion \_des plus remarquables\_.

Je suis parti samedi soir par le chemin de fer de Limours, et j'ai pris

mon billet pour Saint-Rémy, village situé à 8 lieues de Paris et près de

Chevreuse. J'avais avec moi un seul camarade, M....., un peintre et

marcheur intrépide. De Saint-Rémy nous gagnons Chevreuse où nous dînons,

après quoi nous faisons un tour le long..... le long de l'Yvette, qui

nous paraît fort jolie, et nous nous couchons. Hier, à 5 heures du

matin, nous étions debout. Nous allons d'abord visiter les ruines du

château de Chevreuse, qui sont pittoresques et bien placées sur une

hauteur dominant la vallée; puis (pardon du détail) nous achetons du

saucisson, du jambon, 2 livres de pain, du fromage et un verre, et nous

nous mettons en route. La vallée est jolie, avec des points de vue

ravissants et une puissance de végétation remarquable, mais cependant

j'avouerai que j'attendais mieux. Nous nous dirigeons ensuite vers

Cernay, dont on m'avait beaucoup vanté les vaux remplis de cascatelles.

J'ai vu en route une chose qui m'a fait croire que j'étais près du

Paradou.

Un parc, ou plutôt un chaos de verdure immense où on ne distinguait pas

une éclaircie, pas un point de vue ménagé: une infranchissable muraille

de feuilles. Nous avons suivi \_le mur d'enceinte pendant 5 kilomètres\_

et nous n'en apercevions pas le bout, et comme nous demandions à une

vieille à qui appartenait cette merveilleuse propriété, elle nous a

répondu d'un air rogue et indigné: «Tout le monde sait, Monsieur, que

c'est la propriété du duc de Luynes.» Notre demande était pourtant

naturelle; nous nous savions à 6 kilomètres du château de Dampierre, le

parc a donc 6 kilomètres de large!!! et une longueur? Nous arrivons

ensuite à Cernay et nous descendons dans la vallée; là j'ai été

véritablement ébloui par la merveilleuse beauté du paysage: j'apercevais

devant moi une adorable petite vallée dont tout le fond était un étang

planté de roseaux. Nous descendons dans les bois et nous touchons aux

cascatelles. Je doute que les fameux jardins de Frascati, dont tu m'as

si souvent parlé, soient aussi beaux que cette vallée: figure-toi

d'abord un bois avec des chênes d'une grosseur et d'une hauteur

improbables, sur nos têtes une voûte de feuilles, autour de nous des

roches rouges et grises, grosses comme des maisons, et une rivière

sautant de rocher, courant à droite et à gauche; j'ai pensé à certaines

descriptions de la \_Jérusalem Délivrée\_. Nous avons ensuite continué

notre chemin le long des étangs que nous avons suivis pendant 3 lieues

au milieu d'un paysage féerique, suivant le pied d'un coteau boisé où

les arbres s'interrompaient tout à coup pour faire place à ces immenses

rochers gris qui perçaient la terre de tous côtés. Une seule chose nous

troublait, c'était la quantité prodigieuse de reptiles qui fuyaient

devant nous. Pendant près de deux heures nous n'avons pas vu une maison,

pas rencontré un habitant; nous allions à la découverte, et nous avons

été obligés de boire de l'eau à la rivière en mangeant notre frugal

déjeuner. On nous a dit ensuite que personne ne visitait cette vallée à

cause de la difficulté d'accès: il faut être marcheur enragé pour aller

jusqu'au bout. Le dernier étang, plus petit que les autres, est entouré

d'un rideau de sapins: il est aussi sombre et désolé que les autres sont

gais et riants. Nous arrivons ensuite à Fargis. De là, nous allons à

Trappes par une affreuse grand'route, et nous allons voir l'étang de

Saint-Quentin. Ça c'est autre chose. Figure-toi une immense plaine, une

nappe d'eau dont nous n'avons pas vu les bouts, elle a 5 kilomètres de

long, des roseaux sur les bords, au milieu des centaines de poules

d'eau, et sur la berge des douzaines de chasseurs. Les poules d'eau

regardent les chasseurs, les chasseurs regardent les poules d'eau, et on

attend. De minute en minute un coup de fusil, c'est pour quelque

malheureuse poule qui s'est aventurée trop près des bords; immédiatement

un gamin se met à l'eau et rapporte la victime.

Nous avons gagné Versailles, puis Port-Marly, enfin Chatou à 9 h. 1/2,

et nous avons retrouvé là nos amis. Nous marchions depuis 5 heures

du matin et nous avions fait \_15 lieues\_, ou si tu aimes mieux

60 kilomètres, environ 70.000 pas!!! Nos pieds étaient en marmelade.

Pendant toute cette journée, j'étais poursuivi par une idée fixe,

j'avais chaud, j'étais couvert de poussière et je me disais: comme un

bain de mer me serait agréable. Pendant la seule partie laide de notre

promenade, c'est-à-dire de Fargis à Trappes, nous avons été poursuivis

par une pluie battante. Il avait fait beau jusque-là; nous avons eu

ensuite beau temps jusqu'à 7 heures du soir et alors une nouvelle

averse. Aujourd'hui le temps est à peu près remis et il fait très chaud.

Je crois que l'été sera bientôt au mois de décembre et l'hiver au mois

de juillet. On pourra probablement cette année prendre des bains de mer

jusqu'à la fin d'octobre. Y a-t-il encore beaucoup de monde à Étretat?

C'est moi qui n'apprécierais pas du tout un souper au clair de la lune

sur le galet d'Antifer. Oh! non, mais non.....

Ton fils,

GUY DE MAUPASSANT.

À SA MÈRE.

Paris, ce 6 octobre 1875.

Je m'imagine que tu dois te trouver bien isolée, ma chère mère, et

l'hiver qu'on annonce devoir être très dur m'épouvante beaucoup pour

toi.

Si seulement nous étions au mois de janvier, le cap terrible serait

doublé; quand les jours s'allongent, pour moi, on est sauvé. C'est

décembre qui me terrifie, le mois noir, le mois sinistre, le mois

profond, le minuit de l'année. On nous a déjà donné des lampes au

ministère, dans un mois nous ferons du feu. Je voudrais bien être au

jour où on l'éteindra.

J'ai été l'autre jour pour voir si Flaubert était revenu, et j'ai appris

qu'il n'habitait plus rue Murillo, mais faubourg Saint-Honoré, 240. Je

me suis rendu à cette nouvelle adresse, et là on n'a pas pu me dire

quand il viendrait. Comme je sais par L..... que Louis a été à Croisset

l'autre jour et qu'Émile a répondu que M. Flaubert n'était pas à

Croisset et qu'il ignorait où il se trouvait, je crains qu'il soit

malade et que pour cette raison, il ait refusé de recevoir Louis et

Leloir.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Maintenant, je te prie aussi d'aller à la mairie prier M. E..... de me

faire savoir de suite les renseignements suivants demandés par le

Ministère de la guerre. Comme j'étais parti avant le tirage au sort

(classe 1870) le maire d'Étretat a évidemment tiré pour moi; par suite,

dans quelle subdivision de région a eu lieu le tirage au sort? Quel

était mon numéro du registre matricule? Il m'est arrivé hier soir un

petit accident qui aurait pu avoir des suites, mais qui heureusement n'a

rien été, en me penchant trop près d'une bougie j'ai mis le feu à ma

barbe: j'ai arrêté de suite l'\_incendie\_ avec ma main, mais tout un côté

était flambé et il a fallu me raser ce qui m'ennuie beaucoup, car je

vais avoir l'ennui de la laisser repousser et c'est bien incommode et

bien laid pendant les trois premiers mois.

Je ne sais absolument de quelle façon arranger mon chapitre de la bonne

et du singe dans \_Héraclius\_[27] et je suis très embarrassé. Je commence

ma comédie \_Une répétition\_ et aussitôt qu'elle sera finie je ferai en

même temps que mes nouvelles de canotage une série de nouvelles

intitulée: \_Grandes misères des petites gens\_. J'ai déjà 6 sujets que je

crois très bons. Par exemple ce n'est pas gai. Adieu, ma chère mère, je

t'embrasse de tout cœur. Bien des choses à tout le monde.

Ton fils,

GUY DE MAUPASSANT.

[27] \_Héraclius\_ est une longue nouvelle dont nous avons lu le

manuscrit; elle fait partie des essais de jeunesse que nous ne

publions pas.

À ÉMILE ZOLA.

MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE ET DES BEAUX-ARTS.

Secrétariat.--1er bureau.

CHER MAÎTRE ET AMI,

Je viens vous demander un service que vous m'avez, du reste, promis le

premier: c'est de dire quelques mots de mon volume de vers dans votre

feuilleton du \_Voltaire\_. J'ai eu un article au \_Globe\_, un au

\_National\_, de Banville, deux citations fort élogieuses au \_Temps\_, un

article excellent au \_Sémaphore\_ de Marseille, un autre dans la \_Revue

politique et littéraire\_, des citations aimables dans \_le Petit

Journal\_, \_le XIXe Siècle\_, etc. et, hier soir, une conférence de

Sarcey.

La vente va bien, du reste, et la première édition est presque épuisée,

mais j'aurais besoin d'un bon coup d'épaule pour enlever les 200

exemplaires qui restent. La deuxième édition est prête.

Laffitte m'a demandé une nouvelle que je lui fais.--J'ai refusé de fixer

le prix, voulant vous consulter à ce sujet. Je viens, en outre, d'entrer

au \_Gaulois\_ ainsi que Huysmans. Nous donnerons chacun un article par

semaine et nous toucherons 500 francs par mois.

Je ne saurais vous dire combien je pense à Flaubert, il me hante et me

poursuit. Sa pensée me revient sans cesse, j'entends sa voix, je

retrouve ses gestes, je le vois à tout moment debout devant moi avec sa

grande robe brune, et ses bras levés en parlant. C'est comme une

solitude qui s'est faite autour de moi, le commencement des horribles

séparations qui se continueront maintenant d'année en année, emportant

tous les gens qu'on aime, ou qui sont nos souvenirs, avec qui nous

pouvions le mieux causer des choses intimes. Ces coups-là nous

meurtrissent l'esprit et nous laissent une douleur permanente dans

toutes nos pensées.

Adieu, mon cher maître et ami, croyez à mes sentiments bien affectueux

et bien dévoués et présentez, je vous prie, à Mme Zola mes compliments

empressés, respectueux.

GUY DE MAUPASSANT.

Étretat, ce mardi. [Janvier 1881.]

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

Je t'écris sur un coin de table dans notre petit salon. Les deux chiens

fort maigres, mais gais et bien portants, sont couchés à mes pieds,

Matho me dérange sans cesse en se frottant contre ma jambe. Daphné est

tout à fait guérie.

Quant à moi je me mouche, j'éternue, envahi par un affreux rhume de

cerveau, car j'ai voyagé toute la nuit par un froid de cinq degrés, et

je ne peux pas m'échauffer dans notre maison glacée. Le vent froid

souffle sous les portes, la lampe agonise, et le feu vif m'éclaire, un

feu qui grille la figure et n'échauffe pas l'appartement. Tous les

objets anciens sont autour de moi, mornes, navrants, aucun bruit ne

vient du village mort sous l'hiver. On n'entend pas la mer.

J'ai froid plus encore de la solitude de la vie que de la solitude de la

maison.

Je sens cet immense égarement de tous les êtres, le poids du vide. Et au

milieu de cette débandade de tout, mon cerveau fonctionne lucide, exact,

m'éblouissant avec le Rien éternel. Cela a l'air d'une phrase du père

Hugo: mais il me faudrait beaucoup de temps pour rendre mon idée claire

dans un langage précis. Ce qui me prouve une fois de plus que l'emphase

romantique tient à l'absence de travail.

Il fait très froid tout de même et il fait lamentable.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je ferme celle-ci bien vite, car la poste part à 6 heures, la terre

étant couverte de neige.

Pourvu que je ne sois pas bloqué ici.

Adieu, ma bien chère mère, je t'embrasse bien tendrement et longtemps de

tout mon cœur.

Ton fils,

GUY DE MAUPASSANT.

J'ai presque fini ma nouvelle sur les femmes de bordel à la première

communion. Je crois que c'est au moins égal à \_Boule de Suif\_, sinon

supérieur.

À SA MÈRE.

Saïda, vendredi. [Août 1881.]

Toujours un seul mot, ma bien chère mère, rien que pour te donner de mes

nouvelles qui sont excellentes. Je viens de pousser une pointe jusqu'aux

chotts sans avoir rencontré aucun Bou-Amama. Je pars dans une heure pour

Alger où je vais enfin trouver des lettres et des journaux, car je n'ai

rien reçu depuis mon départ de cette ville. Je supporte admirablement la

chaleur. Et je t'assure qu'elle était raide sur les hauts plateaux. Nous

avons voyagé un jour entier avec le siroco qui nous soufflait du feu

dans la figure. On ne pouvait plus toucher aux canons de nos fusils qui

nous brûlaient les mains. Sous toutes les pierres on trouvait des

scorpions. Nous avons rencontré des chacals, et des chameaux morts que

dépeçaient des vautours.

Un officier de zouaves dont nous avons rencontré le détachement en plein

désert m'a dit que Zola avait fait un article sur moi dans \_le Figaro\_.

À MADAME LECOMTE DU NOUY[28].

Hôtel de Catane; Ragusa, 15 mai 1884.

CHÈRE MADAME ET AMIE,

Je veux chaque jour vous écrire pour vous demander des nouvelles et de

vous et de votre famille; et puis le voyage prend toutes mes minutes. Je

me lève à quatre ou cinq heures du matin, et puis je roule en voiture et

je marche sur mes jambes. Je vois des monuments, des montagnes, des

villes, des ruines, des temples grecs étonnants en des paysages

bizarres, et puis des volcans, de petits volcans qui crachent de la

boue, et de grands volcans qui crachent du feu. Je vais partir dans une

heure pour faire l'ascension de l'Etna. Comment allez-vous? votre mari

est-il près de vous en ce moment? comment vont votre fils? votre mère?

votre frère? Votre père est-il revenu?

[28] A l'obligeance de Mme Lecomte du Nouy, nous devons communication

de la plupart des lettres que nous publions.

Je pense que je rentrerai à Paris dans quinze jours ou vingt jours. Et

puis j'irai un peu à Étretat, et puis en Auvergne, à Châtel-Guyon, car

mon estomac ne va guère et mes yeux ne vont pas du tout. Quant à mon

cœur, il marche avec une régularité d'horloge et je grimpe les

montagnes sans le sentir une seconde.

Écrivez-moi donc un mot à Rome, où je serai dans quelques jours chez le

comte Primoli, Palazzo Primoli, via Torre di Nina.

Je vous baise les mains, chère Madame et amie, en me rappelant au bon

souvenir de tous les vôtres.

GUY DE MAUPASSANT.

À MADAME LECOMTE DU NOUY.

Antibes, 2 mars 1886.

MADAME ET CHÈRE AMIE,

Que vous dirai-je d'ici? Je navigue, et je travaille surtout. Je fais

une histoire de passion très exaltée, très alerte, et très poétique. Ça

me change--et m'embarrasse. Les chapitres de sentiments sont beaucoup

plus raturés que les autres. Enfin ça vient tout de même; on se plie à

tout avec de la patience; mais je ris souvent des idées sentimentales,

très sentimentales et tendres, que je trouve, en cherchant bien! J'ai

peur que ça me convertisse au genre amoureux, pas seulement dans les

livres, mais aussi dans la vie; quand l'esprit prend un pli, il le

garde, et vraiment il m'arrive quelquefois en me promenant sur le cap

d'Antibes, un cap solitaire comme une lande en Bretagne, en préparant un

chapitre poétique au clair de lune, de m'imaginer que ces aventures-là

ne sont pas si bêtes qu'on le croirait.

Je vais assez souvent à Cannes, qui est aujourd'hui une cour ou plutôt

une basse-cour de Rois.--Rien que des Altesses et Tout ça règne dans les

Salons de leurs nobles sujets. Moi je ne veux plus rencontrer un prince,

plus un seul, parce que je n'aime pas rester debout des soirées

entières, et ces rustres-là ne s'asseyant jamais, laissent non seulement

les hommes, mais aussi \_toutes les femmes\_ perchées sur leurs pattes de

dindes de neuf heures à minuit, par respect de l'Altesse Royale.

Le prince X....., qui serait fort beau avec la blouse bleue du marchand

de porcs normand, bien qu'il ressemble à l'animal plutôt qu'au vendeur,

règne sur un peuple....., en face du comte....., un vrai serrurier, qui

règne sur un peuple de nobles, faux ou vrais. Cependant les.....

l'emportent de beaucoup en nombre et en fortune. Dans dix ans Cannes

sera..... ou ne sera pas.

A côté de ces 2 monarques on voit au moins cent altesses, roi de

Wurtemberg, grand-duc de Mecklembourg, duc de Bragance, etc., etc. La

société cannoise en est devenue folle. Il est facile de constater que ce

n'est pas par les Idées que périra la noblesse d'aujourd'hui comme son

aînée de 89. Quels crétins!!!

De temps en temps tous ces princes vont rendre visite à leur cousin

de..... Alors la scène change dès la gare. Les Altesses qui daignaient à

peine tendre un doigt, la veille, à leurs fidèles et très nobles

serviteurs, inclinés jusqu'à leurs genoux, sont bousculés par les

commissionnaires, coudoyés et poussés par des commis voyageurs, entassés

dans des wagons avec les hommes les plus communs, les plus grossiers et

les plus mal appris..... Et on s'aperçoit avec stupeur que, si on

n'était prévenu, il serait impossible de reconnaître la distinction

royale et la vulgarité bourgeoise; c'est là une comédie admirable,

admirable..... admirable..... que j'aurais un plaisir \_infini\_--vous

entendez \_infini\_--à raconter si je n'avais des amis, de très charmants

amis, parmi les fidèles de ces grotesques. Et puis le duc.....,

lui-même, est si gentil à mon égard que vraiment je ne peux pas: mais ça

me tente, ça me démange, ça me ronge..... En tous cas, cela m'a servi de

formuler ce principe qui est plus vrai, soyez-en convaincue, que

l'existence de Dieu.

Tout heureux qui veut garder l'intégrité de sa pensée, l'indépendance de

son jugement, voir la vie, l'humanité et le monde en observateur libre,

au-dessus de tout préjugé, de toute croyance préconçue et de toute

religion, doit s'écarter absolument de ce qu'on appelle les relations

mondaines, car la bêtise universelle est si contagieuse, qu'il ne

pourra fréquenter ses semblables, les voir et les écouter, sans être,

malgré lui, entraîné par leurs convictions, leurs idées et leur morale

d'imbéciles.

Enseignez cela à votre fils au lieu du catéchisme, et laissez-moi vous

baiser les mains.

MAUPASSANT.

Le roman auquel il est fait allusion dans cette lettre est

\_Mont-Oriol\_.

À M. MAURICE VAUCAIRE[29].

MONSIEUR,

Établir les règles d'un art n'est pas chose aisée, d'autant plus que

chaque tempérament d'écrivain a besoin de règles différentes. Je crois

que pour \_produire\_ il ne faut pas trop raisonner. Mais il faut regarder

beaucoup et songer à ce qu'on a vu. \_Voir\_: tout est là, et voir juste.

J'entends par voir juste, voir avec ses propres yeux et non avec ceux

des maîtres. L'originalité d'un artiste s'indique d'abord dans les

petites choses et non dans les grandes. Des chefs-d'œuvre ont été faits

sur d'insignifiants détails, sur des objets vulgaires. Il faut trouver

aux choses une signification qui n'a pas encore été découverte et

tâcher de l'exprimer d'une façon personnelle.

[29] M. Maurice Vaucaire avait adressé à Maupassant quelques vers en

lui demandant des conseils.

Celui qui m'étonnera en me parlant d'un caillou, d'un tronc d'arbre,

d'un rat, d'une vieille chaise, sera, certes, sur la voie de l'art et

apte, plus tard, aux grands sujets.

On a trop chanté les aurores, les soleils, les rosées et la lune, les

jeunes filles et l'amour, pour que les derniers venus n'imitent pas

toujours quelqu'un en touchant à ces sujets.

Et puis je crois qu'il faut éviter les inspirations vagues. L'art est

mathématique, les grands effets sont obtenus par des moyens simples et

bien combinés. Buffon a dit: «Le génie n'est qu'une longue patience.»

Je crois que le talent n'est qu'une longue réflexion, étant donné qu'on

a l'intelligence.

Certes, vous avez des dons poétiques, un esprit qui reçoit bien les

impressions, qui se laisse bien pénétrer par les objets et les idées. Il

ne vous faudrait, à mon humble avis, qu'une tension de réflexion pour

\_utiliser\_ pleinement vos moyens en évitant surtout les \_pensées\_ dites

poétiques, et en cherchant la poésie dans les choses précises ou

méprisées où peu d'artistes ont été la découvrir.

Mais surtout, surtout, n'imitez pas, ne vous rappelez rien de ce que

vous avez lu; oubliez tout, et (je vais dire une monstruosité que je

crois absolument vraie), pour devenir bien personnel, n'admirez

personne.

Il est difficile, en cinquante lignes, de parler de ces choses sans

avoir l'air pédant, et je m'aperçois que je n'ai pas évité l'écueil.--Je

vous serre cordialement la main.

GUY DE MAUPASSANT.

MON CHER CONFRÈRE,

J'espérais vivement et vainement n'être point cité parmi ceux qui ont

refusé la croix. Votre article me démontre que j'ai eu tort d'espérer

cela. J'ai lu d'ailleurs des échos et reçu des lettres qui me prouvent

qu'on a fait, à ce sujet, quelque bruit. Je n'y suis pour rien et

j'ignore qui a répandu la nouvelle un peu erronée qui court.

On ne m'a point proposé la croix; on m'a interrogé seulement pour le cas

où le ministre songerait à moi. J'ai répondu que je considérais comme

une grossièreté de refuser une distinction très recherchée et très

respectable--mais j'ai prié qu'on ne me l'offrît point et qu'on demandât

au ministre de m'oublier.

J'ai toujours dit, tous mes amis en pourraient témoigner, que je

désirais rester en dehors de tous les honneurs et de toutes les

dignités. J'ai eu soin de le répéter souvent, et depuis fort longtemps,

afin qu'on ne me suspectât point d'arrière-pensée à un moment donné.

Quant à mes raisons, elles sont trop nombreuses pour être écrites.

Une seule suffirait, d'ailleurs: je n'admets point de hiérarchie

officielle dans les lettres. Nous sommes ce que nous sommes sans avoir

besoin d'être classés.

Si la Légion d'honneur n'avait point de degrés je la comprendrais

davantage, mais les grades constituent une échelle de mérite vraiment

par trop fantaisiste.

Vous avez cité Edmond de Goncourt. Peut-on contester sa haute valeur et

surtout son influence sur la littérature contemporaine? Personne,

peut-être, n'en eut plus que lui.

Or, il demeure chevalier de la Légion d'honneur, tandis que les grades

supérieurs sont réservés sans doute à ses élèves.

Quand on est décidé à ne jamais rien solliciter de personne, il vaut

mieux vivre sans titres honorifiques, car si on en obtient un, par

hasard, sans intrigue, on est presque certain d'en rester là, et.....,

quand on prend du ruban, on n'en saurait trop prendre.

Cette raison n'est peut-être pas la meilleure, mais quand on n'a point

envie d'une chose, la moindre raison vous décide à ne la point demander,

et à empêcher qu'on vous la donne. Je tenais cependant à vous dire,

après votre article, que j'ai, pour la Légion d'honneur, un grand

respect, et je ne voudrais point qu'on crût le contraire.

Recevez, Monsieur et cher Confrère, l'assurance de mes sentiments

dévoués.

GUY DE MAUPASSANT.

Nous avons trouvé cette lettre, surchargée de ratures, dans les

papiers personnels de Guy de Maupassant.

Rome, 15 avril 1886.

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

Je viens de trouver ta lettre à la poste et je suis ravi de ce que tu me

dis au sujet de Sardou.

J'ai quitté Venise sans regrets, bien que j'aie admiré passionnément les

Véronèse et ce merveilleux, cet inimitable plafonnier qu'on nomme

Tiepolo: un des plus grands artistes du monde et le plus gracieux de

tous, sans aucun doute.

Je n'ai trouvé aucune Danaé. On voit bien au palais des Doges la \_copie\_

de la Danaé de Véronèse, dont l'original est à Bruxelles. Voilà tout. Il

y a eu ici, en effet, une Danaé attribuée au Titien, puis reconnue

fausse, et qu'on promène en ce moment par le monde en cherchant à la

vendre, le gouvernement italien n'ayant pas mis son \_veto\_.

Où était donc la tienne?

Je trouve Rome horrible. Le \_Jugement dernier\_ de Michel-Ange a l'air

d'une toile de foire, peinte pour une baraque de lutteurs par un

charbonnier ignorant, c'est l'avis de G..... et celui des élèves de

l'École de Rome, avec qui j'ai dîné hier. Ils ne comprennent pas la

légende d'admiration qui entoure cette croûte.

Les Loges de Raphaël sont fort belles, mais peu émouvantes. Saint-Pierre

est assurément le plus grand monument de mauvais goût qu'on ait jamais

construit. Dans les musées, rien--qu'un admirable Vélasquez. Comme c'est

loin de Venise et de Florence comme collection d'art!

Les thermes de Caracalla ont une grandeur vraiment imposante.

Je pars demain pour Naples, d'où je t'écrirai.

Je t'embrasse de tout mon cœur, ma bien chère mère, et je serre

cordialement la main d'Hervé.

Ton fils,

GUY DE MAUPASSANT.

Châtel-Guyon, samedi. [Août 1886.]

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

Je viens de faire tant d'excursions que je n'ai pas trouvé une

demi-heure pour t'écrire.

J'ai vu Châteauneuf, le plus joli coin d'Auvergne que je

connaisse,--vallée profonde au milieu de superbes rochers,--puis

Pontgibaud, autre vallée moins jolie, puis, au-dessus de Volvic, le

cratère de la Nachère, d'où l'on a un horizon extraordinaire sur la

Limagne et sur le haut plateau d'où surgissent les puys. Ils sortent de

ce plateau comme des clous énormes à tête tronquée.

Je ne fais rien que préparer tout doucement mon roman. Ce sera une

histoire assez courte et très simple dans ce grand paysage calme; cela

ne ressemblera guère à \_Bel-Ami\_.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il y a beaucoup de monde ici, car Potain a adopté cette station, mais on

s'y ennuie d'une façon si formidable que la plupart des malades n'y

reviendront pas, malgré le bien que leur font les eaux.

Quant à moi, je compte partir mardi soir pour arriver jeudi à Étretat.

J'ai grand besoin de travailler. Il est probable que j'irai à Cannes, ou

à Nice si tu es à Nice, de fort bonne heure, pour y écrire d'un trait le

roman que je prépare ici afin de l'avoir fini pour l'été prochain et

d'avoir libre tout cet été-là pour circuler.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Adieu, ma bien chère mère; je t'embrasse mille fois de tout mon cœur.

Bonne poignée de main à Hervé.

Ton fils,

GUY DE MAUPASSANT.

À MADAME LECOMTE DU NOUY.

Yacht \_Bel-Ami\_, novembre 1886.

MA CHÈRE AMIE,

Moi aussi, je vis dans une solitude absolue. Je travaille et je navigue,

voilà toute ma vie. Je ne vois personne, personne, ni le jour, ni le

soir. Je suis dans un bain de repos, de silence, dans un bain d'adieu.

Je ne sais pas du tout quand je reviendrai à Paris. Je voudrais bien

travailler tout l'hiver pour être un peu libre tout l'été. Paris ne me

dit rien d'ailleurs. Vous, ne viendrez-vous point à Villefranche?

J'irais vous y voir avec mon yacht, sans vous proposer de promenade en

mer, car je sais que cela ne vous plaît guère. Dites-moi jusqu'à quelle

époque vous resterez à Paris pour que je fasse coïncider mon apparition

dans cette ville avec le séjour que vous y ferez. Merci de vos gentilles

lettres et de toutes les nouvelles que vous me donnez. Si vous avez une

minute, écrivez-moi, et pardonnez-moi de vous répondre si peu, je n'y

vois plus, tant j'ai fatigué mes yeux. Donnez vos mains. Je vous baise

aussi les pieds.

MAUPASSANT.

Et j'embrasse Pierre.

À MADAME LECOMTE DU NOUY.

Chalet des Alpes, Antibes, 30 décembre 1886.

MA CHÈRE AMIE,

Merci mille fois. J'ai reçu la charmante épingle. Vous allez recevoir, à

votre tour, un bracelet. Pardonnez-moi s'il n'est pas neuf; voici son

histoire. Une femme qui fut belle, riche et heureuse, aujourd'hui

vieille, ruinée et cruellement frappée de toutes façons, restée

d'ailleurs fort honorable, m'a écrit pour me demander un entretien. Elle

habite Nice et me priait de la protéger pour obtenir un petit emploi.

Comme je l'interrogeais avec beaucoup d'intérêt, elle se mit à parler

avec confiance, me conta sa vie et sa profonde misère, son abominable

misère.

Je lui offris de l'argent qu'elle refusa, mais elle me dit: «Avez-vous

une amie assez intime pour lui offrir un bracelet que j'ai porté, en lui

disant d'où il vient, sans me nommer, bien entendu, et en lui répétant

surtout qu'il a appartenu à une honnête femme, à une très malheureuse et

très honnête femme? Dans ce cas, je veux bien vous vendre ma gourmette

en or.»

J'ai donc acheté cette gourmette, à laquelle elle a voulu ajouter un

très vilain petit médaillon. J'ai acheté un écrin et je vous envoie le

tout.

J'ai pensé que cela ne vous déplairait pas. Je vous baise les mains, en

vous envoyant tous mes souhaits pour vous, pour Pierre, pour vos parents

et pour «Filles du monde».

GUY DE MAUPASSANT.

Paris, novembre 1887.

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

Je vais peut-être me trouver forcé de rester à Paris plus longtemps que

je n'avais pensé, et je demeure en tout cas fort embarrassé.

En présence des événements qui nous menacent au printemps, Ollendorff

veut mettre en vente \_Pierre et Jean\_ le 3 janvier et non le 20. De

sorte que je vais me trouver peut-être dans la nécessité de rester

jusque-là, et de ne pas faire un second voyage à Paris comme je le

pensais, mes finances ne me permettant plus aucune dépense superflue.

Une fois \_Pierre et Jean\_ lancé, j'irai à Cannes pour le reste de

l'hiver.

\_Pierre et Jean\_ aura un succès littéraire, mais non pas un succès de

vente. Je suis sûr que le livre est bon, je te l'ai toujours écrit; mais

il est cruel, ce qui l'empêchera de se vendre. Il faut donc que j'avise

à gagner ma vie sans trop compter sur la librairie et je vais essayer du

théâtre que je considère comme un métier, afin d'écrire mes livres

absolument à ma guise sans me préoccuper le moins du monde de ce qu'ils

deviendront. Si je peux réussir au théâtre je dors tranquille, sans

abuser d'ailleurs de ce trafic pseudo-littéraire.

Je vais très bien en ce moment, car mon logis est terriblement chauffé.

Je compte aller à Étretat dans une dizaine de jours. Il faudra que j'y

reste au moins quatre jours pour ne rien oublier. Je pense bien dès mon

retour à Cannes que je louerai l'appartement Pierrugues, qui ne me

déplaît pas et qui ne mangera pas trop de meubles.

On est très préoccupé des événements politiques et surtout des menaces

du côté de l'Allemagne. Je crois qu'Ollendorff a raison de mettre en

vente \_Pierre et Jean\_ dès les premiers jours de janvier, car on peut

espérer à ce moment 15 jours ou 3 semaines de tranquillité. Mais après?

\_Mensonges\_, de Bourget, a un grand succès littéraire, mais la vente est

contrariée par toutes ces inquiétudes qui oppressent le public. On dit

que \_La Terre\_, en volume, a beaucoup de puissance et d'ampleur. Seuls

les théâtres sont en pleine vogue et gagnent beaucoup, car il faut bien

passer ses soirées quelque part. J'y vais en ce moment pour apprendre un

peu ce que c'est, et je m'aperçois que c'est une éducation à faire

entièrement. Je suis en train de dégager les fonds du monument Flaubert

et ce n'est pas facile, Lapierre les ayant placés à la Banque de France;

s'il mourait nous serions plongés en des difficultés innombrables.

Adieu, ma chère mère, je t'embrasse de tout mon cœur. Mille choses au

ménage Hervé.

Ton fils,

GUY.

Paris, mai 1888.

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

Depuis mon retour je fais des courses, des démarches et des visites, de

sorte que je n'ai pu encore penser au travail. Je compte d'ailleurs

aller à Étretat dans quelque temps pour voir si aucune bêtise n'a été

faite. Mon procès[30] se trouve retardé indéfiniment et va me créer de

nouveaux ennuis. L'avocat du \_Figaro\_, Lachaud, malade depuis quelque

temps, vient d'être atteint de paralysie partielle et d'un commencement

de ramollissement, dit-on, de sorte que Straus et moi sommes bien

embarrassés. Nous allons cependant mettre en demeure \_le Figaro\_ de

faire plaider M. Lachaud, ce qui est difficile, ou de choisir un autre

avocat. En dehors de cela, rien de neuf. Il fait tiède et il pleut de

temps en temps, ce sont des alternatives de boue et de soleil. Je

prépare tout doucement mon nouveau roman[31], et je le trouve très

difficile, tant il doit avoir de nuances, de choses suggérées et non

dites. Il ne sera pas long, d'ailleurs, il faut qu'il passe devant les

yeux comme une vision de la vie terrible, tendre et désespérée. Nous

sommes en pleine crise de librairie. On n'achète plus de livres. Je

crois que les réimpressions à bon marché, les innombrables collections à

40c jetées dans le public tuent le roman. Les libraires n'ont plus en

montre et ne vendent plus que ces petits livres propres pour le prix.

[30] \_Le Figaro\_ avait publié la préface de \_Pierre et Jean\_, après

avoir supprimé quelques phrases, sans avoir l'autorisation de

l'auteur.

[31] \_Fort comme la Mort.\_

Donne-moi des nouvelles le plus que tu pourras, ne fût-ce que par quatre

lignes.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Si tu veux que je t'envoie quelques livres, dis-le moi, je choisirai les

moins embêtants parmi ceux que je reçois. Je sais que tu ne lis que très

peu, mais peut-être pourrais-tu en parcourir quelques pages. Cela

m'inquiète tellement de te sentir si seule, si tourmentée et si malade,

que je cherche sans cesse ce qui pourrait te distraire un peu. Hélas! ce

n'est pas facile à trouver.

Adieu, ma bien chère mère, je t'embrasse bien tendrement.

Ton fils,

GUY.

Étretat, 1889.

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Le pays que je viens de visiter est un des plus beaux qu'on puisse voir.

Des vallées immenses enfermées en des montagnes portant de gigantesques

forêts de pins et de hêtres. Le long de toutes ces pentes,

d'innombrables sources, torrents, ruisseaux. Au fond de toutes ces

vallées, des lacs.

En somme, de l'eau, de l'eau, encore de l'eau qui court, qui tombe, qui

glisse, qui rampe; des cascades, des rivières sous l'herbe, sous les

mousses les plus belles que j'ai vues, de l'eau, partout de l'eau, une

humidité froide, pénétrante, légère, car l'air est vif, le pays étant

fort élevé.

J'ai eu des douleurs de rhumatisme, mais mon estomac allait bien mieux

au bout de quatre jours.

Mes jambes étaient redevenues élastiques, bien que je souffrisse de

crampes dans les mains et dans les épaules.

Aujourd'hui, à peine revenu à Étretat, je suis repris de migraine, de

faiblesse et d'impatience nerveuses. Le travail m'est absolument

impossible. Dès que j'ai écrit dix lignes je ne sais plus du tout ce que

je fais, ma pensée fuit comme l'eau d'une écumoire. Le vent ici ne cesse

pas et je ne laisse jamais éteindre mon feu. Je voudrais bien que le

jardin public qu'on va faire contre moi me permît de vendre cette

maison.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Adieu, ma bien chère mère, je t'embrasse de tout mon cœur.

Ton fils,

GUY.

Le pays décrit au début de cette lettre est Gérardmer.

Paris, juillet 1890.

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je t'enverrai un tas d'articles sur \_Notre Cœur\_, dès que j'aurai pu

remercier les journalistes. Tu me les renverras. La publication dans la

\_Revue\_ fait tout de même du tort à la vente. Les gros libraires de

Paris me disent que parmi mes acheteurs fidèles 6 sur 10 l'ont lu dans

la \_Revue\_ et ne prennent pas le volume. Un autre inconvénient est

celui-ci. Tout le bruit--et il a été énorme--se fait au moment de

l'apparition dans la \_Revue des Deux-Mondes\_; et on a fini d'en parler

quand le volume arrive. Malgré tout cela la vente marche, quoique

ralentie, et elle passera, je crois, celle de \_Fort comme la Mort\_, qui

est à trente-deux mille. Ça a été cependant une excellente chose, en

principe, pour moi que \_Notre Cœur\_ dans la \_Revue\_.

Le public spécial de ce périodique me connaît, et m'achètera plus tard.

J'y ai gagné des lecteurs.

Je t'embrasse bien tendrement, ma très chère mère. J'embrasse Simone.

Mille choses à Marie-Thérèse.

Ton fils,

GUY.

Je ne couche pas encore rue Boccador, où on porte, chaque jour, mes

meubles. Ce sera joli et confortable. Je m'y installe samedi, mais j'y

passe mes journées.

Constantine, octobre 1890.

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

Nous voici arrivés à Constantine après dix-huit heures de chemin de fer.

Le voyage s'est bien passé, sans trop de fatigue. Nous partirons demain

matin pour Biskra et nous y serons le même soir. C'est là que j'espère

goûter le désert, car ce pays a vraiment pour moi une saveur unique. Il

n'y manque que des logements confortables. Je commence à sentir vraiment

l'influence bienfaisante de la chaleur après quelques troubles

d'acclimatation bien plus légers d'ailleurs que ceux d'Aix. Mais c'est

un long séjour qu'il me faudrait ici. Je t'ai envoyé par la poste des

photographies de Biskra, et je suis bien certain qu'en les voyant, tu

seras presque au regret de n'avoir pas loué là plutôt qu'à Nice.

Nous avons un nouveau compagnon de voyage, M. Pichot, directeur de la

\_Revue britannique\_, grand ami de la princesse Mathilde. C'est un

aimable homme, confortable et bien élevé.

Mme X..... qui a été un peu souffrante pendant quelques jours va mieux,

et je crois que ce pays lui a donné vraiment une forte impression. Elle

en redoute un peu le soleil, car celui d'ici est un ogre qui mange tout.

L'Afrique est bien la terre préférée de cet astre devenu féroce de

l'autre côté de la mer. Nous allons, d'hôtel en hôtel, en geignant sur

les chambres et sur les nourritures. Le bruit du port d'Alger sous mes

fenêtres m'a rappelé l'avenue Victor-Hugo, mais une avenue Victor-Hugo

formidable, avec des trains, des sirènes de transatlantiques, des grues

à vapeur et des Arabes de somme chargeant et déchargeant des paquebots.

Nous avons dîné chez M. Tirman dont la cour et le palais m'ont fait

songer à un roi d'Yvetot africain. Il ne manquait aux invités, députés,

magistrats, etc., que de chanter, au dessert, des chansons arabes. Les

dames du cru étaient deux. Aucun désir ne pouvait venir d'augmenter leur

famille. J'avais pour voisine une baronne jaune, hystérique et maigre,

décolletée dans le dos jusqu'aux jambes. La discrétion relative du

devant indiquait plutôt de la prudence que de la pudeur.

Des envies de rire me faisaient mal comme des crises d'estomac. Le

dîner, d'ailleurs, ne pouvait consoler des voisinages.

Adieu, ma bien chère mère, je t'embrasse de tout mon cœur, très

tendrement.

J'embrasse la petite Simone et j'envoie à Marie-Thérèse mes plus

affectueuses pensées.

Ton fils, GUY.

Paris, mars 1891.

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

La 1re de \_Musotte\_ a lieu mercredi. Je crois que cela marchera bien,

sans être une pièce remarquable. Les acteurs sont bons et jouent bien.

Occupe-toi, n'est-ce pas, de me découvrir un petit logement pour moi pas

trop près de la mer. Je partirais peut-être vers le 20 mars si tu

trouvais.

Cet hiver du pôle a été affreux; tout mon jardin d'Étretat a été perdu,

les lauriers étant tous morts.

Je veux essayer l'action du premier printemps dans le Midi, marcher et

naviguer, finir mon roman pour mai. J'en ai fait très peu, mais il sera

court, puis me reposer ensuite.

Je sais que vous avez en ce moment là-bas des temps magnifiques. Il fait

beau à Paris, mais ça ne sent pas encore du tout le réveil de la terre.

Quand j'aurai fini l'\_Angelus\_[32], je ferai tout doucement ma pièce

d'\_Yvette\_[33].

[32] L'\_Angelus\_ ne fut jamais achevé.

[33] Les six premiers feuillets seulement de cette pièce furent

écrits; nous les avons trouvés dans les papiers personnels de

l'auteur.

Adieu, ma bien chère mère, je t'embrasse de tout mon cœur. J'embrasse

Simone. Bien des choses affectueuses à Marie-Thérèse.

Ton fils,

GUY.

Paris, mars 1891.

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il fait ici un temps affreux. La neige voltige encore dans l'air, le

thermomètre descend toutes les nuits à 2 ou 3 degrés au-dessous de zéro.

C'est horrible. Mon influenza m'a fait assez de mal. Quelle horrible

maladie!

Je suis à la fin tout à fait, mais j'ai eu une mauvaise période. Rien de

nouveau.

Cet affreux hiver m'a tellement lassé et fatigué, que si je trouve

quelque chose de chaud à Nice pour l'hiver prochain, je ne passerai pas

de si longues périodes dans le Nord.

On me dit qu'il ne fait pas trop beau non plus en ce moment dans le

Midi. Est-ce-vrai?

J'ai un besoin fou de soleil et d'air pur.

Je t'embrasserai dans bien peu de jours, ma bien chère mère, car

j'espère toujours pouvoir partir dimanche. Je compte passer à Nice avril

et mai. Juin à Paris, car c'est le plus joli mois de cette ville. Puis

je reviendrai prendre mon bateau pour aller sur les côtes d'Espagne ou

pour rôder sur celles de France. Il est certain maintenant que mon roman

ne paraîtra qu'à l'automne, mais \_Musotte\_ me permet d'attendre.

Je suis joyeux et content de te revoir, et je t'envoie tous mes baisers

à pleins bras.

J'embrasse Simone et je dis mille choses affectueuses à Marie-Thérèse.

Ton fils,

GUY.

MA BIEN CHÈRE MÈRE,

Le docteur M....., membre de l'Académie, est celui qui vient d'écrire et

va présenter à cette Académie un rapport violent et plein de faits dont

les journaux ont déjà parlé sur la cocaïne.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Cet homme est charmant et me connaît comme s'il était mon proche parent.

Intérêt de lecteur pour l'écrivain.

Il sait toute ma vie comme moi-même, ma vie de canotier, car il a une

maison à Villennes et connaît beaucoup Zola.

Il a vu ma maison d'Étretat, sait mon existence à Paris et, possédant un

pied-à-terre à Théoule, m'a vu dans le Midi souvent.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Or, avant-hier, comme je n'avais pu aller le voir, il arrive chez moi.

C'est un vieux bien entendu.

Il me dit:--«Allons causons. Puisque j'ai la chance de vous rencontrer,

ce que je désire depuis longtemps, je vais vous donner des conseils de

sage, car vous avez mené une vie de travail qui aurait tué dix hommes

ordinaires. Il y a longtemps que je le pense et que je voulais vous

prévenir. Vous avez publié 27 volumes en dix ans, ce labeur fou a mangé

votre corps. Le corps se venge aujourd'hui et vous immobilise dans

votre activité cérébrale. Il vous faut un très long repos et complet,

monsieur. Je vous parle comme je ferais à mon fils. Ce que vous m'avez

raconté de vos projets ne me dit rien de bon. Que comptez-vous faire? Il

faut d'abord quitter Paris. Ne retournez pas à Nice, c'est une ville

énervante comme aucune autre, en été, le port est un enfer, le mont

Boron également.»

J'ai parlé de mon bateau. Il m'a dit:

«Je le connais. Je le trouve très joli. C'est un charmant joujou, pour

un garçon bien portant qui se promène en promenant des amis, mais ce

n'est pas une habitation de repos pour un homme fatigué de corps et

d'esprit comme vous.

«Par les beaux jours, c'est l'immobilité sous le soleil éclatant sur un

pont brûlant, à côté d'une voile éblouissante. Par les autres jours,

c'est une inhabitable demeure sous la pluie, dans les petits ports.

«Il serait deux ou trois fois plus grand et confortable comme un logis,

je vous dirais allez-y. Ou bien, vous seriez dans un pays presque sans

maisons, au bord de la mer et boisé, et seul, je vous dirais:

Servez-vous tous les jours de ce bateau, mais ne vivez pas dessus sans

autre domicile. Je vous voudrais \_très isolé\_, dans un pays \_très sain\_,

ne pensant à rien, ne faisant rien, et surtout ne prenant aucun

médicament d'aucune sorte. Rien que de l'eau froide.»

Voilà!..... Quant à moi, j'hésite tout à fait. Je ne sais plus que

faire. J'ai envie pourtant d'essayer de la mer. Si cela ne réussit pas,

j'irai dans les Pyrénées qu'on me recommande beaucoup. Nous causerons de

ça dans quelques jours. En tous cas je fais faire pour mon bateau une

tente très épaisse couvrant tout le pont qui m'assurera dedans un asile,

petit, mais frais, quel que soit le soleil dans les ports. En mer, si

nous marchons par des jours trop chauds, je resterai dans l'intérieur

comme dans un petit salon bleu où je pourrai sommeiller comme chez moi.

Dans les petits ports qui me plairaient, je passerais huit jours, en me

promenant surtout dans les ports d'Espagne, après un essai assez long

sur la côte de Provence pour être tout à fait renseigné.

J'attendrai que le temps soit tout à fait beau pour partir. Je passerai

quelques jours à Nice, puis je prendrai la mer, en excursionnant

beaucoup à pied sur les côtes.

A bientôt, ma bien chère mère, je t'embrasse de tout mon cœur.

J'embrasse Simone, mille amitiés à ma belle-sœur.

Ton fils,

GUY.

BOULE DE SUIF.

Pendant plusieurs jours de suite des lambeaux d'armée en déroute avaient

traversé la ville. Ce n'était point de la troupe, mais des hordes

débandées. Les hommes avaient la barbe longue et sale, des uniformes en

guenilles, et ils avançaient d'une allure molle, sans drapeau, sans

régiment. Tous semblaient accablés, éreintés, incapables d'une pensée ou

d'une résolution, marchant seulement par habitude, et tombant de fatigue

sitôt qu'ils s'arrêtaient. On voyait surtout des mobilisés, gens

pacifiques, rentiers tranquilles, pliant sous le poids du fusil; des

petits moblots alertes, faciles à l'épouvante et prompts à

l'enthousiasme, prêts à l'attaque comme à la fuite; puis, au milieu

d'eux, quelques culottes rouges, débris d'une division moulue dans une

grande bataille; des artilleurs sombres alignés avec ces fantassins

divers; et, parfois, le casque brillant d'un dragon au pied pesant qui

suivait avec peine la marche plus légère des lignards.

Des légions de francs-tireurs aux appellations héroïques: «les Vengeurs

de la Défaite--les Citoyens de la Tombe--les Partageurs de la

Mort»--passaient à leur tour, avec des airs de bandits.

Leurs chefs, anciens commerçants en draps ou en graines, ex-marchands de

suif ou de savon, guerriers de circonstance, nommés officiers pour leurs

écus ou la longueur de leurs moustaches, couverts d'armes, de flanelle

et de galons, parlaient d'une voix retentissante, discutaient plans de

campagne, et prétendaient soutenir seuls la France agonisante sur leurs

épaules de fanfarons; mais ils redoutaient parfois leurs propres

soldats, gens de sac et de corde, souvent braves à outrance, pillards et

débauchés.

Les Prussiens allaient entrer dans Rouen, disait-on.

La Garde nationale qui, depuis deux mois, faisait des reconnaissances

très prudentes dans les bois voisins, fusillant parfois ses propres

sentinelles, et se préparant au combat quand un petit lapin remuait sous

des broussailles, était rentrée dans ses foyers. Ses armes, ses

uniformes, tout son attirail meurtrier, dont elle épouvantait naguère

les bornes des routes nationales à trois lieues à la ronde, avaient

subitement disparu.

Les derniers soldats français venaient enfin de traverser la Seine pour

gagner Pont-Audemer par Saint-Sever et Bourg-Achard; et, marchant après

tous, le général, désespéré, ne pouvant rien tenter avec ces loques

disparates, éperdu lui-même dans la grande débâcle d'un peuple habitué à

vaincre et désastreusement battu malgré sa bravoure légendaire, s'en

allait à pied, entre deux officiers d'ordonnance.

Puis un calme profond, une attente épouvantée et silencieuse avaient

plané sur la cité. Beaucoup de bourgeois bedonnants, émasculés par le

commerce, attendaient anxieusement les vainqueurs, tremblant qu'on ne

considérât comme une arme, leurs broches à rôtir ou leurs grands

couteaux de cuisine.

La vie semblait arrêtée; les boutiques étaient closes, la rue muette.

Quelquefois un habitant, intimidé par ce silence, filait rapidement le

long des murs.

L'angoisse de l'attente fait désirer la venue de l'ennemi.

Dans l'après-midi du jour qui suivit le départ des troupes françaises,

quelques uhlans, sortis on ne sait d'où, traversèrent la ville avec

célérité. Puis, un peu plus tard, une masse noire descendit de la côte

Sainte-Catherine, tandis que deux autres flots envahisseurs

apparaissaient par les routes de Darnetal et de Boisguillaume. Les

avant-gardes des trois corps, juste au même moment, se joignirent sur la

place de l'Hôtel-de-Ville; et, par toutes les rues voisines, l'armée

allemande arrivait, déroulant ses bataillons qui faisaient sonner les

pavés sous leur pas dur et rythmé.

Des commandements criés d'une voix inconnue et gutturale montaient le

long des maisons qui semblaient mortes et désertes, tandis que, derrière

les volets fermés, des yeux guettaient ces hommes victorieux, maîtres de

la cité, des fortunes et des vies, de par le «droit de guerre». Les

habitants, dans leurs chambres assombries, avaient l'affolement que

donnent les cataclysmes, les grands bouleversements meurtriers de la

terre, contre lesquels toute sagesse et toute force sont inutiles. Car

la même sensation reparaît chaque fois que l'ordre établi des choses est

renversé, que la sécurité n'existe plus, que tout ce que protégeaient

les lois des hommes ou celles de la nature se trouve à la merci d'une

brutalité inconsciente et féroce. Le tremblement de terre écrasant sous

les maisons croulantes un peuple entier; le fleuve débordé qui roule les

paysans noyés avec les cadavres des bœufs et les poutres arrachées aux

toits, ou l'armée glorieuse massacrant ceux qui se défendent, emmenant

les autres prisonniers, pillant au nom du Sabre et remerciant un Dieu au

son du canon, sont autant de fléaux effrayants qui déconcertent toute

croyance à la Justice Éternelle, toute la confiance qu'on nous enseigne

en la protection du Ciel et en la raison de l'Homme.

Mais à chaque porte des petits détachements frappaient, puis

disparaissaient dans les maisons. C'était l'occupation après l'invasion.

Le devoir commençait pour les vaincus de se montrer gracieux envers les

vainqueurs.

Au bout de quelque temps, une fois la première terreur disparue, un

calme nouveau s'établit. Dans beaucoup de familles, l'officier prussien

mangeait à table. Il était parfois bien élevé, et, par politesse,

plaignait la France, disait sa répugnance en prenant part à cette

guerre. On lui était reconnaissant de ce sentiment; puis on pouvait, un

jour ou l'autre, avoir besoin de sa protection. En le ménageant on

obtiendrait peut-être quelques hommes de moins à nourrir. Et pourquoi

blesser quelqu'un dont on dépendait tout à fait? Agir ainsi serait moins

de la bravoure que de la témérité.--Et la témérité n'est plus un défaut

des bourgeois de Rouen, comme au temps des défenses héroïques où

s'illustra leur cité.--On se disait enfin, raison suprême tirée de

l'urbanité française, qu'il demeurait bien permis d'être poli dans son

intérieur pourvu qu'on ne se montrât pas familier, en public, avec le

soldat étranger. Au dehors on ne se connaissait plus, mais dans la

maison on causait volontiers, et l'Allemand demeurait plus longtemps,

chaque soir, à se chauffer au foyer commun.

La ville même reprenait peu à peu de son aspect ordinaire. Les Français

ne sortaient guère encore, mais les soldats prussiens grouillaient dans

les rues. Du reste, les officiers de hussards bleus, qui traînaient

avec arrogance leurs grands outils de mort sur le pavé, ne semblaient

pas avoir pour les simples citoyens énormément plus de mépris que les

officiers de chasseurs, qui, l'année d'avant, buvaient aux mêmes cafés.

Il y avait cependant quelque chose dans l'air, quelque chose de subtil

et d'inconnu, une atmosphère étrangère intolérable, comme une odeur

répandue, l'odeur de l'invasion. Elle emplissait les demeures et les

places publiques, changeait le goût des aliments, donnait l'impression

d'être en voyage, très loin, chez des tribus barbares et dangereuses.

Les vainqueurs exigeaient de l'argent, beaucoup d'argent. Les habitants

payaient toujours; ils étaient riches d'ailleurs. Mais plus un négociant

normand devient opulent et plus il souffre de tout sacrifice, de toute

parcelle de sa fortune qu'il voit passer aux mains d'un autre.

Cependant, à deux ou trois lieues sous la ville, en suivant le cours de

la rivière, vers Croisset, Dieppedalle ou Biessart, les mariniers et les

pêcheurs ramenaient souvent du fond de l'eau quelque cadavre d'Allemand

gonflé dans son uniforme, tué d'un coup de couteau ou de savate, la tête

écrasée par une pierre, ou jeté à l'eau d'une poussée du haut d'un

pont. Les vases du fleuve ensevelissaient ces vengeances obscures,

sauvages et légitimes, héroïsmes inconnus, attaques muettes, plus

périlleuses que les batailles au grand jour et sans le retentissement de

la gloire.

Car la haine de l'Étranger arme toujours quelques Intrépides prêts à

mourir pour une Idée.

Enfin, comme les envahisseurs, bien qu'assujétissant la ville à leur

inflexible discipline, n'avaient accompli aucune des horreurs que la

renommée leur faisait commettre tout le long de leur marche triomphale,

on s'enhardit, et le besoin du négoce travailla de nouveau le cœur des

commerçants du pays. Quelques-uns avaient de gros intérêts engagés au

Havre, que l'armée française occupait, et ils voulurent tenter de gagner

ce port en allant par terre à Dieppe, où ils s'embarqueraient.

On employa l'influence des officiers allemands dont on avait fait la

connaissance, et une autorisation de départ fut obtenue du général en

chef.

Donc, une grande diligence à quatre chevaux ayant été retenue pour ce

voyage, et dix personnes s'étant fait inscrire chez le voiturier, on

résolut de partir un mardi matin, avant le jour, pour éviter tout

rassemblement.

Depuis quelque temps déjà la gelée avait durci la terre, et le lundi,

vers trois heures, de gros nuages noirs venant du nord apportèrent la

neige qui tomba sans interruption pendant toute la soirée et toute la

nuit.

A quatre heures et demie du matin, les voyageurs se réunirent dans la

cour de l'Hôtel de Normandie, où l'on devait monter en voiture.

Ils étaient encore pleins de sommeil, et grelottaient de froid sous

leurs couvertures. On se voyait mal dans l'obscurité; et l'entassement

des lourds vêtements d'hiver faisait ressembler tous ces corps à des

curés obèses avec leurs longues soutanes. Mais deux hommes se

reconnurent, un troisième les aborda, ils causèrent:--«J'emmène ma

femme,»--dit l'un.--«J'en fais autant.»--«Et moi aussi.»--Le premier

ajouta:--«Nous ne reviendrons pas à Rouen, et si les Prussiens

approchent du Havre nous gagnerons l'Angleterre.»--Tous avaient les

mêmes projets, étant de complexion semblable.

Cependant on n'attelait pas la voiture. Une petite lanterne, que

portait un valet d'écurie, sortait de temps à autre d'une porte obscure

pour disparaître immédiatement dans une autre. Des pieds de chevaux

frappaient la terre, amortis par le fumier des litières, et une voix

d'homme parlant aux bêtes et jurant s'entendait au fond du bâtiment. Un

léger murmure de grelots annonça qu'on maniait les harnais; ce murmure

devint bientôt un frémissement clair et continu, rythmé par le mouvement

de l'animal, s'arrêtant parfois, puis reprenant dans une brusque

secousse qu'accompagnait le bruit mat d'un sabot ferré battant le sol.

La porte subitement se ferma. Tout bruit cessa. Les bourgeois gelés

s'étaient tus; ils demeuraient immobiles et roidis.

Un rideau de flocons blancs ininterrompu miroitait sans cesse en

descendant vers la terre; il effaçait les formes, poudrait les choses

d'une mousse de glace; et l'on n'entendait plus, dans le grand silence

de la ville calme et ensevelie sous l'hiver, que ce froissement vague,

innommable et flottant, de la neige qui tombe, plutôt sensation que

bruit, entremêlement d'atomes légers qui semblaient emplir l'espace,

couvrir le monde.

L'homme reparut, avec sa lanterne, tirant au bout d'une corde un cheval

triste qui ne venait pas volontiers. Il le plaça contre le timon,

attacha les traits, tourna longtemps autour pour assurer les harnais,

car il ne pouvait se servir que d'une main, l'autre portant sa lumière.

Comme il allait chercher la seconde bête, il remarqua tous ces voyageurs

immobiles, déjà blancs de neige, et leur dit:--«Pourquoi ne montez-vous

pas dans la voiture, vous serez à l'abri, au moins.»

Ils n'y avaient pas songé, sans doute, et ils se précipitèrent. Les

trois hommes installèrent leurs femmes dans le fond, montèrent ensuite;

puis les autres formes indécises et voilées prirent à leur tour les

dernières places sans échanger une parole.

Le plancher était couvert de paille où les pieds s'enfoncèrent. Les

dames du fond, ayant apporté des petites chaufferettes en cuivre avec un

charbon chimique, allumèrent ces appareils, et, pendant quelque temps, à

voix basse, elles en énumérèrent les avantages, se répétant des choses

qu'elles savaient déjà depuis longtemps.

Enfin, la diligence étant attelée, avec six chevaux au lieu de quatre à

cause du tirage plus pénible, une voix du dehors demanda:--«Tout le

monde est-il monté?»--Une voix du dedans répondit:--«Oui.»--On partit.

La voiture avançait lentement, lentement, à tout petits pas. Les roues

s'enfonçaient dans la neige; le coffre entier geignait avec des

craquements sourds; les bêtes glissaient, soufflaient, fumaient; et le

fouet gigantesque du cocher claquait sans repos, voltigeait de tous les

côtés, se nouant et se déroulant comme un serpent mince, et cinglant

brusquement quelque croupe rebondie qui se tendait alors sous un effort

plus violent.

Mais le jour imperceptiblement grandissait. Ces flocons légers qu'un

voyageur, Rouennais pur sang, avait comparés à une pluie de coton, ne

tombaient plus. Une lueur sale filtrait à travers de gros nuages obscurs

et lourds qui rendaient plus éclatante la blancheur de la campagne où

apparaissaient tantôt une ligne de grands arbres vêtus de givre, tantôt

une chaumière avec un capuchon de neige.

Dans la voiture, on se regardait curieusement, à la triste clarté de

cette aurore.

Tout au fond, aux meilleures places, sommeillaient, en face l'un de

l'autre, M. et Mme Loiseau, des marchands de vins en gros de la rue

Grand-Pont.

Ancien commis d'un patron ruiné dans les affaires, Loiseau avait acheté

le fonds et fait fortune. Il vendait à très bon marché de très mauvais

vins aux petits débitants des campagnes et passait parmi ses

connaissances et ses amis pour un fripon madré, un vrai Normand plein de

ruses et de jovialité.

Sa réputation de filou était si bien établie, qu'un soir, à la

préfecture, M. Tournel, auteur de fables et de chansons, esprit mordant

et fin, une gloire locale, ayant proposé aux dames qu'il voyait un peu

somnolentes de faire une partie de «Loiseau vole», le mot lui-même vola

à travers les salons du préfet, puis, gagnant ceux de la ville, avait

fait rire pendant un mois toutes les mâchoires de la province.

Loiseau était en outre célèbre par ses farces de toute nature, ses

plaisanteries bonnes ou mauvaises; et personne ne pouvait parler de lui

sans ajouter immédiatement:--«Il est impayable, ce Loiseau.»

De taille exiguë, il présentait un ventre en ballon surmonté d'une face

rougeaude entre deux favoris grisonnants.

Sa femme, grande, forte, résolue, avec la voix haute et la décision

rapide, était l'ordre et l'arithmétique de la maison de commerce, qu'il

animait par son activité joyeuse.

A côté d'eux se tenait, plus digne, appartenant à une caste supérieure,

M. Carré-Lamadon, homme considérable, posé dans les cotons, propriétaire

de trois filatures, officier de la Légion d'honneur et membre du Conseil

général. Il était resté, tout le temps de l'Empire, chef de l'opposition

bienveillante, uniquement pour se faire payer plus cher son ralliement à

la cause qu'il combattait avec des armes courtoises, selon sa propre

expression. Mme Carré-Lamadon, beaucoup plus jeune que son mari,

demeurait la consolation des officiers de bonne famille envoyés à Rouen

en garnison.

Elle faisait vis-à-vis à son époux, toute mignonne, toute jolie,

pelotonnée dans ses fourrures, et regardait d'un air navré l'intérieur

lamentable de la voiture.

Ses voisins, le comte et la comtesse Hubert de Bréville, portaient un

des noms les plus anciens et les plus nobles de Normandie. Le comte,

vieux gentilhomme de grande tournure, s'efforçait d'accentuer, par les

artifices de sa toilette, sa ressemblance naturelle avec le roy Henri

IV qui, suivant une légende glorieuse pour la famille, avait rendu

grosse une dame de Bréville dont le mari, pour ce fait, était devenu

comte et gouverneur de province.

Collègue de M. Carré-Lamadon au Conseil général, le comte Hubert

représentait le parti orléaniste dans le département. L'histoire de son

mariage avec la fille d'un petit armateur de Nantes était toujours

demeurée mystérieuse. Mais comme la comtesse avait grand air, recevait

mieux que personne, passait même pour avoir été aimée par un des fils de

Louis-Philippe, toute la noblesse lui faisait fête, et son salon

demeurait le premier du pays, le seul où se conservât la vieille

galanterie, et dont l'entrée fût difficile.

La fortune des Bréville, toute en biens-fonds, atteignait, disait-on,

cinq cent mille livres de revenu.

Ces six personnes formaient le fond de la voiture, le côté de la société

rentée, sereine et forte, des honnêtes gens autorisés qui ont de la

Religion et des Principes.

Par un hasard étrange, toutes les femmes se trouvaient sur le même banc;

et la comtesse avait encore pour voisines deux bonnes sœurs qui

égrenaient de longs chapelets en marmottant des \_Pater\_ et des \_Ave\_.

L'une était vieille avec une face défoncée par la petite vérole comme si

elle eût reçu à bout portant une bordée de mitraille en pleine figure.

L'autre, très chétive, avait une tête jolie et maladive sur une poitrine

de phtisique rongée par cette foi dévorante qui fait les martyrs et les

illuminés.

En face des deux religieuses, un homme et une femme attiraient les

regards de tous.

L'homme, bien connu, était Cornudet le démoc, la terreur des gens

respectables. Depuis vingt ans, il trempait sa grande barbe rousse dans

les bocks de tous les cafés démocratiques. Il avait mangé avec les

frères et amis une assez belle fortune qu'il tenait de son père, ancien

confiseur, et il attendait impatiemment la République pour obtenir enfin

la place méritée par tant de consommations révolutionnaires. Au quatre

septembre, par suite d'une farce peut-être, il s'était cru nommé préfet,

mais quand il voulut entrer en fonctions, les garçons de bureau,

demeurés seuls maîtres de la place, refusèrent de le reconnaître, ce qui

le contraignit à la retraite. Fort bon garçon, du reste, inoffensif et

serviable, il s'était occupé avec une ardeur incomparable d'organiser la

défense. Il avait fait creuser des trous dans les plaines, coucher tous

les jeunes arbres des forêts voisines, semer des pièges sur toutes les

routes, et, à l'approche de l'ennemi, satisfait de ses préparatifs, il

s'était vivement replié vers la ville. Il pensait maintenant se rendre

plus utile au Havre, où de nouveaux retranchements allaient être

nécessaires.

La femme, une de celles appelées galantes, était célèbre par son

embonpoint précoce qui lui avait valu le surnom de Boule de Suif.

Petite, ronde de partout, grasse à lard, avec des doigts bouffis,

étranglés aux phalanges, pareils à des chapelets de courtes saucisses;

avec une peau luisante et tendue, une gorge énorme qui saillait sous sa

robe, elle restait cependant appétissante et courue, tant sa fraîcheur

faisait plaisir à voir. Sa figure était une pomme rouge, un bouton de

pivoine prêt à fleurir; et là dedans s'ouvraient, en haut, deux yeux

noirs magnifiques, ombragés de grands cils épais qui mettaient une ombre

dedans; en bas, une bouche charmante, étroite, humide pour le baiser,

meublée de quenottes luisantes et microscopiques.

Elle était de plus, disait-on, pleine de qualités inappréciables.

Aussitôt qu'elle fut reconnue, des chuchotements coururent parmi les

femmes honnêtes, et les mots de «prostituée», de «honte publique» furent

chuchotés si haut qu'elle leva la tête. Alors elle promena sur ses

voisins un regard tellement provocant et hardi qu'un grand silence

aussitôt régna, et tout le monde baissa les yeux à l'exception de

Loiseau, qui la guettait d'un air émoustillé.

Mais bientôt la conversation reprit entre les trois dames, que la

présence de cette fille avait rendues subitement amies, presque intimes.

Elles devaient faire, leur semblait-il, comme un faisceau de leurs

dignités d'épouses en face de cette vendue sans vergogne; car l'amour

légal le prend toujours de haut avec son libre confrère.

Les trois hommes aussi, rapprochés par un instinct de conservateurs à

l'aspect de Cornudet, parlaient argent d'un certain ton dédaigneux pour

les pauvres. Le comte Hubert disait les dégâts que lui avaient fait

subir les Prussiens, les pertes qui résulteraient du bétail volé et des

récoltes perdues, avec une assurance de grand seigneur dix fois

millionnaire que ces ravages gêneraient à peine une année. M.

Carré-Lamadon, fort éprouvé dans l'industrie cotonnière, avait eu soin

d'envoyer six cent mille francs en Angleterre, une poire pour la soif

qu'il se ménageait à toute occasion. Quant à Loiseau, il s'était arrangé

pour vendre à l'Intendance française tous les vins communs qui lui

restaient en cave, de sorte que l'État lui devait une somme formidable

qu'il comptait bien toucher au Havre.

Et tous les trois se jetaient des coups d'œil rapides et amicaux. Bien

que de conditions différentes, ils se sentaient frères par l'argent, de

la grande franc-maçonnerie de ceux qui possèdent, qui font sonner de

l'or en mettant la main dans la poche de leur culotte.

La voiture allait si lentement qu'à dix heures du matin on n'avait pas

fait quatre lieues. Les hommes descendirent trois fois pour monter des

côtes à pied. On commençait à s'inquiéter, car on devait déjeuner à

Tôtes et l'on désespérait maintenant d'y parvenir avant la nuit. Chacun

guettait pour apercevoir un cabaret sur la route, quand la diligence

sombra dans un amoncellement de neige et il fallut deux heures pour la

dégager.

L'appétit grandissait, troublait les esprits; et aucune gargote, aucun

marchand de vin ne se montraient, l'approche des Prussiens et le passage

des troupes françaises affamées ayant effrayé toutes les industries.

Les messieurs coururent aux provisions dans les fermes au bord du

chemin, mais ils n'y trouvèrent pas même du pain, car le paysan défiant

cachait ses réserves dans la crainte d'être pillé par les soldats qui,

n'ayant rien à se mettre sous la dent, prenaient par force ce qu'ils

découvraient.

Vers une heure de l'après-midi, Loiseau annonça que décidément il se

sentait un rude creux dans l'estomac. Tout le monde souffrait comme lui

depuis longtemps; et le violent besoin de manger, augmentant toujours,

avait tué les conversations.

De temps en temps, quelqu'un bâillait; un autre presque aussitôt

l'imitait; et chacun, à tour de rôle, suivant son caractère, son

savoir-vivre et sa position sociale, ouvrait la bouche avec fracas ou

modestement en portant vite sa main devant le trou béant d'où sortait

une vapeur.

Boule de Suif, à plusieurs reprises, se pencha comme si elle cherchait

quelque chose sous ses jupons. Elle hésitait une seconde, regardait ses

voisins, puis se redressait tranquillement. Les figures étaient pâles et

crispées. Loiseau affirma qu'il payerait mille francs un jambonneau. Sa

femme fit un geste comme pour protester; puis elle se calma. Elle

souffrait toujours en entendant parler d'argent gaspillé, et ne

comprenait même pas les plaisanteries sur ce sujet.--«Le fait est que je

ne me sens pas bien, dit le comte, comment n'ai-je pas songé à apporter

des provisions?»--Chacun se faisait le même reproche.

Cependant, Cornudet avait une gourde pleine de rhum; il en offrit; on

refusa froidement. Loiseau seul en accepta deux gouttes, et, lorsqu'il

rendit la gourde, il remercia:--«C'est bon tout de même, ça réchauffe,

et ça trompe l'appétit.»--L'alcool le mit en belle humeur et il proposa

de faire comme sur le petit navire de la chanson: de manger le plus gras

des voyageurs. Cette allusion indirecte à Boule de Suif choqua les gens

bien élevés. On ne répondit pas; Cornudet seul eut un sourire. Les deux

bonnes sœurs avaient cessé de marmotter leur rosaire, et, les mains

enfoncées dans leurs grandes manches, elles se tenaient immobiles,

baissant obstinément les yeux, offrant sans doute au ciel la souffrance

qu'il leur envoyait.

Enfin, à trois heures, comme on se trouvait au milieu d'une plaine

interminable, sans un seul village en vue, Boule de Suif se baissant

vivement, retira de sous la banquette un large panier couvert d'une

serviette blanche.

Elle en sortit d'abord une petite assiette de faïence, une fine timbale

en argent, puis une vaste terrine dans laquelle deux poulets entiers,

tout découpés, avaient confit sous leur gelée; et l'on apercevait encore

dans le panier d'autres bonnes choses enveloppées, des pâtés, des

fruits, des friandises, les provisions préparées pour un voyage de trois

jours, afin de ne point toucher à la cuisine des auberges. Quatre

goulots de bouteilles passaient entre les paquets de nourriture. Elle

prit une aile de poulet et, délicatement, se mit à la manger avec un de

ces petits pains qu'on appelle «Régence» en Normandie.

Tous les regards étaient tendus vers elle. Puis l'odeur se répandit,

élargissant les narines, faisant venir aux bouches une salive abondante

avec une contraction douloureuse de la mâchoire sous les oreilles. Le

mépris des dames pour cette fille devenait féroce, comme une envie de la

tuer ou de la jeter en bas de la voiture, dans la neige, elle, sa

timbale, son panier et ses provisions.

Mais Loiseau dévorait des yeux la terrine de poulet. Il dit:--«A la

bonne heure, madame a eu plus de précaution que nous. Il y a des

personnes qui savent toujours penser à tout.»--Elle leva la tête vers

lui:--«Si vous en désirez, monsieur? C'est dur de jeûner depuis le

matin.»--Il salua:--«Ma foi, franchement, je ne refuse pas, je n'en peux

plus. A la guerre comme à la guerre, n'est-ce pas, madame?»--Et, jetant

un regard circulaire, il ajouta:--«Dans des moments comme celui-ci, on

est bien aise de trouver des gens qui vous obligent.»--Il avait un

journal qu'il étendit pour ne point tacher son pantalon, et sur la

pointe d'un couteau toujours logé dans sa poche, il enleva une cuisse

toute vernie de gelée, la dépeça des dents, puis la mâcha avec une

satisfaction si évidente qu'il y eut dans la voiture un grand soupir de

détresse.

Mais Boule de Suif, d'une voix humble et douce, proposa aux bonnes

sœurs de partager sa collation. Elles acceptèrent toutes les deux

instantanément, et, sans lever les yeux, se mirent à manger très vite

après avoir balbutié des remerciements. Cornudet ne refusa pas non plus

les offres de sa voisine, et l'on forma avec les religieuses une sorte

de table en développant des journaux sur les genoux.

Les bouches s'ouvraient et se fermaient sans cesse, avalaient,

mastiquaient, engloutissaient férocement. Loiseau, dans son coin,

travaillait dur, et, à voix basse, il engageait sa femme à l'imiter.

Elle résista longtemps, puis, après une crispation qui lui parcourut les

entrailles, elle céda. Alors son mari, arrondissant sa phrase, demanda à

leur «charmante compagne» si elle lui permettait d'offrir un petit

morceau à Mme Loiseau. Elle dit:--«Mais oui, certainement, monsieur»,

avec un sourire aimable, et tendit la terrine.

Un embarras se produisit lorsqu'on eut débouché la première bouteille de

bordeaux: il n'y avait qu'une timbale. On se la passa après l'avoir

essuyée. Cornudet seul, par galanterie sans doute, posa ses lèvres à la

place humide encore des lèvres de sa voisine.

Alors, entourés de gens qui mangeaient, suffoqués par les émanations

des nourritures, le comte et la comtesse de Bréville, ainsi que M. et

Mme Carré-Lamadon souffrirent ce supplice odieux qui a gardé le nom de

Tantale. Tout d'un coup la jeune femme du manufacturier poussa un soupir

qui fit retourner les têtes; elle était aussi blanche que la neige du

dehors; ses yeux se fermèrent, son front tomba: elle avait perdu

connaissance. Son mari, affolé, implorait le secours de tout le monde.

Chacun perdait l'esprit, quand la plus âgée des bonnes sœurs, soutenant

la tête de la malade, glissa entre ses lèvres la timbale de Boule de

Suif et lui fit avaler quelques gouttes de vin. La jolie dame remua,

ouvrit les yeux, sourit et déclara d'une voix mourante qu'elle se

sentait fort bien maintenant. Mais, afin que cela ne se renouvelât plus,

la religieuse la contraignit à boire un plein verre de bordeaux, et elle

ajouta:--«C'est la faim, pas autre chose.»

Alors Boule de Suif, rougissante et embarrassée, balbutia en regardant

les quatre voyageurs restés à jeun:--«Mon Dieu, si j'osais offrir à ces

messieurs et à ces dames...» Elle se tut, craignant un outrage. Loiseau

prit la parole:--«Eh, parbleu, dans des cas pareils tout le monde est

frère et doit s'aider. Allons, mesdames, pas de cérémonie, acceptez, que

diable! Savons-nous si nous trouverons seulement une maison où passer la

nuit? Du train dont nous allons nous ne serons pas à Tôtes avant demain

midi.»--On hésitait, personne n'osant assumer la responsabilité du

«oui».

Mais le comte trancha la question. Il se tourna vers la grosse fille

intimidée, et, prenant son grand air de gentilhomme, il lui dit:--«Nous

acceptons avec reconnaissance, madame.»

Le premier pas seul coûtait. Une fois le Rubicon passé, on s'en donna

carrément. Le panier fut vidé. Il contenait encore un pâté de foie gras,

un pâté de mauviettes, un morceau de langue fumée, des poires de

Crassane, un pavé de Pont-l'Évêque, des petits-fours et une tasse pleine

de cornichons et d'oignons au vinaigre, Boule de Suif, comme toutes les

femmes, adorant les crudités.

On ne pouvait manger les provisions de cette fille sans lui parler. Donc

on causa, avec réserve d'abord, puis, comme elle se tenait fort bien, on

s'abandonna davantage. Mmes de Bréville et Carré-Lamadon, qui avaient un

grand savoir-vivre, se firent gracieuses avec délicatesse. La comtesse

surtout montra cette condescendance aimable des très nobles dames

qu'aucun contact ne peut salir, et fut charmante. Mais la forte Mme

Loiseau, qui avait une âme de gendarme, resta revêche, parlant peu et

mangeant beaucoup.

On s'entretint de la guerre, naturellement. On raconta des faits

horribles des Prussiens, des traits de bravoure des Français; et tous

ces gens qui fuyaient rendirent hommage au courage des autres. Les

histoires personnelles commencèrent bientôt, et Boule de Suif raconta,

avec une émotion vraie, avec cette chaleur de parole qu'ont parfois les

filles pour exprimer leurs emportements naturels, comment elle avait

quitté Rouen:--«J'ai cru d'abord que je pourrais rester, disait-elle.

J'avais ma maison pleine de provisions, et j'aimais mieux nourrir

quelques soldats que m'expatrier je ne sais où. Mais quand je les ai

vus, ces Prussiens, ce fut plus fort que moi! Ils m'ont tourné le sang

de colère; et j'ai pleuré de honte toute la journée. Oh! si j'étais un

homme, allez! Je les regardais de ma fenêtre, ces gros porcs avec leur

casque à pointe, et ma bonne me tenait les mains pour m'empêcher de leur

jeter mon mobilier sur le dos. Puis il en est venu pour loger chez moi;

alors j'ai sauté à la gorge du premier. Ils ne sont pas plus difficiles

à étrangler que d'autres! Et je l'aurais terminé, celui-là, si l'on ne

m'avait pas tirée par les cheveux. Il a fallu me cacher après ça. Enfin,

quand j'ai trouvé une occasion, je suis partie, et me voici.»

On la félicita beaucoup. Elle grandissait dans l'estime de ses

compagnons qui ne s'étaient pas montrés si crânes; et Cornudet, en

l'écoutant, gardait un sourire approbateur et bienveillant d'apôtre; de

même un prêtre entend un dévot louer Dieu, car les démocrates à longue

barbe ont le monopole du patriotisme comme les hommes en soutane ont

celui de la religion. Il parla à son tour d'un ton doctrinaire, avec

l'emphase apprise dans les proclamations qu'on collait chaque jour aux

murs, et il finit par un morceau d'éloquence où il étrillait

magistralement cette «crapule de Badinguet».

Mais Boule de Suif aussitôt se fâcha, car elle était bonapartiste. Elle

devenait plus rouge qu'une guigne, et bégayant d'indignation:--«J'aurais

bien voulu vous voir à sa place, vous autres. Ça aurait été du propre,

ah oui! C'est vous qui l'avez trahi, cet homme! On n'aurait plus qu'à

quitter la France si l'on était gouverné par des polissons comme

vous!»--Cornudet, impassible, gardait un sourire dédaigneux et

supérieur, mais on sentait que les gros mots allaient arriver quand le

comte s'interposa et calma, non sans peine, la fille exaspérée, en

proclamant avec autorité que toutes les opinions sincères étaient

respectables. Cependant la comtesse et la manufacturière, qui avaient

dans l'âme la haine irraisonnée des gens comme il faut pour la

République, et cette instinctive tendresse que nourrissent toutes les

femmes pour les gouvernements à panache et despotiques, se sentaient,

malgré elles, attirées vers cette prostituée pleine de dignité, dont les

sentiments ressemblaient si fort aux leurs.

Le panier était vide. A dix on l'avait tari sans peine, en regrettant

qu'il ne fût pas plus grand. La conversation continua quelque temps, un

peu refroidie néanmoins depuis qu'on avait fini de manger.

La nuit tombait, l'obscurité peu à peu devint profonde, et le froid,

plus sensible pendant les digestions, faisait frissonner Boule de Suif,

malgré sa graisse. Alors Mme de Bréville lui proposa sa chaufferette

dont le charbon, depuis le matin, avait été plusieurs fois renouvelé,

et l'autre accepta tout de suite, car elle se sentait les pieds gelés.

Mmes Carré-Lamadon et Loiseau donnèrent les leurs aux religieuses.

Le cocher avait allumé ses lanternes. Elles éclairaient d'une lueur vive

un nuage de buée au-dessus de la croupe en sueur des timoniers, et, des

deux côtés de la route, la neige qui semblait se dérouler sous le reflet

mobile des lumières.

On ne distinguait plus rien dans la voiture; mais tout à coup un

mouvement se fit entre Boule de Suif et Cornudet; et Loiseau, dont

l'œil fouillait l'ombre, crut voir l'homme à la grande barbe s'écarter

vivement comme s'il eût reçu quelque bon coup lancé sans bruit.

Des petits points de feu parurent en avant sur la route. C'était Tôtes.

On avait marché onze heures, ce qui, avec les deux heures de repos

laissés en quatre fois aux chevaux pour manger l'avoine et souffler,

faisait treize. On entra dans le bourg et devant l'Hôtel du Commerce on

s'arrêta.

La portière s'ouvrit! un bruit bien connu fit tressaillir tous les

voyageurs; c'étaient les heurts d'un fourreau de sabre sur le sol.

Aussitôt la voix d'un Allemand cria quelque chose.

Bien que la diligence fût immobile, personne ne descendait, comme si on

se fût attendu à être massacré à la sortie. Alors le conducteur apparut,

tenant à la main une de ses lanternes qui éclaira subitement jusqu'au

fond de la voiture les deux rangs de têtes effarées, dont les bouches

étaient ouvertes et les yeux écarquillés de surprise et d'épouvante.

A côté du cocher se tenait, en pleine lumière, un officier allemand, un

grand jeune homme excessivement mince et blond, serré dans son uniforme

comme une fille en son corset, et portant sur le côté sa casquette plate

et cirée qui le faisait ressembler au chasseur d'un hôtel anglais. Sa

moustache démesurée, à longs poils droits, s'amincissant indéfiniment de

chaque côté et terminée par un seul fil blond, si mince qu'on n'en

apercevait pas la fin, semblait peser sur les coins de sa bouche, et,

tirant la joue, imprimait aux lèvres un pli tombant.

Il invita en français d'Alsacien les voyageurs à sortir, disant d'un ton

raide:--«Foulez-vous tescentre, messieurs et tames?»

Les deux bonnes sœurs obéirent les premières avec une docilité de

saintes filles habituées à toutes les soumissions. Le comte et la

comtesse parurent ensuite, suivis du manufacturier et de sa femme, puis

de Loiseau poussant devant lui sa grande moitié. Celui-ci, en mettant

pied à terre, dit à l'officier:--«Bonjour, monsieur», par un sentiment

de prudence bien plus que de politesse. L'autre, insolent comme les gens

tout-puissants, le regarda sans répondre.

Boule de Suif et Cornudet, bien que près de la portière, descendirent

les derniers, graves et hautains devant l'ennemi. La grosse fille

tâchait de se dominer et d'être calme: le démoc tourmentait d'une main

tragique et un peu tremblante sa longue barbe roussâtre. Ils voulaient

garder de la dignité, comprenant qu'en ces rencontres-là chacun

représente un peu son pays; et pareillement révoltés par la souplesse de

leurs compagnons, elle tâchait de se montrer plus fière que ses

voisines, les femmes honnêtes, tandis que lui, sentant bien qu'il devait

l'exemple, continuait en toute son attitude sa mission de résistance

commencée au défoncement des routes.

On entra dans la vaste cuisine de l'auberge, et l'Allemand, s'étant fait

présenter l'autorisation de départ signée par le général en chef et où

étaient mentionnés les noms, le signalement et la profession de chaque

voyageur, examina longuement tout ce monde, comparant les personnes aux

renseignements écrits.

Puis il dit brusquement:--«C'est pien», et il disparut.

Alors on respira. On avait faim encore; le souper fut commandé. Une

demi-heure était nécessaire pour l'apprêter; et, pendant que deux

servantes avaient l'air de s'en occuper, on alla visiter les chambres.

Elles se trouvaient toutes dans un long couloir que terminait une porte

vitrée marquée d'un numéro parlant.

Enfin on allait se mettre à table, quand le patron de l'auberge parut

lui-même. C'était un ancien marchand de chevaux, un gros homme

asthmatique, qui avait toujours des sifflements, des enrouements, des

chants de glaires dans le larynx. Son père lui avait transmis le nom de

Follenvie.

Il demanda:

--«Mademoiselle Élisabeth Rousset?»

Boule de Suif tressaillit, se retourna:

--«C'est moi.

--Mademoiselle, l'officier prussien veut vous parler immédiatement.

--A moi?

--Oui, si vous êtes bien mademoiselle Élisabeth Rousset.»

Elle se troubla, réfléchit une seconde, puis déclara carrément:

--«C'est possible, mais je n'irai pas.»

Un mouvement se fit autour d'elle; chacun discutait, cherchait la cause

de cet ordre. Le comte s'approcha:

--«Vous avez tort, madame, car votre refus peut amener des difficultés

considérables, non seulement pour vous, mais même pour tous vos

compagnons. Il ne faut jamais résister aux gens qui sont les plus forts.

Cette démarche assurément ne peut présenter aucun danger; c'est sans

doute pour quelque formalité oubliée.»

Tout le monde se joignit à lui, on la pria, on la pressa, on la

sermonna, et l'on finit par la convaincre; car tous redoutaient les

complications qui pourraient résulter d'un coup de tête. Elle dit enfin:

--«C'est pour vous que je le fais, bien sûr!»

La comtesse lui prit la main:

«Et nous vous en remercions.»

Elle sortit. On l'attendit pour se mettre à table.

Chacun se désolait de n'avoir pas été demandé à la place de cette fille

violente et irascible, et préparait mentalement des platitudes pour le

cas où on l'appellerait à son tour.

Mais, au bout de dix minutes, elle reparut, soufflant, rouge à

suffoquer, exaspérée. Elle balbutiait:--«Oh la canaille! la canaille!»

Tous s'empressaient pour savoir, mais elle ne dit rien; et comme le

comte insistait, elle répondit avec une grande dignité:--«Non, cela ne

vous regarde pas, je ne peux pas parler.»

Alors on s'assit autour d'une haute soupière d'où sortait un parfum de

choux. Malgré cette alerte, le souper fut gai. Le cidre était bon, le

ménage Loiseau et les bonnes sœurs en prirent, par économie. Les autres

demandèrent du vin; Cornudet réclama de la bière. Il avait une façon

particulière de déboucher la bouteille, de faire mousser le liquide, de

le considérer en penchant le verre, qu'il élevait ensuite entre la lampe

et son œil pour bien apprécier la couleur. Quand il buvait, sa grande

barbe, qui avait gardé la nuance de son breuvage aimé, semblait

tressaillir de tendresse; ses yeux louchaient pour ne point perdre de

vue sa chope, et il avait l'air de remplir l'unique fonction pour

laquelle il était né. On eût dit qu'il établissait en son esprit un

rapprochement et comme une affinité entre les deux grandes passions qui

occupaient toute sa vie: le Pale Ale et la Révolution; et assurément il

ne pouvait déguster l'un sans songer à l'autre.

M. et Mme Follenvie dînaient tout au bout de la table. L'homme, râlant

comme une locomotive crevée, avait trop de tirage dans la poitrine pour

pouvoir parler en mangeant; mais la femme ne se taisait jamais. Elle

raconta toutes ses impressions à l'arrivée des Prussiens, ce qu'ils

faisaient, ce qu'ils disaient, les exécrant, d'abord, parce qu'ils lui

coûtaient de l'argent, et, ensuite, parce qu'elle avait deux fils à

l'armée. Elle s'adressait surtout à la comtesse, flattée de causer avec

une dame de qualité.

Puis elle baissait la voix pour dire des choses délicates, et son mari,

de temps en temps, l'interrompait:--«Tu ferais mieux de te taire, madame

Follenvie.»--Mais elle n'en tenait aucun compte, et continuait:

--«Oui, madame, ces gens-là, ça ne fait que manger des pommes de terre

et du cochon, et puis du cochon et des pommes de terre. Et il ne faut

pas croire qu'ils sont propres.--Oh non!--Ils ordurent partout, sauf le

respect que je vous dois. Et si vous les voyiez faire l'exercice pendant

des heures et des jours; ils sont là tous dans un champ:--et marche en

avant, et marche en arrière, et tourne par-ci, et tourne par-là.--S'ils

cultivaient la terre au moins, ou s'ils travaillaient aux routes dans

leur pays!--Mais non, madame, ces militaires, ça n'est profitable à

personne! Faut-il que le pauvre peuple les nourrisse pour n'apprendre

rien qu'à massacrer!--Je ne suis qu'une vieille femme sans éducation,

c'est vrai, mais en les voyant qui s'esquintent le tempérament à

piétiner du matin au soir, je me dis:--Quand il y a des gens qui font

tant de découvertes pour être utiles, faut-il que d'autres se donnent

tant de mal pour être nuisibles! Vraiment, n'est-ce pas une abomination

de tuer des gens, qu'ils soient Prussiens, ou bien Anglais, ou bien

Polonais, ou bien Français?--Si l'on se revenge sur quelqu'un qui vous a

fait tort, c'est mal, puisqu'on vous condamne; mais quand on extermine

nos garçons comme du gibier, avec des fusils, c'est donc bien,

puisqu'on donne des décorations à celui qui en détruit le plus?--Non,

voyez-vous, je ne comprendrai jamais ça!»

Cornudet éleva la voix:

--«La guerre est une barbarie quand on attaque un voisin paisible; c'est

un devoir sacré quand on défend la patrie.»

La vieille femme baissa la tête:

--«Oui, quand on se défend, c'est autre chose; mais si l'on ne devrait

pas plutôt tuer tous les rois qui font ça pour leur plaisir?»

L'œil de Cornudet s'enflamma:

--«Bravo, citoyenne!» dit-il.

M. Carré-Lamadon réfléchissait profondément. Bien qu'il fût fanatique

des illustres capitaines, le bon sens de cette paysanne le faisait

songer à l'opulence qu'apporteraient dans un pays tant de bras inoccupés

et par conséquent ruineux, tant de forces qu'on entretient

improductives, si on les employait aux grands travaux industriels qu'il

faudra des siècles pour achever.

Mais Loiseau, quittant sa place, alla causer tout bas avec l'aubergiste.

Le gros homme riait, toussait, crachait; son énorme ventre sautillait de

joie aux plaisanteries de son voisin, et il lui acheta six feuillettes

de bordeaux pour le printemps, quand les Prussiens seraient partis.

Le souper à peine achevé, comme on était brisé de fatigue, on se coucha.

Cependant Loiseau, qui avait observé les choses, fit mettre au lit son

épouse, puis colla tantôt son oreille et tantôt son œil au trou de la

serrure, pour tâcher de découvrir ce qu'il appelait: «les mystères du

corridor».

Au bout d'une heure environ, il entendit un frôlement, regarda bien

vite, et aperçut Boule de Suif qui paraissait plus replète encore sous

un peignoir de cachemire bleu, bordé de dentelles blanches. Elle tenait

un bougeoir à la main et se dirigeait vers le gros numéro tout au fond

du couloir. Mais une porte, à côté, s'entr'ouvrit, et, quand elle revint

au bout de quelques minutes, Cornudet, en bretelles, la suivait. Ils

parlaient bas, puis ils s'arrêtèrent. Boule de Suif semblait défendre

l'entrée de sa chambre avec énergie. Loiseau, malheureusement,

n'entendait pas les paroles, mais, à la fin, comme ils élevaient la

voix, il put en saisir quelques-unes. Cornudet insistait avec vivacité.

Il disait:

--«Voyons, vous êtes bête, qu'est-ce que ça vous fait?»

Elle avait l'air indigné et répondit:

--«Non, mon cher, il y a des moments où ces choses-là ne se font pas; et

puis, ici, ce serait une honte.»

Il ne comprenait point, sans doute, et demanda pourquoi. Alors elle

s'emporta, élevant encore le ton:

--«Pourquoi? Vous ne comprenez pas pourquoi? Quand il y a des Prussiens

dans la maison, dans la chambre à côté, peut-être?»

Il se tut. Cette pudeur patriotique de catin qui ne se laissait point

caresser près de l'ennemi dut réveiller en son cœur sa dignité

défaillante, car, après l'avoir seulement embrassée, il regagna sa porte

à pas de loup.

Loiseau, très allumé, quitta la serrure, battit un entrechat dans

sa chambre, mit son madras, souleva le drap sous lequel gisait

la dure carcasse de sa compagne qu'il réveilla d'un baiser en

murmurant:--«M'aimes-tu chérie?»

Alors toute la maison devint silencieuse. Mais bientôt s'éleva quelque

part, dans une direction indéterminée qui pouvait être la cave aussi

bien que le grenier, un ronflement puissant, monotone, régulier, un

bruit sourd et prolongé, avec des tremblements de chaudière sous

pression. M. Follenvie dormait.

Comme on avait décidé qu'on partirait à huit heures le lendemain, tout

le monde se trouva dans la cuisine; mais la voiture, dont la bâche avait

un toit de neige, se dressait solitaire au milieu de la cour, sans

chevaux et sans conducteur. On chercha en vain celui-ci dans les

écuries, dans les fourrages, dans les remises. Alors tous les hommes se

résolurent à battre le pays et ils sortirent. Ils se trouvèrent sur la

place, avec l'église au fond et, des deux côtés, des maisons basses où

l'on apercevait des soldats prussiens. Le premier qu'ils virent

épluchait des pommes de terre. Le second, plus loin, lavait la boutique

du coiffeur. Un autre, barbu jusqu'aux yeux, embrassait un mioche qui

pleurait et le berçait sur ses genoux pour tâcher de l'apaiser; et les

grosses paysannes dont les hommes étaient à «l'armée de la guerre»

indiquaient par signes à leurs vainqueurs obéissants le travail qu'il

fallait entreprendre: fendre du bois, tremper la soupe, moudre le café;

un d'eux même lavait le linge de son hôtesse, une aïeule toute

impotente.

Le comte, étonné, interrogea le bedeau qui sortait du presbytère. Le

vieux rat d'église lui répondit:--«Oh! ceux-là ne sont pas méchants;

c'est pas des Prussiens à ce qu'on dit. Ils sont de plus loin; je ne

sais pas bien d'où; et ils ont tous laissé une femme et des enfants au

pays; ça ne les amuse pas, la guerre, allez! Je suis sûr qu'on pleure

bien aussi là-bas après les hommes; et ça fournira une fameuse misère

chez eux comme chez nous. Ici, encore, on n'est pas trop malheureux pour

le moment, parce qu'ils ne font pas de mal et qu'ils travaillent comme

s'ils étaient dans leurs maisons. Voyez-vous, monsieur, entre pauvres

gens, faut bien qu'on s'aide... C'est les grands qui font la guerre.»

Cornudet, indigné de l'entente cordiale établie entre les vainqueurs et

les vaincus, se retira, préférant s'enfermer dans l'auberge. Loiseau eut

un mot pour rire:--«Ils repeuplent.» M. Carré-Lamadon eut un mot

grave:--«Ils réparent.» Mais on ne trouvait pas le cocher. A la fin on

le découvrit dans le café du village, attablé fraternellement avec

l'ordonnance de l'officier. Le comte l'interpella:

--«Ne vous avait-on pas donné l'ordre d'atteler pour huit heures?

--Ah bien oui, mais on m'en a donné un autre depuis.

--Lequel?

--De ne pas atteler du tout.

--Qui vous a donné cet ordre?

--Ma foi! le commandant prussien.

--Pourquoi?

--Je n'en sais rien. Allez lui demander. On me défend d'atteler, moi je

n'attelle pas. Voilà.

--C'est lui-même qui vous a dit cela?

--Non, monsieur, c'est l'aubergiste qui m'a donné l'ordre de sa part.

--Quand ça?

--Hier soir, comme j'allais me coucher.»

Les trois hommes rentrèrent fort inquiets.

On demanda M. Follenvie, mais la servante répondit que monsieur, à cause

de son asthme, ne se levait jamais avant dix heures. Il avait même

formellement défendu de le réveiller plus tôt, excepté en cas

d'incendie.

On voulut voir l'officier, mais cela était impossible absolument, bien

qu'il logeât dans l'auberge, M. Follenvie seul était autorisé à lui

parler pour les affaires civiles. Alors on attendit. Les femmes

remontèrent dans leurs chambres, et des futilités les occupèrent.

Cornudet s'installa sous la haute cheminée de la cuisine où flambait un

grand feu. Il se fit apporter là une des petites tables du café, une

canette, et il tira sa pipe qui jouissait parmi les démocrates d'une

considération presque égale à la sienne, comme si elle avait servi la

patrie en servant à Cornudet. C'était une superbe pipe en écume

admirablement culottée, aussi noire que les dents de son maître, mais

parfumée, recourbée, luisante, familière à sa main, et complétant sa

physionomie. Et il demeura immobile, les yeux tantôt fixés sur la flamme

du foyer, tantôt sur la mousse qui couronnait sa chope; et chaque fois

qu'il avait bu, il passait d'un air satisfait ses longs doigts maigres

dans ses longs cheveux gras pendant qu'il humait sa moustache frangée

d'écume.

Loiseau, sous prétexte de se dégourdir les jambes, alla placer du vin

aux débitants du pays. Le comte et le manufacturier se mirent à causer

politique. Ils prévoyaient l'avenir de la France. L'un croyait aux

d'Orléans, l'autre à un sauveur inconnu, un héros qui se révélerait

quand tout serait désespéré: un Du Guesclin, une Jeanne d'Arc peut-être?

ou un autre Napoléon Ier? Ah! si le prince impérial n'était pas si

jeune! Cornudet, les écoutant, souriait en homme qui sait le mot des

destinées. Sa pipe embaumait la cuisine.

Comme dix heures sonnaient, M. Follenvie parut. On l'interrogea bien

vite; mais il ne put que répéter deux ou trois fois, sans une variante,

ces paroles:--L'officier m'a dit comme ça: «Monsieur Follenvie, vous

défendrez qu'on attelle demain la voiture de ces voyageurs. Je ne veux

pas qu'ils partent sans mon ordre. Vous entendez. Ça suffit.»

Alors on voulut voir l'officier. Le comte lui envoya sa carte où M.

Carré-Lamadon ajouta son nom et tous ses titres. Le Prussien fit

répondre qu'il admettrait ces deux hommes à lui parler quand il aurait

déjeuné, c'est-à-dire vers une heure.

Les dames reparurent et l'on mangea quelque peu, malgré l'inquiétude.

Boule de Suif semblait malade et prodigieusement troublée.

On achevait le café quand l'ordonnance vint chercher ces messieurs.

Loiseau se joignit aux deux premiers; mais comme on essayait d'entraîner

Cornudet pour donner plus de solennité à leur démarche, il déclara

fièrement qu'il entendait n'avoir jamais aucun rapport avec les

Allemands; et il se remit dans sa cheminée, demandant une autre

canette.

Les trois hommes montèrent et furent introduits dans la plus belle

chambre de l'auberge où l'officier les reçut, étendu dans un fauteuil,

les pieds sur la cheminée, fumant une longue pipe de porcelaine, et

enveloppé par une robe de chambre flamboyante, dérobée sans doute dans

la demeure abandonnée de quelque bourgeois de mauvais goût. Il ne se

leva pas, ne les salua pas, ne les regarda pas. Il présentait un

magnifique échantillon de la goujaterie naturelle au militaire

victorieux.

Au bout de quelques instants il dit enfin:

--«Qu'est-ce que fous foulez?»

Le comte prit la parole:--Nous désirons partir, monsieur.

--Non.

--Oserai-je vous demander la cause de ce refus?

--Parce que che ne feux pas.

--Je vous ferai respectueusement observer, monsieur, que votre général

en chef nous a délivré une permission de départ pour gagner Dieppe; et

je ne pense pas que nous ayons rien fait pour mériter vos rigueurs.

--Che ne feux pas... foilà tout... Fous poufez tescentre.»

S'étant inclinés tous les trois, ils se retirèrent.

L'après-midi fut lamentable. On ne comprenait rien à ce caprice

d'Allemand; et les idées les plus singulières troublaient les têtes.

Tout le monde se tenait dans la cuisine et l'on discutait sans fin,

imaginant des choses invraisemblables. On voulait peut-être les garder

comme otages--mais dans quel but?--ou les emmener prisonniers? ou,

plutôt, leur demander une rançon considérable? A cette pensée, une

panique les affola. Les plus riches étaient les plus épouvantés, se

voyant déjà contraints, pour racheter leur vie, de verser des sacs

pleins d'or entre les mains de ce soldat insolent. Ils se creusaient la

cervelle pour découvrir des mensonges acceptables, dissimuler leurs

richesses, se faire passer pour pauvres, très pauvres. Loiseau enleva sa

chaîne de montre et la cacha dans sa poche. La nuit qui tombait augmenta

les appréhensions. La lampe fut allumée, et comme on avait encore deux

heures avant le dîner, Mme Loiseau proposa une partie de trente et un.

Ce serait une distraction. On accepta. Cornudet lui-même, ayant éteint

sa pipe par politesse, y prit part.

Le comte battit les cartes--donna--Boule de Suif avait trente et un

d'emblée; et bientôt l'intérêt de la partie apaisa la crainte qui

hantait les esprits. Mais Cornudet s'aperçut que le ménage Loiseau

s'entendait pour tricher.

Comme on allait se mettre à table, M. Follenvie reparut; et, de sa voix

graillonnante, il prononça: «L'officier prussien fait demander à Mlle

Élisabeth Rousset si elle n'a pas encore changé d'avis.»

Boule de Suif resta debout, toute pâle; puis, devenant subitement

cramoisie, elle eut un tel étouffement de colère qu'elle ne pouvait plus

parler. Enfin elle éclata:--«Vous lui direz à cette crapule, à ce

saligaud, à cette charogne de Prussien, que jamais je ne voudrai; vous

entendez bien, jamais, jamais, jamais.»

Le gros aubergiste sortit. Alors Boule de Suif fut entourée, interrogée,

sollicitée par tout le monde de dévoiler le mystère de sa visite. Elle

résista d'abord, mais l'exaspération l'emporta bientôt:--«Ce qu'il

veut?... ce qu'il veut?... Il veut coucher avec moi!» cria-t-elle.

Personne ne se choqua du mot, tant l'indignation fut vive. Cornudet

brisa sa chope en la reposant violemment sur la table. C'était une

clameur de réprobation contre ce soudard ignoble, un souffle de colère,

une union de tous pour la résistance, comme si l'on eût demandé à chacun

une partie du sacrifice exigé d'elle. Le comte déclara avec dégoût que

ces gens-là se conduisaient à la façon des anciens barbares. Les femmes

surtout témoignèrent à Boule de Suif une commisération énergique et

caressante. Les bonnes sœurs, qui ne se montraient qu'aux repas,

avaient baissé la tête et ne disaient rien.

On dîna néanmoins lorsque la première fureur fut apaisée; mais on parla

peu: on songeait.

Les dames se retirèrent de bonne heure; et les hommes, tout en fumant,

organisèrent un écarté auquel fut convié M. Follenvie qu'on avait

l'intention d'interroger habilement sur les moyens à employer pour

vaincre la résistance de l'officier. Mais il ne songeait qu'à ses

cartes, sans rien écouter, sans rien répondre; et il répétait sans

cesse:--«Au jeu, messieurs, au jeu.» Son attention était si tendue qu'il

en oubliait de cracher, ce qui lui mettait parfois des points d'orgue

dans la poitrine. Ses poumons sifflants donnaient toute la gamme de

l'asthme, depuis les notes graves et profondes jusqu'aux enrouements

aigus des jeunes coqs essayant de chanter.

Il refusa même de monter, quand sa femme, qui tombait de sommeil, vint

le chercher. Alors elle partit toute seule, car elle était «du matin»,

toujours levée avec le soleil, tandis que son homme était «du soir»,

toujours prêt à passer la nuit avec des amis. Il lui cria:--«Tu placeras

mon lait de poule devant le feu,» et se remit à sa partie. Quand on vit

bien qu'on n'en pourrait rien tirer, on déclara qu'il était temps de

s'en aller, et chacun gagna son lit.

On se leva encore d'assez bonne heure le lendemain avec un espoir

indéterminé, un désir plus grand de s'en aller, une terreur du jour à

passer dans cette horrible petite auberge.

Hélas! les chevaux restaient à l'écurie, le cocher demeurait invisible.

On alla, par désœuvrement, tourner autour de la voiture.

Le déjeuner fut bien triste; et il s'était produit comme un

refroidissement vis-à-vis de Boule de Suif, car la nuit, qui porte

conseil, avait un peu modifié les jugements. On en voulait presque à

cette fille, maintenant, de n'avoir pas été trouver secrètement le

Prussien, afin de ménager, au réveil, une bonne surprise à ses

compagnons. Quoi de plus simple? Qui l'eût su, d'ailleurs? Elle aurait

pu sauver les apparences en faisant dire à l'officier qu'elle prenait en

pitié leur détresse. Pour elle, ça avait si peu d'importance!

Mais personne n'avouait encore ces pensées.

Dans l'après-midi, comme on s'ennuyait à périr, le comte proposa de

faire une promenade aux alentours du village. Chacun s'enveloppa avec

soin et la petite société partit, à l'exception de Cornudet, qui

préférait rester près du feu, et des bonnes sœurs, qui passaient leurs

journées dans l'église ou chez le curé.

Le froid, plus intense de jour en jour, piquait cruellement le nez et

les oreilles; les pieds devenaient si douloureux que chaque pas était

une souffrance; et lorsque la campagne se découvrit, elle leur apparut

si effroyablement lugubre sous cette blancheur illimitée que tout le

monde aussitôt retourna, l'âme glacée et le cœur serré.

Les quatre femmes marchaient devant, les trois hommes suivaient, un peu

derrière.

Loiseau, qui comprenait la situation, demanda tout à coup si cette

«garce-là» allait les faire rester longtemps encore dans un pareil

endroit. Le comte, toujours courtois, dit qu'on ne pouvait exiger d'une

femme un sacrifice aussi pénible, et qu'il devait venir d'elle-même. M.

Carré-Lamadon remarqua que si les Français faisaient, comme il en était

question, un retour offensif par Dieppe, la rencontre ne pourrait avoir

lieu qu'à Tôtes. Cette réflexion rendit les deux autres soucieux.--«Si

l'on se sauvait à pied,»--dit Loiseau. Le comte haussa les épaules:--«Y

songez-vous, dans cette neige? avec nos femmes? Et puis nous serions

tout de suite poursuivis, rattrapés en dix minutes, et ramenés

prisonniers à la merci des soldats.»--C'était vrai; on se tut.

Les dames parlaient toilette; mais une certaine contrainte semblait les

désunir.

Tout à coup, au bout de la rue, l'officier parut. Sur la neige qui

fermait l'horizon, il profilait sa grande taille de guêpe en uniforme,

et marchait, les genoux écartés, de ce mouvement particulier aux

militaires qui s'efforcent de ne point maculer leurs bottes

soigneusement cirées.

Il s'inclina en passant près des dames, et regarda dédaigneusement les

hommes qui eurent, du reste, la dignité de ne se point découvrir, bien

que Loiseau ébauchât un geste pour retirer sa coiffure.

Boule de Suif était devenue rouge jusqu'aux oreilles; et les trois

femmes mariées ressentaient une grande humiliation d'être ainsi

rencontrées par ce soldat, dans la compagnie de cette fille qu'il avait

si cavalièrement traitée.

Alors on parla de lui, de sa tournure, de son visage. Mme Carré-Lamadon,

qui avait connu beaucoup d'officiers et qui les jugeait en connaisseur,

trouvait celui-là pas mal du tout; elle regrettait même qu'il ne fût

pas Français, parce qu'il ferait un fort joli hussard dont toutes les

femmes assurément raffoleraient.

Une fois rentrés, on ne sut plus que faire. Des paroles aigres furent

même échangées à propos de choses insignifiantes. Le dîner, silencieux,

dura peu, et chacun monta se coucher, espérant dormir pour tuer le

temps.

On descendit le lendemain avec des visages fatigués et des cœurs

exaspérés. Les femmes parlaient à peine à Boule de Suif.

Une cloche tinta. C'était pour un baptême. La grosse fille avait un

enfant élevé chez des paysans d'Yvetot. Elle ne le voyait pas une fois

l'an, et n'y songeait jamais; mais la pensée de celui qu'on allait

baptiser lui jeta au cœur une tendresse subite et violente pour le

sien, et elle voulut absolument assister à la cérémonie.

Aussitôt qu'elle fut partie, tout le monde se regarda, puis on rapprocha

les chaises, car on sentait bien qu'à la fin il fallait décider quelque

chose. Loiseau eut une inspiration: il était d'avis de proposer à

l'officier de garder Boule de Suif toute seule, et de laisser partir les

autres.

M. Follenvie se chargea encore de la commission, mais il redescendit

presque aussitôt. L'Allemand, qui connaissait la nature humaine, l'avait

mis à la porte. Il prétendait retenir tout le monde tant que son désir

ne serait pas satisfait.

Alors le tempérament populacier de Mme Loiseau éclata:--«Nous n'allons

pourtant pas mourir de vieillesse ici. Puisque c'est son métier, à cette

gueuse, de faire ça avec tous les hommes, je trouve qu'elle n'a pas le

droit de refuser l'un plutôt que l'autre. Je vous demande un peu, ça a

pris tout ce qu'elle a trouvé dans Rouen, même des cochers! oui, madame,

le cocher de la préfecture! Je le sais bien, moi, il achète son vin à la

maison. Et aujourd'hui qu'il s'agit de nous tirer d'embarras, elle fait

la mijaurée, cette morveuse!... Moi, je trouve qu'il se conduit très

bien, cet officier. Il est peut-être privé depuis longtemps; et nous

étions là trois qu'il aurait sans doute préférées. Mais non, il se

contente de celle à tout le monde. Il respecte les femmes mariées.

Songez donc, il est le maître. Il n'avait qu'à dire: «Je veux», et il

pouvait nous prendre de force avec ses soldats.»

Les deux femmes eurent un petit frisson. Les yeux de la jolie Mme

Carré-Lamadon brillaient, et elle était un peu pâle, comme si elle se

sentait déjà prise de force par l'officier.

Les hommes, qui discutaient à l'écart, se rapprochèrent. Loiseau,

furibond, voulait livrer «cette misérable» pieds et poings liés à

l'ennemi. Mais le comte, issu de trois générations d'ambassadeurs, et

doué d'un physique de diplomate, était partisan de l'habileté:--«Il

faudrait la décider»,--dit-il.

Alors on conspira.

Les femmes se serrèrent, le ton de la voix fut baissé, et la discussion

devint générale, chacun donnant son avis. C'était fort convenable du

reste. Ces dames surtout trouvaient des délicatesses de tournures, des

subtilités d'expression charmantes, pour dire les choses les plus

scabreuses. Un étranger n'aurait rien compris, tant les précautions du

langage étaient observées. Mais la légère tranche de pudeur dont est

bardée toute femme du monde ne recouvrant que la surface, elles

s'épanouissaient dans cette aventure polissonne, s'amusaient follement

au fond, se sentant dans leur élément, tripotant de l'amour avec la

sensualité d'un cuisinier gourmand qui prépare le souper d'un autre.

La gaieté revenait d'elle-même, tant l'histoire leur semblait drôle à la

fin. Le comte trouva des plaisanteries un peu risquées, mais si bien

dites qu'elles faisaient sourire. A son tour Loiseau lâcha quelques

grivoiseries plus raides dont on ne se blessa point; et la pensée

brutalement exprimée par sa femme dominait tous les esprits: «Puisque

c'est son métier, à cette fille, pourquoi refuserait-elle celui-là plus

qu'un autre?» La gentille Mme Carré-Lamadon semblait même penser qu'à sa

place elle refuserait celui-là moins qu'un autre.

On prépara longuement le blocus, comme pour une forteresse investie.

Chacun convint du rôle qu'il jouerait, des arguments dont il

s'appuierait, des manœuvres qu'il devrait exécuter. On régla le plan

des attaques, les ruses à employer, et les surprises de l'assaut, pour

forcer cette citadelle vivante à recevoir l'ennemi dans la place.

Cornudet cependant restait à l'écart, complètement étranger à cette

affaire.

Une attention si profonde tendait les esprits, qu'on n'entendit

point rentrer Boule de Suif. Mais le comte souffla un léger:

«Chut» qui fit relever tous les yeux. Elle était là. On se tut

brusquement et un certain embarras empêcha d'abord de lui parler. La

comtesse, plus assouplie que les autres aux duplicités des salons,

l'interrogea:--«Était-ce amusant, ce baptême?»

La grosse fille, encore émue, raconta tout, et les figures, et les

attitudes, et l'aspect même de l'église. Elle ajouta:--«C'est si bon de

prier quelquefois.»

Cependant, jusqu'au déjeuner, ces dames se contentèrent d'être aimables

avec elle, pour augmenter sa confiance et sa docilité à leurs conseils.

Aussitôt à table, on commença les approches. Ce fut d'abord une

conversation vague sur le dévouement. On cita des exemples anciens:

Judith et Holopherne, puis, sans aucune raison, Lucrèce avec Sextus,

Cléopâtre faisant passer par sa couche tous les généraux ennemis, et les

y réduisant à des servilités d'esclave. Alors se déroula une histoire

fantaisiste, éclose dans l'imagination de ces millionnaires ignorants,

où les citoyennes de Rome allaient endormir à Capoue Annibal entre leurs

bras, et, avec lui, ses lieutenants, et les phalanges des mercenaires.

On cita toutes les femmes qui ont arrêté des conquérants, fait de leur

corps un champ de bataille, un moyen de dominer, une arme, qui ont

vaincu par leurs caresses héroïques des êtres hideux ou détestés, et

sacrifié leur chasteté à la vengeance et au dévouement.

On parla même en termes voilés de cette Anglaise de grande famille qui

s'était laissé inoculer une horrible et contagieuse maladie pour la

transmettre à Bonaparte sauvé miraculeusement, par une faiblesse subite,

à l'heure du rendez-vous fatal.

Et tout cela était raconté d'une façon convenable et modérée, où parfois

éclatait un enthousiasme voulu propre à exciter l'émulation.

On aurait pu croire, à la fin, que le seul rôle de la femme, ici-bas,

était un perpétuel sacrifice de sa personne, un abandon continu aux

caprices des soldatesques.

Les deux bonnes sœurs ne semblaient point entendre, perdues en des

pensées profondes. Boule de Suif ne disait rien.

Pendant toute l'après-midi, on la laissa réfléchir. Mais, au lieu de

l'appeler «madame» comme on avait fait jusque-là, on lui disait

simplement «mademoiselle», sans que personne sût bien pourquoi, comme si

l'on avait voulu la faire descendre d'un degré dans l'estime qu'elle

avait escaladée, lui faire sentir sa situation honteuse.

Au moment où l'on servit le potage, M. Follenvie reparut, répétant sa

phrase de la veille:--«L'officier prussien fait demander à Mlle

Élisabeth Rousset si elle n'a point encore changé d'avis.»

Boule de Suif répondit sèchement:--«Non, monsieur.»

Mais au dîner la coalition faiblit. Loiseau eut trois phrases

malheureuses. Chacun se battait les flancs pour découvrir des exemples

nouveaux et ne trouvait rien, quand la comtesse, sans préméditation

peut-être, éprouvant un vague besoin de rendre hommage à la Religion,

interrogea la plus âgée des bonnes sœurs sur les grands faits de la vie

des saints. Or beaucoup avaient commis des actes qui seraient des crimes

à nos yeux; mais l'Église absout sans peine ces forfaits quand ils sont

accomplis pour la gloire de Dieu, ou pour le bien du prochain. C'était

un argument puissant; la comtesse en profita. Alors, soit par une de ces

ententes tacites, de ces complaisances voilées, où excelle quiconque

porte un habit ecclésiastique, soit simplement par l'effet d'une

inintelligence heureuse, d'une secourable bêtise, la vieille religieuse

apporta à la conspiration un formidable appui. On la croyait timide,

elle se montra hardie, verbeuse, violente. Celle-là n'était pas troublée

par les tâtonnements de la casuistique; sa doctrine semblait une barre

de fer; sa foi n'hésitait jamais; sa conscience n'avait point de

scrupules. Elle trouvait tout simple le sacrifice d'Abraham, car elle

aurait immédiatement tué père et mère sur un ordre venu d'en haut; et

rien, à son avis, ne pouvait déplaire au Seigneur quand l'intention

était louable. La comtesse, mettant à profit l'autorité sacrée de sa

complice inattendue, lui fit faire comme une paraphrase édifiante de cet

axiome de morale: «La fin justifie les moyens.»

Elle l'interrogeait.

--«Alors, ma sœur, vous pensez que Dieu accepte toutes les voies, et

pardonne le fait quand le motif est pur?

--Qui pourrait en douter, madame? Une action blâmable en soi devient

souvent méritoire par la pensée qui l'inspire.»

Et elles continuaient ainsi, démêlant les volontés de Dieu, prévoyant

ses décisions, le faisant s'intéresser à des choses qui, vraiment, ne le

regardaient guère.

Tout cela était enveloppé, habile, discret. Mais chaque parole de la

sainte fille en cornette faisait brèche dans la résistance indignée de

la courtisane. Puis, la conversation se détournant un peu, la femme aux

chapelets pendants parla des maisons de son ordre, de sa supérieure,

d'elle-même, et de sa mignonne voisine, la chère sœur Saint-Nicéphore.

On les avait demandées au Havre pour soigner dans les hôpitaux des

centaines de soldats atteints de la petite vérole. Elle les dépeignit,

ces misérables, détailla leur maladie. Et tandis qu'elles étaient

arrêtées en route par les caprices de ce Prussien, un grand nombre de

Français pouvaient mourir qu'elles auraient sauvés peut-être! C'était sa

spécialité, à elle, de soigner les militaires; elle avait été en Crimée,

en Italie, en Autriche, et, racontant ses campagnes, elle se révéla tout

à coup une de ces religieuses à tambours et à trompettes qui semblent

faites pour suivre les camps, ramasser des blessés dans les remous des

batailles, et, mieux qu'un chef, dompter d'un mot les grands soudards

indisciplinés; une vraie bonne sœur Ran-tan-plan dont la figure

ravagée, crevée de trous sans nombre, paraissait une image des

dévastations de la guerre.

Personne ne dit rien après elle, tant l'effet semblait excellent.

Aussitôt le repas terminé, on remonta bien vite dans les chambres pour

ne descendre, le lendemain, qu'assez tard dans la matinée.

Le déjeuner fut tranquille. On donnait à la graine semée la veille le

temps de germer et de pousser ses fruits.

La comtesse proposa de faire une promenade dans l'après-midi; alors le

comte, comme il était convenu, prit le bras de Boule de Suif, et demeura

derrière les autres, avec elle.

Il lui parla de ce ton familier, paternel, un peu dédaigneux, que les

hommes posés emploient avec les filles, l'appelant: «ma chère enfant»,

la traitant du haut de sa position sociale, de son honorabilité

indiscutée. Il pénétra tout de suite au vif de la question:

--«Donc, vous préférez nous laisser ici, exposés comme vous-même à

toutes les violences qui suivraient un échec des troupes prussiennes,

plutôt que de consentir à une de ces complaisances que vous avez eues si

souvent en votre vie?»

Boule de Suif ne répondit rien.

Il la prit par la douceur, par le raisonnement, par les sentiments. Il

sut rester «monsieur le comte», tout en se montrant galant quand il le

fallut, complimenteur, aimable enfin. Il exalta le service qu'elle leur

rendrait, parla de leur reconnaissance; puis soudain, la tutoyant

gaiement:--«Et tu sais, ma chère, il pourrait se vanter d'avoir goûté

d'une jolie fille comme il n'en trouvera pas beaucoup dans son pays.»

Boule de Suif ne répondit pas et rejoignit la société.

Aussitôt rentrée, elle monta chez elle et ne reparut plus. L'inquiétude

était extrême. Qu'allait-elle faire? Si elle résistait, quel embarras!

L'heure du dîner sonna; on l'attendit en vain. M. Follenvie, entrant

alors, annonça que Mlle Rousset se sentait indisposée, et qu'on pouvait

se mettre à table. Tout le monde dressa l'oreille. Le comte s'approcha

de l'aubergiste, et, tout bas: «Ça y est?»--«Oui.»--Par convenance, il

ne dit rien à ses compagnons, mais il leur fit seulement un léger signe

de la tête. Aussitôt un grand soupir de soulagement sortit de toutes les

poitrines, une allégresse parut sur les visages. Loiseau

cria:--«Saperlipopette! je paye du Champagne si l'on en trouve dans

l'établissement;»--et Mme Loiseau eut une angoisse lorsque le patron

revint avec quatre bouteilles aux mains. Chacun était devenu subitement

communicatif et bruyant; une joie égrillarde emplissait les cœurs. Le

comte parut s'apercevoir que Mme Carré-Lamadon était charmante, le

manufacturier fit des compliments à la comtesse. La conversation fut

vive, enjouée, pleine de traits.

Tout à coup, Loiseau, la face anxieuse et levant les bras,

hurla:--«Silence!»--Tout le monde se tut, surpris, presque effrayé déjà.

Alors il tendit l'oreille en faisant «Chut!» des deux mains, leva les

yeux vers le plafond, écouta de nouveau, et reprit, de sa voix

naturelle:--«Rassurez-vous, tout va bien.»

On hésitait à comprendre, mais bientôt un sourire passa.

Au bout d'un quart d'heure il recommença la même farce, la renouvela

souvent dans la soirée; et il faisait semblant d'interpeller quelqu'un à

l'étage au-dessus, en lui donnant des conseils à double sens puisés dans

son esprit de commis voyageur. Par moments il prenait un air triste pour

soupirer:--«Pauvre fille;»--ou bien il murmurait entre ses dents d'un

air rageur:--«Gueux de Prussien, va!»--Quelquefois, au moment où l'on

n'y songeait plus, il poussait, d'une voix vibrante, plusieurs:--«Assez!

assez!»--et ajoutait, comme se parlant à lui-même:--«Pourvu que nous la

revoyions; qu'il ne l'en fasse pas mourir, le misérable!»

Bien que ces plaisanteries fussent d'un goût déplorable, elles amusaient

et ne blessaient personne, car l'indignation dépend des milieux comme le

reste, et l'atmosphère qui s'était peu à peu créée autour d'eux était

chargée de pensées grivoises.

Au dessert, les femmes elles-mêmes firent des allusions spirituelles et

discrètes. Les regards luisaient; on avait bu beaucoup. Le comte, qui

conservait, même en ses écarts, sa grande apparence de gravité, trouva

une comparaison fort goûtée sur la fin des hivernages au pôle et la joie

des naufragés qui voient s'ouvrir une route vers le sud.

Loiseau, lancé, se leva, un verre de champagne à la main: «Je bois à

notre délivrance!»--Tout le monde fut debout; on l'acclamait. Les deux

bonnes sœurs, elles-mêmes, sollicitées par ces dames, consentirent à

tremper leurs lèvres dans ce vin mousseux dont elles n'avaient jamais

goûté. Elles déclarèrent que cela ressemblait à la limonade gazeuse,

mais que c'était plus fin cependant.

Loiseau résuma la situation.

--«C'est malheureux de ne pas avoir de piano parce qu'on pourrait

pincer un quadrille.»

Cornudet n'avait pas dit un mot, pas fait un geste; il paraissait même

plongé dans des pensées très graves, et tirait parfois, d'un geste

furieux, sa grande barbe qu'il semblait vouloir allonger encore. Enfin,

vers minuit, comme on allait se séparer, Loiseau, qui titubait, lui tapa

soudain sur le ventre et lui dit en bredouillant:--«Vous n'êtes pas

farce, vous, ce soir; vous ne dites rien, citoyen?»--Mais Cornudet

releva brusquement la tête, et, parcourant la société d'un regard

luisant et terrible:--«Je vous dis à tous que vous venez de faire une

infamie!»--Il se leva, gagna la porte, répéta encore une fois: «Une

infamie!» et disparut.

Cela jeta un froid d'abord. Loiseau, interloqué, restait bête, mais il

reprit son aplomb, puis, tout à coup, se tordit en répétant:--«Ils sont

trop verts, mon vieux, ils sont trop verts.»--Comme on ne comprenait

pas, il raconta les «mystères du corridor». Alors il y eut une reprise

de gaieté formidable. Ces dames s'amusaient comme des folles. Le comte

et M. Carré-Lamadon pleuraient à force de rire. Ils ne pouvaient

croire.

--«Comment! vous êtes sûr? Il voulait...

--Je vous dis que je l'ai vu.

--Et, elle a refusé...

--Parce que le Prussien était dans la chambre à côté.

--Pas possible?

--Je vous le jure.»

Le comte étouffait. L'industriel se comprimait le ventre à deux mains.

Loiseau continuait:

--«Et, vous comprenez, ce soir, il ne la trouve pas drôle, mais pas du

tout.»

Et tous les trois repartaient, malades, essoufflés, toussant.

On se sépara là-dessus. Mais Mme Loiseau, qui était de la nature des

orties, fit remarquer à son mari, au moment où ils se couchaient, que

«cette chipie» de petite Carré-Lamadon avait ri jaune toute la

soirée:--«Tu sais, les femmes, quand ça en tient pour l'uniforme, qu'il

soit Français ou bien Prussien, ça leur est, ma foi, bien égal. Si ce

n'est pas une pitié, Seigneur Dieu!»

Et toute la nuit, dans l'obscurité du corridor coururent comme des

frémissements, des bruits légers, à peine sensibles, pareils à des

souffles, des effleurements de pieds nus, d'imperceptibles craquements.

Et l'on ne dormit que très tard, assurément, car des filets de lumière

glissèrent longtemps sous les portes. Le champagne a de ces effets-là;

il trouble, dit-on, le sommeil.

Le lendemain, un clair soleil d'hiver rendait la neige éblouissante. La

diligence, attelée enfin, attendait devant la porte, tandis qu'une armée

de pigeons blancs, rengorgés dans leurs plumes épaisses, avec un œil

rose, taché, au milieu, d'un point noir, se promenaient gravement entre

les jambes des six chevaux, et cherchaient leur vie dans le crottin

fumant qu'ils éparpillaient.

Le cocher, enveloppé dans sa peau de mouton, grillait une pipe sur son

siège, et tous les voyageurs, radieux, faisaient rapidement empaqueter

des provisions pour le reste du voyage.

On n'attendait plus que Boule de Suif. Elle parut.

Elle semblait un peu troublée, honteuse; et elle s'avança timidement

vers ses compagnons, qui, tous, d'un même mouvement, se détournèrent

comme s'ils ne l'avaient pas aperçue. Le comte prit avec dignité le bras

de sa femme et l'éloigna de ce contact impur.

La grosse fille s'arrêta, stupéfaite; alors ramassant tout son courage,

elle aborda la femme du manufacturier d'un «bonjour, madame» humblement

murmuré. L'autre fit de la tête seule un petit salut impertinent qu'elle

accompagna d'un regard de vertu outragée. Tout le monde semblait

affairé, et l'on se tenait loin d'elle comme si elle eût apporté une

infection dans ses jupes. Puis on se précipita vers la voiture où elle

arriva seule, la dernière, et reprit en silence la place qu'elle avait

occupée pendant la première partie de la route.

On semblait ne pas la voir, ne pas la connaître; mais Mme Loiseau, la

considérant de loin avec indignation, dit à mi-voix à son

mari:--«Heureusement que je ne suis pas à côté d'elle.»

La lourde voiture s'ébranla, et le voyage recommença.

On ne parla point d'abord. Boule de Suif n'osait pas lever les yeux.

Elle se sentait en même temps indignée contre tous ses voisins, et

humiliée d'avoir cédé, souillée par les baisers de ce Prussien entre les

bras duquel on l'avait hypocritement jetée.

Mais la comtesse, se tournant vers Mme Carré-Lamadon, rompit bientôt ce

pénible silence.

--«Vous connaissez, je crois, Mme d'Étrelles?

--Oui, c'est une de mes amies.

--Quelle charmante femme!

--Ravissante! Une vraie nature d'élite, fort instruite d'ailleurs, et

artiste jusqu'au bout des doigts; elle chante à ravir et dessine dans la

perfection.»

Le manufacturier causait avec le comte, et au milieu du fracas des

vitres un mot parfois jaillissait: «Coupon--échéance--prime--à terme.»

Loiseau, qui avait chipé le vieux jeu de cartes de l'auberge, engraissé

par cinq ans de frottement sur les tables mal essuyées, attaqua un

bésigue avec sa femme.

Les bonnes sœurs prirent à leur ceinture le long rosaire qui pendait,

firent ensemble le signe de la croix, et tout à coup leurs lèvres se

mirent à remuer vivement, se hâtant de plus en plus, précipitant leur

vague murmure comme pour une course d'\_oremus\_; et de temps en temps

elles baisaient une médaille, se signaient de nouveau, puis

recommençaient leur marmottement rapide et continu.

Cornudet songeait, immobile.

Au bout de trois heures de route, Loiseau ramassa ses cartes:--«Il fait

faim», dit-il.

Alors sa femme atteignit un paquet ficelé d'où elle fit sortir un

morceau de veau froid. Elle le découpa proprement par tranches minces et

fermes, et tous deux se mirent à manger.

--«Si nous en faisions autant»,--dit la comtesse. On y consentit et elle

déballa les provisions préparées pour les deux ménages. C'était, dans un

de ces vases allongés dont le couvercle porte un lièvre en faïence, pour

indiquer qu'un lièvre en pâté gît au-dessous, une charcuterie

succulente, où de blanches rivières de lard traversaient la chair brune

du gibier, mêlée à d'autres viandes hachées fin. Un beau carré de

gruyère, apporté dans un journal, gardait imprimé: «faits divers» sur sa

pâte onctueuse.

Les deux bonnes sœurs développèrent un rond de saucisson qui sentait

l'ail; et Cornudet, plongeant les deux mains en même temps dans les

vastes poches de son paletot sac, tira de l'une quatre œufs durs et de

l'autre le croûton d'un pain. Il détacha la coque, la jeta sous ses

pieds dans la paille et se mit à mordre à même les œufs, faisant tomber

sur sa vaste barbe des parcelles de jaune clair qui semblaient, là

dedans, des étoiles.

Boule de Suif, dans la hâte et l'effarement de son lever, n'avait pu

songer à rien; et elle regardait, exaspérée, suffoquant de rage, tous

ces gens qui mangeaient placidement. Une colère tumultueuse la crispa

d'abord, et elle ouvrit la bouche pour leur crier leur fait avec un flot

d'injures qui lui montait aux lèvres; mais elle ne pouvait pas parler

tant l'exaspération l'étranglait.

Personne ne la regardait, ne songeait à elle. Elle se sentait noyée dans

le mépris de ces gredins honnêtes qui l'avaient sacrifiée d'abord,

rejetée ensuite, comme une chose malpropre et inutile. Alors elle songea

à son grand panier tout plein de bonnes choses qu'ils avaient goulûment

dévorées, à ses deux poulets luisants de gelée, à ses pâtés, à ses

poires, à ses quatre bouteilles de bordeaux; et sa fureur tombant

soudain, comme une corde trop tendue qui casse, elle se sentit prête à

pleurer. Elle fit des efforts terribles, se roidit, avala ses sanglots

comme les enfants, mais les pleurs montaient, luisaient au bord de ses

paupières, et bientôt deux grosses larmes, se détachant des yeux,

roulèrent lentement sur ses joues. D'autres les suivirent plus rapides,

coulant comme les gouttes d'eau qui filtrent d'une roche, et tombant

régulièrement sur la courbe rebondie de sa poitrine. Elle restait

droite, le regard fixe, la face rigide et pâle, espérant qu'on ne la

verrait pas.

Mais la comtesse s'en aperçut et prévint son mari d'un signe. Il haussa

les épaules comme pour dire: «Que voulez-vous, ce n'est pas ma faute.»

Mme Loiseau eut un rire muet de triomphe et murmura:--«Elle pleure sa

honte.»

Les deux bonnes sœurs s'étaient remises à prier, après avoir roulé dans

un papier le reste de leur saucisson.

Alors Cornudet, qui digérait ses œufs, étendit ses longues jambes sous

la banquette d'en face, se renversa, croisa ses bras, sourit comme un

homme qui vient de trouver une bonne farce, et se mit à siffloter la

\_Marseillaise\_.

Toutes les figures se rembrunirent. Le chant populaire, assurément, ne

plaisait point à ses voisins. Ils devinrent nerveux, agacés, et avaient

l'air prêts à hurler comme des chiens qui entendent un orgue de

Barbarie. Il s'en aperçut, ne s'arrêta plus. Parfois même il fredonnait

les paroles:

Amour sacré de la patrie,

Conduis, soutiens nos bras vengeurs,

Liberté, liberté chérie,

Combats avec tes défenseurs!

On fuyait plus vite, la neige étant plus dure; et jusqu'à Dieppe,

pendant les longues heures mornes du voyage, à travers les cahots du

chemin, par la nuit tombante, puis dans l'obscurité profonde de la

voiture, il continua, avec une obstination féroce, son sifflement

vengeur et monotone, contraignant les esprits las et exaspérés à suivre

le chant d'un bout à l'autre, à se rappeler chaque parole qu'ils

appliquaient sur chaque mesure.

Et Boule de Suif pleurait toujours; et parfois un sanglot, qu'elle

n'avait pu retenir, passait, entre deux couplets, dans les ténèbres.

NOTES.

\_Boule de Suif\_ a paru pour la première fois en 1880, dans les

\_Soirées de Médan\_, avec l'\_Attaque du Moulin\_ de Zola, \_Sac au dos\_

de Huysmans, la \_Saignée\_ d'Henry Céard, l'\_Affaire du Grand 7\_ de

Léon Hennique, et \_Après la Bataille\_ de Paul Alexis. Boule de Suif a

réellement existé et s'appelait de son vrai nom Adrienne Legay.

LES SOIRÉES DE MÉDAN.

COMMENT CE LIVRE A ÉTÉ FAIT.

\_A M. le Directeur du\_ Gaulois.

Votre journal fut le premier à annoncer les \_Soirées de Médan\_, et vous

me demandez aujourd'hui quelques détails particuliers sur les origines

de ce volume. Il vous paraîtrait intéressant de savoir ce que nous avons

prétendu faire, si nous avons voulu affirmer une idée d'école et lancer

un manifeste.

Je réponds à ces quelques questions.

Nous n'avons pas la prétention d'être une école. Nous sommes simplement

quelques amis, qu'une admiration commune a fait se rencontrer chez Zola,

et qu'ensuite une affinité de tempéraments, des sentiments très

semblables sur toutes choses, une même tendance philosophique ont liés

de plus en plus.

Quant à moi, qui ne suis encore rien comme littérateur, comment

pourrais-je avoir la prétention d'appartenir à une école? J'admire

indistinctement tout ce qui me paraît supérieur, à tous les siècles et

dans tous les genres.

Cependant, il s'est fait évidemment en nous une réaction inconsciente,

fatale, contre l'esprit romantique, par cette seule raison que les

générations littéraires se suivent et ne se ressemblent pas.

Mais, du reste, ce qui nous choque dans le romantisme, d'où sont sorties

d'impérissables œuvres d'art, c'est uniquement son résultat

philosophique. Nous nous plaignons de ce que l'œuvre de Hugo ait

détruit en partie l'œuvre de Voltaire et de Diderot. Par la

sentimentalité ronflante des romantiques, par leur méconnaissance

dogmatique du droit et de la logique, le vieux bon sens, la vieille

sagesse de Montaigne et de Rabelais ont presque disparu de notre pays.

Ils ont substitué l'idée de pardon à l'idée de justice, semant chez nous

une sensiblerie miséricordieuse et sentimentale qui a remplacé la

raison.

C'est grâce à eux que les salles de théâtre, pleines de messieurs véreux

et de filles, ne peuvent tolérer sur la scène un simple fripon. C'est la

morale romantique des foules qui force souvent les tribunaux à acquitter

des particuliers et des drôlesses attendrissants, mais sans excuse.

J'ai pour les grands maîtres de cette école (puisqu'il s'agit d'école)

une admiration sans limites, jointe souvent à une révolte de ma raison;

car je trouve que Schopenhauer et Herbert Spencer ont sur la vie

beaucoup d'idées plus droites que l'illustre auteur des

\_Misérables\_.--Voilà la seule critique que j'oserais faire, et il ne

s'agit pas ici de littérature.--Littérairement, ce qui nous paraît

haïssable, ce sont les vieilles orgues de Barbarie larmoyantes, dont

Jean-Jacques Rousseau a inventé le mécanisme et dont une suite de

romanciers, arrêtés, je l'espère, à M. Feuillet, s'est obstinée à

tourner la manivelle, répétant invariablement les mêmes airs langoureux

et faux.

Quant aux querelles sur les mots: réalisme et idéalisme, je ne les

comprends pas.

Une loi philosophique inflexible nous apprend que nous ne pouvons rien

imaginer en dehors de ce qui tombe sous nos sens; et la preuve de cette

impuissance, c'est la stupidité des conceptions dites idéales, des

paradis inventés par toutes les religions. Nous avons donc ce seul

objectif: l'Être et la Vie, qu'il faut savoir comprendre et interpréter

en artiste. Si on n'en donne pas l'expression à la fois exacte et

artistiquement supérieure, c'est qu'on n'a pas assez de talent.

Quand un monsieur, qualifié de réaliste, a le souci d'écrire le mieux

possible, est sans cesse poursuivi par des préoccupations d'art, c'est,

à mon sens, un idéaliste. Quant à celui qui affiche la prétention de

faire la vie plus belle que nature, comme si on pouvait l'imaginer autre

qu'elle n'est, de mettre du ciel dans ses livres, et qui écrit en

«romancier pour les dames», ce n'est, à mon avis du moins, qu'un

charlatan ou un imbécile.--J'adore les contes de fées et j'ajoute que

ces sortes de conceptions doivent être plus vraisemblables, dans leur

domaine particulier, que n'importe quel roman de mœurs de la vie

contemporaine.

Voici maintenant quelques notes sur notre volume.

Nous nous trouvions réunis, l'été, chez Zola, dans sa propriété de

Médan.

Pendant les longues digestions des longs repas (car nous sommes tous

gourmands et gourmets, et Zola mange à lui seul comme trois romanciers

ordinaires), nous causions. Il nous racontait ses futurs romans, ses

idées littéraires, ses opinions sur toutes choses. Quelquefois il

prenait un fusil, qu'il manœuvrait en myope, et, tout en parlant, il

tirait sur des touffes d'herbe que nous lui affirmions être des oiseaux,

s'étonnant considérablement quand il ne retrouvait aucun cadavre.

Certains jours on pêchait à la ligne. Hennique alors se distinguait, au

grand désespoir de Zola, qui n'attrapait que des savetiers.

Moi, je restais étendu dans la barque la \_Nana\_, ou bien je me baignais

pendant des heures, tandis que Paul Alexis rôdait avec des idées

grivoises, que Huysmans fumait des cigarettes, et que Céard s'embêtait,

trouvant stupide la campagne.

Ainsi se passaient les après-midi; mais, comme les nuits étaient

magnifiques, chaudes, pleines d'odeurs de feuilles, nous allions chaque

soir nous promener dans la \_grande île\_ en face.

Je passais tout le monde dans la \_Nana\_.

Or, par une nuit de pleine lune, nous parlions de Mérimée, dont les

dames disaient: «Quel charmant conteur!» Huysmans prononça à peu près

ces paroles: «Un conteur est un monsieur qui, ne sachant pas écrire,

débite prétentieusement des balivernes.»

On en vint à parcourir tous les conteurs célèbres et à vanter les

raconteurs de vive voix, dont le plus merveilleux, à notre connaissance,

est le grand Russe Tourgueneff, ce maître presque français; Paul Alexis

prétendait qu'un conte écrit est très difficile à faire. Céard, un

sceptique, regardant la lune, murmura: «Voici un beau décor romantique,

on devrait l'utiliser...» Huysmans ajouta: «... en racontant des

histoires de sentiment.» Mais Zola trouva que c'était une idée, qu'il

fallait se dire des histoires. L'invention nous fit rire, et on convint,

pour augmenter la difficulté; que le cadre choisi par le premier serait

conservé par les autres, qui y placeraient des aventures différentes.

On alla s'asseoir, et, dans le grand repos des champs assoupis, sous la

lumière éclatante de la lune, Zola nous dit cette terrible page de

l'histoire sinistre des guerres, qui s'appelle l'\_Attaque du Moulin\_.

Quand il eut fini, chacun s'écria: «Il faut écrire cela bien vite.» Lui

se mit à rire: «C'est fait.»

Ce fut mon tour le lendemain.

Huysmans, le jour suivant, nous amusa beaucoup avec le récit des misères

d'un mobile sans enthousiasme.

Céard, nous redisant le siège de Paris, avec des explications nouvelles,

déroula une histoire pleine de philosophie, toujours vraisemblable sinon

vraie, mais toujours réelle depuis le vieux poème d'Homère. Car si la

femme inspire éternellement des sottises aux hommes, les guerriers,

qu'elle favorise plus spécialement de son intérêt, en souffrent

nécessairement plus que d'autres.

Hennique nous démontra encore une fois que les hommes, souvent

intelligents et raisonnables, pris isolément, deviennent infailliblement

des brutes quand ils sont en nombre.--C'est ce qu'on pourrait appeler:

l'ivresse des foules.--Je ne sais rien de plus drôle et de plus horrible

en même temps que le siège de cette maison publique et le massacre des

pauvres filles.

Mais Paul Alexis nous fit attendre quatre jours, ne trouvant pas de

sujet. Il voulait nous raconter des histoires de Prussiens souillant des

cadavres. Notre exaspération le fit taire, et il finit par imaginer

l'amusante anecdote d'une grande dame allant ramasser son mari mort sur

un champ de bataille et se laissant «attendrir» par un pauvre soldat

blessé.--Et ce soldat était un prêtre.

Zola trouva ces récits curieux et nous proposa d'en faire un livre.

Voilà, Monsieur le directeur, quelques notes, vite griffonnées, mais

contenant, je pense, tous les détails qui peuvent vous intéresser.

Veuillez agréer, avec mes remerciements pour votre bienveillance,

l'assurance de mes sentiments les plus dévoués.

GUY DE MAUPASSANT.

Cet article est celui que Maupassant publia dans \_le Gaulois\_ pour

faire «démarrer la critique». A la fin de ce volume nous citons

quelques lignes des principaux articles qu'il provoqua.

APPENDICE.

Nous donnons ici, à titre \_purement documentaire\_, et pour que le

lecteur puisse se rendre compte de la venue de son talent, les quatre

premières nouvelles publiées par Maupassant. On retrouvera dans la \_Main

d'Écorché\_ l'idée première de la \_Main\_ (Contes du Jour et de la Nuit),

et dans le \_Mariage du Lieutenant Laré\_ celle des \_Idées du Colonel\_

(Yvette).

LA MAIN D'ÉCORCHÉ.

Il y a huit mois environ, un de mes amis, Louis R., avait réuni, un

soir, quelques camarades de collège; nous buvions du punch et nous

fumions en causant littérature, peinture, et en racontant, de temps à

autre, quelques joyeusetés, ainsi que cela se pratique dans les réunions

de jeunes gens. Tout à coup la porte s'ouvre toute grande et un de mes

bons amis d'enfance entre comme un ouragan. «Devinez d'où je viens»,

s'écrie-t-il aussitôt. «Je parie pour Mabille», répond l'un; «Non, tu es

trop gai, tu viens d'emprunter de l'argent, d'enterrer ton oncle, ou de

mettre ta montre chez ma tante», répond un autre; «Tu viens de te

griser, riposte un troisième, et comme tu as senti le punch chez Louis,

tu es monté pour recommencer.»--«Vous n'y êtes point, je viens de P.....

en Normandie, où j'ai été passer huit jours et d'où je rapporte un grand

criminel de mes amis que je vous demande la permission de vous

présenter.» A ces mots, il tira de sa poche une main d'écorché; cette

main était affreuse, noire, sèche, très longue et comme crispée, les

muscles, d'une force extraordinaire, étaient retenus à l'intérieur et à

l'extérieur par une lanière de peau parcheminée, les ongles jaunes,

étroits, étaient restés au bout des doigts; tout cela sentait le

scélérat d'une lieue. «Figurez-vous, dit mon ami, qu'on vendait l'autre

jour les défroques d'un vieux sorcier bien connu dans toute la contrée;

il allait au sabbat tous les samedis sur un manche à balai, pratiquait

la magie blanche et noire, donnait aux vaches du lait bleu et leur

faisait porter la queue comme celle du compagnon de saint Antoine.

Toujours est-il que ce vieux gredin avait une grande affection pour

cette main, qui, disait-il, était celle d'un célèbre criminel supplicié

en 1736, pour avoir jeté, la tête la première, dans un puits sa femme

légitime, en quoi faisant je trouve qu'il n'avait pas tort, puis pendu

au clocher de l'église le curé qui l'avait marié. Après ce double

exploit, il était allé courir le monde et dans sa carrière aussi courte

que bien remplie, il avait détroussé douze voyageurs, enfumé une

vingtaine de moines dans un couvent et fait un sérail d'un monastère de

religieuses.»--«Mais que vas-tu faire de cette horreur?» nous

écriâmes-nous.--«Eh parbleu, j'en ferai mon bouton de sonnette pour

effrayer mes créanciers.»--«Mon ami, dit Henri Smith, un grand Anglais

très flegmatique, je crois que cette main est tout simplement de la

viande indienne conservée par un procédé nouveau, je te conseille d'en

faire du bouillon.»--«Ne raillez pas, Messieurs, reprit avec le plus

grand sang-froid un étudiant en médecine aux trois quarts gris, et toi,

Pierre, si j'ai un conseil à te donner, fais enterrer chrétiennement ce

débris humain, de crainte que son propriétaire ne vienne te le

redemander; et puis, elle a peut-être pris de mauvaises habitudes, cette

main, car tu sais le proverbe: «Qui a tué tuera.»--«Et qui a bu boira»,

reprit l'amphitryon; là-dessus il versa à l'étudiant un grand verre de

punch, l'autre l'avala d'un seul trait et tomba ivre mort sous la table.

Cette sortie fut accueillie par des rires formidables, et Pierre élevant

son verre et saluant la main: «Je bois, dit-il, à la prochaine visite de

ton maître», puis on parla d'autre chose et chacun rentra chez soi.

Le lendemain, comme je passais devant sa porte, j'entrai chez lui, il

était environ 2 heures, je le trouvai lisant et fumant. «Eh bien,

comment vas-tu?» lui dis-je.--«Très bien», me répondit-il.--«Et ta

main?»--«Ma main, tu as dû la voir à ma sonnette où je l'ai mise hier

soir en rentrant, mais à ce propos figure-toi qu'un imbécile quelconque,

sans doute pour me faire une mauvaise farce, est venu carillonner à ma

porte vers minuit; j'ai demandé qui était là, mais comme personne ne me

répondait, je me suis recouché et rendormi.»

En ce moment, on sonna, c'était le propriétaire, personnage grossier et

fort impertinent. Il entra sans saluer. «Monsieur, dit-il à mon ami, je

vous prie d'enlever immédiatement la charogne que vous avez pendue à

votre cordon de sonnette, sans quoi je me verrai forcé de vous donner

congé.»--«Monsieur, reprit Pierre avec beaucoup de gravité, vous

insultez une main qui ne le mérite pas, sachez qu'elle a appartenu à un

homme fort bien élevé.» Le propriétaire tourna les talons et sortit

comme il était entré. Pierre le suivit, décrocha sa main et l'attacha à

la sonnette pendue dans son alcôve.--Cela vaut mieux, dit-il, cette

main, comme le «Frère, il faut mourir» des Trappistes, me donnera des

pensées sérieuses tous les soirs en m'endormant. Au bout d'une heure, je

le quittai et je rentrai à mon domicile.

Je dormis mal la nuit suivante, j'étais agité, nerveux; plusieurs fois

je me réveillai en sursaut, un moment même je me figurai qu'un homme

s'était introduit chez moi et je me levai pour regarder dans mes

armoires et sous mon lit; enfin, vers 6 heures du matin, comme je

commençais à m'assoupir, un coup violent frappé à ma porte, me fit

sauter du lit; c'était le domestique de mon ami, à peine vêtu, pâle et

tremblant. «Ah Monsieur! s'écria-t-il en sanglotant, mon pauvre maître

qu'on a assassiné.» Je m'habillai à la hâte et je courus chez Pierre. La

maison était pleine de monde, on discutait, on s'agitait, c'était un

mouvement incessant, chacun pérorait, racontait et commentait

l'événement de toutes les façons. Je parvins à grand'peine jusqu'à la

chambre, la porte était gardée, je me nommai, on me laissa entrer.

Quatre agents de la police étaient debout au milieu, un carnet à la

main, ils examinaient, se parlaient bas de temps en temps et écrivaient;

deux docteurs causaient près du lit sur lequel Pierre était étendu sans

connaissance. Il n'était pas mort, mais il avait un aspect effrayant.

Ses yeux démesurément ouverts, ses prunelles dilatées semblaient

regarder fixement avec une indicible épouvante une chose horrible et

inconnue, ses doigts étaient crispés, son corps, à partir du menton,

était recouvert d'un drap que je soulevai. Il portait au cou les marques

de cinq doigts qui s'étaient profondément enfoncés dans la chair,

quelques gouttes de sang maculaient sa chemise. En ce moment une chose

me frappa, je regardai par hasard la sonnette de son alcôve, la main

d'écorché n'y était plus. Les médecins l'avaient sans doute enlevée

pour ne point impressionner les personnes qui entreraient dans la

chambre du blessé, car cette main était vraiment affreuse. Je ne

m'informai point de ce qu'elle était devenue.

Je coupe maintenant, dans un journal du lendemain, le récit du crime

avec tous les détails que la police a pu se procurer. Voici ce qu'on y

lisait:

«Un attentat horrible a été commis hier sur la personne d'un jeune

homme, M. Pierre B....., étudiant en droit, qui appartient à une des

meilleures familles de Normandie. Ce jeune homme était rentré chez lui

vers 10 heures du soir, il renvoya son domestique, le sieur Bonvin, en

lui disant qu'il était fatigué et qu'il allait se mettre au lit. Vers

minuit, cet homme fut réveillé tout à coup par la sonnette de son

maître qu'on agitait avec fureur. Il eut peur, alluma une lumière et

attendit; la sonnette se tut environ une minute, puis reprit avec une

telle force que le domestique, éperdu de terreur, se précipita hors de

sa chambre et alla réveiller le concierge, ce dernier courut avertir

la police et, au bout d'un quart d'heure environ, ces derniers

enfonçaient la porte.

«Un spectacle horrible s'offrit à leurs yeux, les meubles étaient

renversés, tout indiquait qu'une lutte terrible avait eu lieu entre la

victime et le malfaiteur. Au milieu de la chambre, sur le dos, les

membres raides, la face livide et les yeux effroyablement dilatés, le

jeune Pierre B..... gisait sans mouvement; il portait au cou les

empreintes profondes de cinq doigts. Le rapport du docteur Bourdeau,

appelé immédiatement, dit que l'agresseur devait être doué d'une force

prodigieuse et avoir une main extraordinairement maigre et nerveuse,

car les doigts qui ont laissé dans le cou comme cinq trous de balle

s'étaient presque rejoints à travers les chairs. Rien ne fait

soupçonner le mobile du crime, ni quel peut en être l'auteur.»

On lisait le lendemain dans le même journal:

«M. Pierre B....., la victime de l'effroyable attentat que nous

racontions hier, a repris connaissance après deux heures de soins

assidus donnés par M. le docteur Bourdeau. Sa vie n'est pas en danger,

mais on craint fortement pour sa raison; on n'a aucune trace du

coupable.»

En effet mon pauvre ami était fou; pendant sept mois, j'allai le voir

tous les jours à l'hospice, mais il ne recouvra pas une lueur de raison.

Dans son délire, il lui échappait des paroles étranges et, comme tous

les fous, il avait une idée fixe, et se croyait toujours poursuivi par

un spectre. Un jour, on vint me chercher en toute hâte en me disant

qu'il allait plus mal, je le trouvai à l'agonie. Pendant deux heures, il

resta fort calme, puis tout à coup, se dressant sur son lit malgré nos

efforts, il s'écria en agitant les bras et comme en proie à une

épouvantable terreur: «Prends-la! prends-la! Il m'étrangle, au secours,

au secours!» Il fit deux fois le tour de la chambre en hurlant, puis il

tomba mort, la face contre terre.

Comme il était orphelin, je fus chargé de conduire son corps au petit

village de P..... en Normandie, où ses parents étaient enterrés. C'est

de ce même village qu'il venait, le soir où il nous avait trouvés buvant

du punch chez Louis R. et où il nous avait présenté sa main d'écorché.

Son corps fut enfermé dans un cercueil de plomb, et quatre jours après,

je me promenais tristement avec le vieux curé qui lui avait donné ses

premières leçons, dans le petit cimetière où l'on creusait sa tombe. Il

faisait un temps magnifique, le ciel tout bleu ruisselait de lumière;

les oiseaux chantaient dans les ronces du talus, où, bien des fois,

enfants tous deux, nous étions venus manger des mûres. Il me semblait

encore le voir se faufiler le long de la haie et se glisser par le petit

trou que je connaissais bien, là-bas, tout au bout du terrain où l'on

enterre les pauvres, puis nous revenions à la maison, les joues et les

lèvres noires du jus des fruits que nous avions mangés; et je regardai

les ronces, elles étaient couvertes de mûres, machinalement j'en pris

une, et je la portai à ma bouche; le curé avait ouvert son bréviaire et

marmottait tout bas ses \_oremus\_, et j'entendais au bout de l'allée la

bêche des fossoyeurs qui creusaient la tombe. Tout à coup, ils nous

appelèrent, le curé ferma son livre et nous allâmes voir ce qu'ils

voulaient. Ils avaient trouvé un cercueil. D'un coup de pioche, ils

firent sauter le couvercle et nous aperçûmes un squelette démesurément

long, couché sur le dos, qui de son œil creux semblait encore nous

regarder et nous défier; j'éprouvai un malaise, je ne sais pourquoi,

j'eus presque peur. «Tiens! s'écria un des hommes, regardez donc, le

gredin a un poignet coupé, voilà sa main.» Et il ramassa à côté du corps

une grande main desséchée qu'il nous présenta. «Dis donc, fit l'autre en

riant, on dirait qu'il te regarde et qu'il va te sauter à la gorge pour

que tu lui rendes sa main.»--«Allons mes amis, dit le curé, laissez les

morts en paix et refermez ce cercueil, nous creuserons autre part la

tombe de ce pauvre Monsieur Pierre.»

Le lendemain tout était fini et je reprenais la route de Paris après

avoir laissé 50 francs au vieux curé pour dire des messes pour le repos

de l'âme de celui dont nous avions ainsi troublé la sépulture.

\_Signé\_: Joseph PRUNIER.

\_Almanach de Pont-à-Mousson\_, 1875.

LE DONNEUR D'EAU BÉNITE.

Il habitait autrefois une petite maison, près d'une grande route, à

l'entrée d'un village. Il s'était établi charron après avoir épousé la

fille d'un fermier du pays, et comme ils travaillaient beaucoup tous les

deux, ils amassèrent une petite fortune. Seulement ils n'avaient pas

d'enfants, ce qui les chagrinait énormément. Enfin un fils leur vint;

ils l'appelèrent Jean, et ils le caressaient l'un après l'autre,

l'enveloppant de leur amour, le chérissant tellement qu'ils ne pouvaient

rester une heure sans le regarder.

Comme il avait cinq ans, des saltimbanques passèrent dans le pays et

établirent une baraque sur la place de la Mairie.

Jean, qui les avait vus, s'échappa de la maison, et son père, après

l'avoir cherché bien longtemps, le retrouva au milieu des chèvres

savantes et des chiens faiseurs de tours, qui poussait de grands éclats

de rire sur les genoux d'un vieux paillasse.

Trois jours après, à l'heure du dîner, au moment de se mettre à table,

le charron et sa femme s'aperçurent que leur fils n'était plus dans la

maison. Ils le cherchèrent dans leur jardin, et comme ils ne le

trouvaient pas, le père sur le bord de la route, cria de toute sa force:

«Jean!»--La nuit venait; l'horizon s'emplissait d'une vapeur brune qui

reculait les objets dans un lointain sombre et effrayant. Trois grands

sapins, tout près de là, semblaient pleurer. Aucune voix ne répondit;

mais il y avait dans l'air comme des gémissements indistincts. Le père

écouta longtemps, croyant toujours entendre quelque chose, tantôt à

droite, tantôt à gauche, et la tête perdue, il s'enfonçait dans la nuit

en appelant sans cesse: «Jean! Jean!»

Il courut ainsi jusqu'au jour, emplissant les ténèbres de ses cris,

épouvantant les bêtes rôdeuses, ravagé par une angoisse terrible et se

croyant fou par moments. Sa femme, assise sur la pierre de sa porte,

sanglota jusqu'au matin.

On ne retrouva pas leur fils.

Alors ils vieillirent rapidement dans une tristesse inconsolable.

Enfin ils vendirent leur maison et ils partirent pour chercher

eux-mêmes.

Ils questionnèrent les bergers sur les côtes, les marchands qui

passaient, les paysans dans les villages et les autorités des villes.

Mais il y avait longtemps que leur fils était perdu; personne ne savait

rien; lui-même avait sans doute oublié son nom maintenant et celui de

son pays; et ils pleuraient, n'espérant plus.

Bientôt ils n'eurent plus d'argent; alors ils se louèrent à la journée

dans les fermes et dans les hôtelleries, accomplissant les besognes les

plus humbles, vivant des restes des autres, couchant à la dure et

souffrant du froid. Mais comme ils devenaient très faibles à force de

fatigues, on n'en voulut plus pour travailler, et ils furent obligés de

mendier sur les routes. Ils accostaient les voyageurs avec des figures

tristes et des voix suppliantes; imploraient un morceau de pain des

moissonneurs qui dînent autour d'un arbre, à midi, dans la plaine; et

ils mangeaient silencieusement, assis sur le bord des fossés.

Un hôtelier, auquel ils racontaient leur malheur, leur dit un jour:

--J'ai connu aussi quelqu'un qui avait perdu sa fille; c'est à Paris

qu'il l'a retrouvée.

Ils se mirent tout de suite en route pour Paris.

Lorsqu'ils entrèrent dans la grande ville, ils furent effrayés par son

immensité et par les multitudes qui passaient.

Ils comprirent cependant qu'il devait être au milieu de tous ces hommes,

mais ils ne savaient comment s'y prendre pour le chercher. Puis ils

craignaient de ne pas le reconnaître, car il y avait alors quinze ans

qu'ils ne l'avaient vu.

Ils visitèrent toutes les places, toutes les rues, s'arrêtant à tous les

attroupements qu'ils voyaient, espérant une rencontre providentielle,

quelque prodigieux hasard, une pitié de la destinée.

Souvent ils marchaient à l'aventure devant eux, l'un contre l'autre,

ayant l'air si tristes et si pauvres qu'on leur faisait l'aumône sans

qu'ils l'eussent demandée.

Chaque dimanche ils passaient leur journée à la porte des églises,

regardant entrer et sortir les foules et cherchant sur les figures une

ressemblance lointaine. Plusieurs fois ils crurent le reconnaître, mais

toujours ils s'étaient trompés.

Il y avait, au seuil d'une des églises où ils revenaient le plus

souvent, un vieux donneur d'eau bénite qui était devenu leur ami. Son

histoire était aussi fort triste, et la commisération qu'ils avaient

pour lui fit naître entre eux une grande amitié. Ils finirent par

habiter ensemble tous les trois dans un pauvre taudis, tout en haut

d'une grande maison, située très loin, auprès des champs; et le charron

quelquefois remplaçait à l'église son nouvel ami, lorsque celui-ci se

trouvait malade. Un hiver vint, qui fut très dur. Le pauvre porteur de

goupillon mourut, et le curé de la paroisse désigna pour le remplacer le

charron dont il avait appris les malheurs.

Alors il vint chaque matin s'asseoir au même endroit, sur la même

chaise, usant continuellement du frottement de son dos la vieille

colonne de pierre contre laquelle il s'appuyait. Il regardait fixement

tous les hommes qu'il voyait entrer, et il attendait les dimanches avec

autant d'impatience qu'un collégien, parce que l'église, ce jour-là,

était sans cesse pleine de monde.

Il devint très vieux, s'affaiblissant encore sous l'humidité des voûtes;

et son espoir s'émiettait tous les jours.

Il connaissait à présent tous ceux qui venaient aux offices; il savait

leurs heures, leurs habitudes; distinguait leurs pas sur les dalles.

Son existence était tellement rétrécie que l'entrée d'un étranger dans

l'église était pour lui un grand événement. Un jour deux dames vinrent.

L'une était vieille et l'autre jeune. C'était la mère et la fille

probablement. Derrière elles un homme se présenta qui les suivit. Il les

salua à la sortie, et, après leur avoir offert de l'eau bénite, il prit

le bras de la plus vieille.

--Ce doit être le fiancé de la jeune, pensa le charron.

Et il chercha jusqu'au soir dans ses souvenirs où il avait pu voir

autrefois un jeune homme qui ressemblât à celui-là. Mais celui qu'il se

rappelait devait être à présent un vieillard, car il lui semblait

l'avoir connu là-bas, dans sa jeunesse.

Ce même homme revint souvent accompagner les deux dames, et cette

ressemblance vague, éloignée et familière qu'il ne pouvait retrouver

importunait tellement le vieux donneur d'eau bénite, qu'il fit venir sa

femme avec lui pour aider sa mémoire affaiblie.

Un soir, comme le jour baissait, les étrangers entrèrent tous les trois.

Lorsqu'ils furent passés:

--Eh bien! le connais-tu? dit le mari.

La femme inquiète cherchait à se rappeler aussi. Tout à coup elle dit

tout bas:

--Oui... oui... mais il est plus noir, plus grand, plus fort et habillé

comme un monsieur; pourtant, père, vois-tu, c'est ta figure quand tu

étais jeune.

Le vieux fit un soubresaut.

C'était vrai; il lui ressemblait, et il ressemblait aussi à son frère

qui était mort, et à son père qu'il avait connu jeune encore. Ils

étaient tellement émus qu'ils ne trouvaient rien à se dire. Les trois

personnes redescendaient, allaient sortir. L'homme touchait le goupillon

du doigt. Alors le vieux, dont la main tremblait tellement qu'elle

faisait par terre une pluie d'eau bénite, s'écria: Jean?

L'homme s'arrêta, le regardant.

Il reprit plus bas:

--Jean?

Les deux femmes l'examinaient sans comprendre.

Alors il dit pour la troisième fois en sanglotant:

--Jean?

L'homme se pencha tout près de sa figure, et illuminé par un souvenir

d'enfance, il répondit:

--Papa Pierre, maman Jeanne!

Il avait tout oublié, l'autre nom de son père et celui de son pays; mais

il se rappelait toujours ces deux mots qu'il avait tant répétés: papa

Pierre, maman Jeanne!

Il tomba, la figure sur les genoux du vieux, et il pleurait, et il

embrassait l'un après l'autre son père et sa mère, qui suffoquaient

d'une joie démesurée.

Les deux dames pleuraient aussi, comprenant qu'un grand bonheur était

arrivé.

Alors ils allèrent tous chez le jeune homme et il leur raconta son

histoire.

Les saltimbanques l'avaient enlevé. Pendant trois ans il parcourut avec

eux bien des pays. Puis la troupe s'était dispersée, et une vieille

dame, un jour, dans un château, avait donné de l'argent pour le garder,

parce qu'elle l'avait trouvé gentil. Comme il était intelligent, on le

mit à l'école, puis au collège, et la vieille dame n'ayant pas d'enfants

lui avait laissé sa fortune. Lui aussi avait cherché ses parents; mais

comme il ne se rappelait que ces deux noms: «papa Pierre, maman

Jeanne», il n'avait pu les retrouver. Maintenant, il allait se marier,

et il présenta sa fiancée qui était très bonne et très jolie.

Quand les deux vieux eurent dit à leur tour leurs chagrins et leurs

fatigues, ils l'embrassèrent encore une fois; et ils veillèrent fort

tard ce soir-là, n'osant pas se coucher, de crainte que le bonheur qui

les fuyait depuis si longtemps ne les abandonnât de nouveau pendant leur

sommeil.

Mais ils avaient usé la ténacité du malheur, car ils furent heureux

jusqu'à leur mort.

GUY DE VALMONT.

\_La Mosaïque\_, 1876.

«COCO, COCO, COCO FRAIS!»

J'avais entendu raconter la mort de mon oncle Ollivier.

Je savais qu'au moment où il allait expirer doucement, tranquillement,

dans l'ombre de sa grande chambre dont on avait fermé les volets à cause

d'un terrible soleil de juillet; au milieu du silence étouffant de cette

brûlante après-midi d'été, on entendit dans la rue une petite sonnette

argentine. Puis, une voix claire traversa l'alourdissante chaleur: «Coco

frais, rafraîchissez-vous, mesdames, coco, coco, qui veut du coco?» Mon

oncle fit un mouvement, quelque chose comme l'effleurement d'un sourire

remua sa lèvre, une gaieté dernière brilla dans son œil qui, bientôt

après, s'éteignit pour toujours.

J'assistais à l'ouverture du testament. Mon cousin Jacques héritait

naturellement des biens de son père; au mien, comme souvenir, étaient

légués quelques meubles. La dernière clause me concernait. La voici: «A

mon neveu Pierre, je laisse un manuscrit de quelques feuillets qu'on

trouvera dans le tiroir gauche de mon secrétaire; plus 500 francs pour

acheter son fusil de chasse, et 100 francs qu'il voudra bien remettre de

ma part au premier marchand de coco qu'il rencontrera!...»

Ce fut une stupéfaction générale. Le manuscrit qui me fut remis

m'expliqua ce legs surprenant.

Je le copie textuellement:

«L'homme a toujours vécu sous le joug des superstitions. On croyait

autrefois qu'une étoile s'allumait en même temps que naissait un

enfant; qu'elle suivait les vicissitudes de sa vie, marquant les

bonheurs par son éclat, les misères par son obscurcissement. On croit

à l'influence des comètes, des années bissextiles, des vendredis, du

nombre treize. On s'imagine que certaines gens jettent des sorts, le

mauvais œil. On dit: «Sa rencontre m'a toujours porté malheur.» Tout

cela est vrai. J'y crois.--Je m'explique: Je ne crois pas à

l'influence occulte des choses ou des êtres; mais je crois au hasard

bien ordonné. Il est certain que le hasard a fait s'accomplir des

événements importants pendant que des comètes visitaient notre ciel;

qu'il en a placé dans les années bissextiles; que certains malheurs

remarqués sont tombés le vendredi, ou bien ont coïncidé avec le nombre

treize; que la vue de certaines personnes a concordé avec le retour

de certains faits, etc. De là naissent les superstitions. Elles se

forment d'une observation incomplète, superficielle, qui voit la cause

dans la coïncidence et ne cherche pas au delà.

«Or mon étoile à moi, ma comète, mon vendredi, mon nombre treize, mon

jeteur de sorts, c'est bien certainement un marchand de coco.

«Le jour de ma naissance, m'a-t-on dit, il y en eut un qui cria toute

la journée sous nos fenêtres.

«A huit ans, comme j'allais me promener avec ma bonne aux

Champs-Élysées, et que nous traversions la grande avenue, un de ces

industriels agita soudain sa sonnette derrière mon dos. Ma bonne

regardait au loin un régiment qui passait; je me retournai pour voir

le marchand de coco. Une voiture à deux chevaux, luisante et rapide

comme un éclair, arrivait sur nous. Le cocher cria. Ma bonne

n'entendit pas; moi non plus. Je me sentis renversé, roulé,

meurtri..., et je me trouvai, je ne sais comment, dans les bras du

marchand de coco qui, pour me réconforter, me mit la bouche sous un de

ses robinets, l'ouvrit et m'aspergea... ce qui me remit tout à fait.

«Ma bonne eut le nez cassé. Et si elle continua à regarder les

régiments, les régiments ne la regardèrent plus.

«A seize ans, je venais d'acheter mon premier fusil, et, la veille de

l'ouverture de la chasse, je me dirigeais vers le bureau de la

diligence, en donnant le bras à ma vieille mère qui allait fort

lentement à cause de ses rhumatismes. Tout à coup, derrière nous,

j'entendis crier: «Coco, coco, coco frais!» La voix se rapprocha, nous

suivit, nous poursuivit. Il me semblait qu'elle s'adressait à moi, que

c'était une personnalité, une insulte. Je crois qu'on me regardait en

riant; et l'homme criait toujours: «Coco frais!» comme s'il se fût

moqué de mon fusil brillant, de ma carnassière neuve, de mon costume

de chasse tout \_frais\_ en velours marron.

«Dans la voiture je l'entendais encore.

«Le lendemain, je n'abattis aucun gibier, mais je tuai un chien

courant que je pris pour un lièvre; une jeune poule que je crus être

une perdrix. Un petit oiseau se posa sur une haie; je tirai, il

s'envola; mais un beuglement terrible me cloua sur place. Il dura

jusqu'à la nuit... Hélas! mon père dut payer la vache d'un pauvre

fermier.

«A vingt-cinq ans, je vis, un matin, un vieux marchand de coco, très

ridé, très courbé, qui marchait à peine, appuyé sur son bâton et comme

écrasé par sa fontaine. Il me parut être une sorte de divinité, comme

le patriarche, l'ancêtre, le grand chef de tous les marchands de coco

du monde. Je bus un verre de coco et je le payai vingt sous. Une voix

profonde qui semblait plutôt sortir de la boîte en fer-blanc que de

l'homme qui la portait, gémit: «Cela vous portera bonheur, mon cher

monsieur».

«Ce jour-là je fis la connaissance de ma femme qui me rendit toujours

heureux.

«Enfin, voici comment un marchand de coco m'empêcha d'être préfet.

«Une révolution venait d'avoir lieu. Je fus pris du besoin de devenir

un homme public. J'étais riche, estimé, je connaissais un ministre; je

demandai une audience en indiquant le but de ma visite. Elle me fut

accordée de la façon la plus aimable.

«Au jour dit (c'était en été, il faisait une chaleur terrible), je mis

un pantalon clair, des gants clairs, des bottines de drap clair aux

bouts de cuir verni. Les rues étaient brûlantes. On enfonçait dans les

trottoirs qui fondaient; et de gros tonneaux d'arrosage faisaient un

cloaque des chaussées. De place en place des balayeurs faisaient un

tas de cette boue chaude et pour ainsi dire factice, et la poussaient

dans les égouts. Je ne pensais qu'à mon audience et j'allais vite,

quand je rencontrai un de ces flots vaseux; je pris mon élan, une...,

deux... Un cri aigu, terrible, me perça les oreilles: «Coco, coco,

coco, qui veut du coco?» Je fis un mouvement involontaire des gens

surpris; je glissai... Ce fut une chose lamentable, atroce..., j'étais

assis dans cette fange..., mon pantalon était devenu foncé, ma chemise

blanche tachetée de boue; mon chapeau nageait à côté de moi. La voix

furieuse, enrouée à force de crier, hurlait toujours: «Coco, coco!» Et

devant moi, vingt personnes, que secouait un rire formidable,

faisaient d'horribles grimaces en me regardant.

«Je rentrai chez moi en courant. Je me changeai. L'heure de l'audience

était passée.»

Le manuscrit se terminait ainsi:

«Fais-toi l'ami d'un marchand de coco, mon petit Pierre. Quant à moi,

je m'en irai content de ce monde, si j'en entends crier un, au moment

de mourir.»

Le lendemain, je rencontrai aux Champs-Élysées un vieux, très vieux

porteur de fontaine qui paraissait fort misérable. Je lui donnai les

cent francs de mon oncle. Il tressaillit stupéfait, puis me dit: «Grand

merci, mon petit homme, cela vous portera bonheur.»

GUY DE VALMONT.

\_La Mosaïque\_, 1876.

LE MARIAGE DU LIEUTENANT LARÉ.

Dès le début de la campagne, le lieutenant Laré prit aux Prussiens deux

canons. Son général lui dit: «Merci, lieutenant», et lui donna la croix

d'honneur.

Comme il était aussi prudent que brave, subtil, inventif, plein de ruses

et de ressources, on lui confia une centaine d'hommes, et il organisa un

service d'éclaireurs qui, dans les retraites, sauva plusieurs fois

l'armée.

Mais comme une mer débordée, l'invasion entrait par toute la frontière.

C'étaient de grands flots d'hommes qui arrivaient les uns après les

autres, jetant autour d'eux une écume de maraudeurs. La brigade du

général Carrel, séparée de sa division, reculait sans cesse, se battant

chaque jour, mais se maintenait presque intacte, grâce à la vigilance et

à la célérité du lieutenant Laré, qui semblait être partout en même

temps, déjouait toutes les ruses de l'ennemi, trompait ses prévisions,

égarait ses uhlans, tuait ses avant-gardes.

Un matin, le général le fit appeler.

--Lieutenant, dit-il, voici une dépêche du général de Lacère qui est

perdu si nous n'arrivons pas à son secours demain au lever du soleil. Il

est à Blainville, à huit lieues d'ici. Vous partirez à la nuit tombante

avec trois cents hommes que vous échelonnerez tout le long du chemin. Je

vous suivrai deux heures après. Étudiez la route avec soin; j'ai peur de

rencontrer une division ennemie.

Il gelait fortement depuis huit jours. A deux heures, la neige commença

de tomber; le soir, la terre en était couverte, et d'épais tourbillons

blancs voilaient les objets les plus proches.

A six heures le détachement se mit en route.

Deux hommes marchaient en éclaireurs, seuls, à trois cents mètres en

avant. Puis venait un peloton de dix hommes que le lieutenant commandait

lui-même. Le reste s'avançait ensuite sur deux longues colonnes. A trois

cents mètres sur les flancs de la petite troupe, à droite et à gauche,

quelques soldats allaient deux par deux.

La neige, qui tombait toujours, les poudrait de blanc dans l'ombre; elle

ne fondait pas sur leurs vêtements, de sorte que, la nuit étant obscure,

ils tachaient à peine la pâleur uniforme de la campagne.

On faisait halte de temps en temps. Alors on n'entendait plus que cet

innommable froissement de la neige qui tombe, plutôt sensation que

bruit, murmure sinistre et vague. Un ordre se communiquait à voix basse,

et, quand la troupe se remettait en route, elle laissait derrière elle

une espèce de fantôme blanc debout dans la neige. Il s'effaçait peu à

peu et finissait par disparaître. C'étaient les échelons vivants qui

devaient guider l'armée.

Les éclaireurs ralentirent leur marche. Quelque chose se dressait devant

eux.

--Prenez à droite, dit le lieutenant, c'est le bois de Ronfi; le château

se trouve plus à gauche.

Bientôt le mot: «Halte!» circula. Le détachement s'arrêta et attendit le

lieutenant qui, accompagné de dix hommes seulement, poussait une

reconnaissance jusqu'au château.

Ils avançaient, rampant sous les arbres. Soudain tous demeurèrent

immobiles. Un calme effrayant plana sur eux. Puis tout près, une petite

voix claire, musicale et jeune traversa le silence du bois. Elle disait:

--Père, nous allons nous perdre dans la neige. Nous n'arriverons jamais

à Blainville.

Une voix plus forte répondit:

--Ne crains rien, fillette, je connais le pays comme ma poche.

Le lieutenant dit quelques mots, et quatre hommes s'éloignèrent sans

bruit, pareils à des ombres.

Soudain un cri de femme, aigu, monta dans la nuit. Deux prisonniers

furent amenés: un vieillard et une enfant. Le lieutenant les interrogea,

toujours à voix basse.

--Votre nom?

--Pierre Bernard.

--Votre profession?

--Sommelier du comte de Ronfi.

--C'est votre fille?

--Oui.

--Que fait-elle?

--Elle est lingère au château.

--Où allez-vous?

--Nous nous sauvons.

--Pourquoi?

--Douze ulhans ont passé ce soir. Ils ont fusillé trois gardes et pendu

le jardinier; moi, j'ai eu peur pour la petite.

--Où allez-vous?

--A Blainville.

--Pourquoi?

--Parce qu'il y a là une armée française.

--Vous connaissez le chemin?

--Parfaitement.

--Très bien; suivez-nous.

On rejoignit la colonne, et la marche à travers champs recommença.

Silencieux, le vieillard se tenait aux côtés du lieutenant. Sa fille

marchait près de lui. Tout à coup elle s'arrêta.

--Père, dit-elle, je suis si fatiguée que je n'irai pas plus loin.

Et elle s'assit. Elle tremblait de froid et paraissait prête à mourir.

Son père voulut la porter. Il était trop vieux et trop faible.

--Mon lieutenant, dit-il en sanglotant, nous gênerions votre marche. La

France avant tout. Laissez-nous.

L'officier avait donné un ordre. Quelques hommes étaient partis. Ils

revinrent avec des branches coupées. Alors, en une minute, une litière

fut faite. Le détachement tout entier les avait rejoints.

--Il y a là une femme qui meurt de froid, dit le lieutenant; qui veut

donner son manteau pour la couvrir?

Deux cents manteaux furent détachés.

--Qui veut la porter maintenant?

Tous les bras s'offrirent. La jeune fille fut enveloppée dans ces

chaudes capotes de soldat, couchée doucement sur la litière, puis quatre

épaules robustes l'enlevèrent; et, comme une reine d'Orient portée par

ses esclaves, elle fut placée au milieu du détachement, qui reprit sa

marche plus fort, plus courageux, plus allègre, réchauffé par la

présence d'une femme, cette souveraine inspiratrice qui a fait

accomplir tant de progrès au vieux sang français.

Au bout d'une heure, on s'arrêta de nouveau et tout le monde se coucha

dans la neige. Là-bas, au milieu de la plaine, une grande ombre noire

courait. C'était comme un monstre fantastique qui s'allongeait ainsi

qu'un serpent, puis, soudain, se ramassait en boule, prenait des élans

vertigineux, s'arrêtait, repartait sans cesse. Des ordres murmurés

circulaient parmi les hommes et, de temps en temps, un petit bruit sec

et métallique claquait. La forme errante se rapprocha brusquement, et

l'on vit venir au grand trot, l'un derrière l'autre, douze uhlans perdus

dans la nuit. Une lueur terrible leur montra soudain deux cents hommes

couchés devant eux. Une détonation rapide se perdit dans le silence de

la neige, et tous les douze, avec leurs douze chevaux tombèrent.

On attendit longtemps. Puis on se remit en marche. Le vieillard qu'on

avait trouvé servait de guide.

Enfin une voix très lointaine cria: Qui vive!

Une autre plus proche répondit un mot d'ordre.

On attendit encore; des pourparlers s'engageaient. La neige avait cessé

de tomber. Un vent froid balayait les nuages, et derrière eux, plus

haut, d'innombrables étoiles scintillaient. Elles pâlirent et le ciel

devint rose à l'Orient.

Un officier d'état-major vint recevoir le détachement. Mais comme il

demandait qui l'on portait sur cette litière, elle s'agita; deux petites

mains écartèrent les grosses capotes bleues, et rose comme l'aurore,

avec des yeux plus clairs que n'étaient les étoiles disparues, et un

sourire illuminant comme le jour qui se levait, une mignonne figure

répondit:

--C'est moi, monsieur.

Les soldats, fous de joie, battirent des mains et portèrent la jeune

fille en triomphe jusqu'au milieu du camp qui prenait les armes. Bientôt

après le général Carrel arrivait. A neuf heures les Prussiens

attaquaient. Ils battirent en retraite à midi.

Le soir, comme le lieutenant Laré, rompu de fatigue, s'endormait sur une

botte de paille, on vint le chercher de la part du général. Il le trouva

sous sa tente, causant avec le vieillard qu'il avait rencontré dans la

nuit. Aussitôt qu'il fut entré, le général le prit par la main et

s'adressant à l'inconnu:

--Mon cher comte, dit-il, voici le jeune homme dont vous me parliez tout

à l'heure; un de mes meilleurs officiers.

Il sourit, baissa la voix et reprit:

--Le meilleur.

Puis, se tournant vers le lieutenant abasourdi, il présenta «le comte de

Ronfi-Quédissac».

Le vieillard lui prit les deux mains:

--Mon cher lieutenant, dit-il, vous avez sauvé la vie de ma fille, je

n'ai qu'un moyen de vous remercier....., vous viendrez dans quelques

mois me dire..... si elle vous plaît.....

Un an après, jour pour jour, dans l'église Saint-Thomas-d'Aquin, le

capitaine Laré épousait Mlle Louise-Hortense-Geneviève de

Ronfi-Quédissac.

Elle apportait six cent mille francs de dot et était, disait-on, la plus

jolie mariée qu'on eût encore vue cette année-là.

\_La Mosaïque\_, 1877.

VARIANTES

D'APRÈS

LE MANUSCRIT DE \_BOULE DE SUIF\_.

Page 3, ligne 7, allure \_traînée\_, \_éparpillée\_, sans...

Page 3, ligne 13, tranquilles, \_gênés d'un sabre ou d'un\_ fusil...

Page 4, ligne 3, division \_hachés\_ dans...

Page 4, ligne 5, fantassins \_mélangés\_; et...

Page 5, ligne 4, Sous \_un fourré\_,...

Page 5, ligne 9, disparu. \_Dans quelle fosse d'aisances avez-vous

plongé, ô fusils à tabatière.\_ Les derniers...

Page 5, ligne 18, pied, \_escorté de\_ deux...

Page 6, ligne 1, étaient \_fermées\_...

Page 6, ligne 21, et \_inhabitées\_...

Page 6, ligne 25, le «\_monstrueux\_ droit de la guerre».

Page 6, ligne 26, chambres \_closes\_...

Page 8, ligne 24, même \_avait repris\_ son aspect ordinaire. \_Les rues

semblaient vivantes comme au temps des Français; rien en apparence

n'était changé que l'uniforme des soldats.\_ Du reste...

Page 9, ligne 15, Les \_Prussiens\_...

Page 9, ligne 24, ramenaient \_chaque jour\_ du...

Page 10, ligne 2, fleuve \_étaient pleine de\_ ces...

Page 10, ligne 6, gloire. \_C'était le dévouement des pauvres à leurs

misérables foyers qui travaillaient chaque nuit dans l'ombre.\_

Page 10, ligne 10, envahisseurs, \_tout en faisant peser sur la ville le

joug de leur\_ discipline.

Page 16, ligne 3, commerce, \_à laquelle il donnait\_ son...

Page 16, ligne 19, époux, \_toute petite\_, toute...

Page 16, ligne 21, d'un \_œil\_...

Page 18, ligne 7, L'autre \_toute\_ chétive...

Page 19, ligne 18, tendue, \_un gros bedon\_ qui...

Page 33, ligne 1, voix \_dure\_ d'un...

Page 33, ligne 20, si \_menu\_...

Page 37, ligne 19, en \_buvaient\_. Les...

Page 37, ligne 27, avait \_pris elle-même\_ la...

Page 41, ligne 12, Suif, \_dont le ventre et les tetons se mêlaient\_

sous...

Page 41, ligne 20, Suif \_paraissait\_...

Page 42, ligne 1, Elle \_semblait\_...

Page 63, ligne 22, était \_détourné\_, habile...

OPINION DE LA PRESSE

SUR

\_LES SOIRÉES DE MÉDAN\_.

«Nous nous attendons à toutes les attaques, à la mauvaise foi et à

l'ignorance dont la critique courante nous a déjà donné tant de

preuves.»

Préface des \_Soirées de Médan\_.

\_Le Figaro\_, 19 avril 1880 (Albert Wolff).

«Le récit est curieux; on est un soir d'été sous les grands arbres, l'un

a pris son bain, l'autre a flâné dans la campagne avec des idées

grivoises, voyez-vous cela! Tous sont étendus sur le dos contemplant les

étoiles qui brillent là-haut. On parle de Mérimée: c'est un imbécile,

s'écrie un petit naturaliste. L'autre bâille et affirme que la campagne

l'embête. Voilà ce qu'ils pensent et voilà comment ils écrivent; et

c'est cette petite bande de jeunes présomptueux, qui dans une préface

d'une rare insolence, jette le gant à la critique. Cette rouerie est

cousue de fil blanc; le fond de leur pensée est: Tâchons de nous faire

éreinter, cela fera vendre le volume.

«\_Les Soirées de Médan\_ ne valent pas une seule ligne de critique. Sauf

la nouvelle de Zola, qui ouvre le volume, c'est de la dernière

médiocrité.»

\_Le Temps\_, 7 mai 1880 (Le Reboullet).

«Que penser après cela du défi qu'une demi-douzaine de jeunes gens

groupés à l'ombre de M. Émile Zola viennent de jeter à la critique. Mais

qu'importent la préface et le défi? Si ces nouvelles avaient quelque

originalité, si elles tranchaient par un trait, fût-il grossier, sur la

banalité des productions contemporaines, il y aurait plaisir et profit à

s'y arrêter. Par malheur, l'ambition s'arrête précisément au préambule;

en dépit du panache dont il est coiffé, le livre est des plus

ordinaires. Les jeunes gens qui se réclament de M. Zola ont hérité de sa

suffisance, mais non de son talent.»

\_Événement\_, 19 avril 1880 (Léon Chapron).

«Où la pathologie perdrait son latin, en supposant que cette vieille

dame ait jamais su le latin, c'est dans le cas de MM. les naturalistes.

Ces gens-là, parmi lesquels il est des gens de valeur, sont

littéralement enfiévrés de vanité. Ils viennent de publier un volume:

\_Les Soirées de Médan\_. Une vingtaine de lignes s'étalent en manière de

préface. Cette préface est purement et simplement une grossièreté.

Remarquez que je n'en suis pas autrement surpris... Outre que cette

préface est assez mal bâtie, elle est d'une inconsciente bêtise, qui

doit ravir les amateurs de la vieille gaieté française... Eh bien,

pathologie ou non, nous voudrions bien qu'on ne trouvât plus

d'éternelles excuses pour les assassins, les nymphomanes, les joueurs

et--surtout--pour les naturalistes.»

\_Le Voltaire\_, 20 avril 1880 (Édouard Rod).

«... M. Guy de Maupassant, dont la nouvelle est placée immédiatement

après celle de Zola, s'est fait connaître autrefois dans la \_République

des Lettres\_ par des poésies d'allure franche et forte. Le sujet choisi

par lui--le voyage pendant la guerre d'une société d'honnêtes gens en

compagnie d'une courtisane--est peut-être le plus original du volume.

Mais ce qui frappe dans les détails, c'est la bonne humeur inaltérable

du conteur. Il n'a aucune amertume... La bêtise et la lâcheté humaines,

loin de l'irriter l'intéressent, peut-être même l'amusent. Il n'a pas

cherché à peindre une grande douleur ni une grande passion, il a

simplement raconté une histoire assez ridicule et un peu odieuse, en

homme habile à découvrir et à débrouiller les intrigues de la vie

courante. Son indifférence est celle d'un tempérament bien équilibré,

d'un homme sans aucune sentimentalité qui, étant fort, ne souffre point

de la vie, ne la trouve ni belle ni laide et la prend comme elle est.

«L'union de ces jeunes écrivains montre la force; sans aucun doute elle

inquiétera les adversaires passionnés du naturalisme, ceux qui font de

l'esprit au lieu de comprendre, qui rient au lieu d'étudier. Ceux qui,

au contraire, s'intéressent au mouvement moderne salueront avec plaisir

leur œuvre collective toute pleine de promesses et déjà de

réalisations.»

\_Gil Blas\_, 1er juillet 1883 (Théodore de Banville).

«A GUY DE MAUPASSANT.--Vous êtes devenu célèbre tout de suite, parce que

d'instinct vous avez deviné que la condition unique de l'art, c'est de

donner aux délicats et à la foule ce dont ils ont également soif: la

sincérité. Être sincère, tout est là; il n'y a pas d'autre règle, il n'y

a pas d'autre poétique, et tous les fatras qui disent le contraire en

ont menti. Oh! quelle fut la charmante et réconfortante et heureuse

surprise des lecteurs, lorsqu'on vous vit arriver exempt de toute

affectation et de tout mensonge, ne cherchant pas du tout à donner aux

gens des vessies pour des lanternes, ou à leur faire voir en plein midi

trente-six chandelles. On ne se lassera pas de relire cette \_Boule de

Suif\_ où vous avez montré la laideur de l'Égoïsme humain, sans vous

laisser séduire par les sirènes de l'antithèse et sans être tenté de

faire de votre héroïne une figure sublime.»

\_Correspondance de Gustave Flaubert\_ (1869-1880).

A GUY DE MAUPASSANT.

«... Mais il me tarde de vous dire que je considère «Boule de Suif»

comme un \_chef-d'œuvre\_. Oui! jeune homme! Ni plus, ni moins, cela est

d'un maître. C'est bien original de conception, entièrement bien compris

et d'un excellent style. Le paysage et les personnages se voient et la

psychologie est forte. Bref, je suis ravi, deux ou trois fois j'ai ri

tout haut (\_sic\_).

«Le scandale de Mme Brainne me donne le vertige! Je rêve!...

«Je vous ai mis sur un petit morceau de papier mes remarques de pion.

Tenez-en compte, je les crois bonnes.

«Ce petit conte \_restera\_, soyez-en sûr! Quelles belles binettes que

celles de vos bourgeois! Pas un n'est raté. Cornudet est immense et

vrai! La religieuse couturée de petite vérole, parfaite, et le comte «ma

chère enfant», et la fin! La pauvre fille qui pleure pendant que l'autre

chante la \_Marseillaise\_, sublime. J'ai envie de te bécotter pendant un

quart d'heure! Non! vraiment, je suis content! je me suis amusé et

j'admire.

«Eh bien, \_précisément\_ parce que c'est raide de fond et embêtant pour

les bourgeois, j'enlèverais deux choses, qui ne sont pas mauvaises du

tout, mais qui peuvent faire crier les imbéciles, parce qu'elles ont

l'air de dire: «Moi je m'en f...»: 1º dans quelle fosse, etc., ce jeune

homme jette de la fange à nos armes; et 2º le mot \_tetons\_. Après quoi

le goût le plus bégueule n'aurait rien à vous reprocher.

«Elle est charmante, votre fille! Si vous pouviez atténuer son ventre au

commencement, vous me feriez plaisir.»

\_E. Fasquelle, éd.\_

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

Avis de l'éditeur V

Biographie IX

Guy de Maupassant, par Pol Neveux XIII

Correspondance (\_inédit\_) XCI

Boule de Suif 3

Les Soirées de Médan (\_inédit\_) 81

APPENDICE.

La Main d'écorché (\_inédit\_) 91

Le Donneur d'eau bénite (\_inédit\_) 101

«Coco, Coco, Coco frais!» (\_inédit\_) 109

Le Mariage du lieutenant Laré (\_inédit\_) 115

VARIANTES 123

OPINION DE LA PRESSE 125

\* \* \* \* \*

Liste des modifications:

Page XVII: «le» remplacé par «ils» (ils saluèrent un maître)

Page LVI : «rivée» par «rivés» (Tous pourtant, hommes et

femmes, jeunes et vieux, ont rivé au cœur)

Page 15: «vin» par «vins» (Il vendait... de très mauvais vins)

Page 19: «semé» par «semer» (semer des pièges sur toutes

les routes)

Page 21: «il» par «ils» (ils se sentaient frères)

Page 24: «cofi» par «confit» (deux poulets... avaient confit)

Page 32: «laissés» par «laissées» (les deux heures de repos

laissées)

Page 42: «indignée» par «indigné» (Elle avait l'air indigné)

End of the Project Gutenberg EBook of Oeuvres complètes de Guy de Maupassan

- volume 1, by Guy de Maupassant

\*\*\* END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK OEUVRES COMPLETES DE GUY DE MAUPASSANT, V.1 \*\*\*

\*\*\*\*\* This file should be named 45119-0.txt or 45119-0.zip \*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.org/4/5/1/1/45119/

Produced by Claudine Corbasson and the Online Distributed

Proofreading Team at http://www.pgdp.net (This file was

produced from images generously made available by The

Internet Archive/Canadian Libraries)

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.org/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.org/license

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.org),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH 1.F.3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTABILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, are critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including checks, online payments and credit card donations.

To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.org

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.